

Le Monde

Culture, samedi, 15 janvier 2005, p. 25

CULTURE THÉÂTRE

Isabelle Huppert prête sa SOLITUDE à Hedda Gabler

Aux Ateliers Berthier, l'actrice interprète de façon vertigineuse l'héroïne de la pièce d'Henrik Ibsen, un drame bourgeois qu'Eric Lacascade fait entendre comme une tragédie

Brigitte Salino

ALORS arrive « la » scène, celle qui fait que Hedda Gabler, ce jeudi 13, jour de la première représentation de la pièce d'Ibsen aux Ateliers Berthier, atteint le point que l'on attend toujours au théâtre, allant le chercher au soir le soir, pour rarement le trouver : le moment de grâce. Hedda Gabler, ici jouée par Isabelle Huppert, prend le manuscrit d'Eilert Lövborg, et le brûle. L'obscurité tombe sur la scène où elle est seule, qui saisit une feuille et l'approche d'une bougie, puis une autre qu'elle regarde flamber avant de la laisser tomber dans une vasque, où bientôt une liasse rougeoie. Isabelle Huppert dit alors : « Je brûle l'enfant... Je brûle... Je brûle... », d'une voix de plus en plus frêle, entourant la vasque de ses bras, avant de se renverser sur un canapé. Alors, sur son visage où palpitent les dernières lueurs, on voit la violence de Médée ouvrant dans l'Antiquité la lignée des meurtrières qui, au XIXe siècle, rejoint Hedda l'intransigeante, la mystique, la passionnée, l'inconséquente et la désespérée irrésolue.

Qui, sinon Isabelle Huppert, peut ainsi, en quelques instants, laisser passer sur son visage le sentiment si mouvant de la vie ? Qui peut nous mener à ces frontières où basculent les repères, où l'émotion est chair ? En cet instant est contenu le meilleur d'Hedda Gabler, un spectacle dont il y a beaucoup à dire, et tristement à redire. Car on les attend, cette émotion, cette vie, ces basculements, tout au long d'une représentation qui, heureusement, ne fait pas le tour du mystère d'une femme - l'enjeu de la pièce d'Ibsen -, mais laisse triste à la sortie, comme on peut l'être à l'issue d'un rendez-vous.

Rendez-vous avec une femme, Hedda Gabler, qui vint à Ibsen au soir de sa vie. Il avait une soixantaine d'années quand il écrivit cette pièce qui semble lui échapper, comme elle échappe à l'ensemble de son théâtre, d'ailleurs. Tout a été dit sur cette oeuvre qui, depuis qu'elle a été lancée sur les scènes, en 1890, n'a jamais cessé de titiller les analystes et d'envoûter les actrices, de la Duse à Ingrid Bergman.

C'est la seule pièce d'Ibsen qui porte le nom du personnage, en quoi elle est tout entière contenue. Hedda Gabler, donc, une femme dont le destin se joue dans les vingt-quatre heures suivant son retour de voyage de noces. Elle, la belle, l'impérieuse fille de général, a créé la surprise en épousant Jørgen Tesman, un professeur qui prépare un livre sur l'artisanat au Moyen Âge dans le Brabant. Un brave homme, comme on le dit des médiocres. Il voit sa vie dans ses livres; elle, ne voit pas sa vie.

MARCHE VERS L'ABÎME

De quoi a-t-elle rêvé ? Que s'est-elle imaginé ? On ne sait. Il n'y a pas, comme chez Nora, l'héroïne de *Maison de poupée*, une histoire cachée qui la tarauderait. Ou alors, il y en a une, mais enfouie si loin qu'elle n'apparaît pas. Hedda Gabler se refuse à toute explication, comme elle se refuse au désir, à la maternité, à l'amour.

Elle est là, dans la maison où arrivent ceux par qui le drame va advenir : l'amie de pension, Thea Elvsted, qui a fui son mari pour suivre Eilert Lövborg, lequel, après avoir brûlé sa jeunesse, revient avec le fameux manuscrit porteur de tous les espoirs, et Brack, le soi-disant ami de la famille, qui traque Hedda comme une proie. Et, d'un mot à l'autre, d'un geste à l'autre, Hedda va, au milieu de ce cercle auquel il faut rajouter la tante méritante de Tesman, tisser une toile, jusqu'au geste définitif, le coup de pistolet final qui, en la tuant, tue l'enfant qu'elle porte. Mais avant, elle aura détruit son amie et poussé Lövborg au suicide. Elle aura aussi beaucoup menti, à elle-même d'abord, cherchant, dans une fuite hallucinée, l'issue à son ennui. Mais bon, quoi qu'on dise, on ne dévoile rien d'Hedda Gabler, ni de la pièce ni du personnage, lancés comme un train en marche vers l'abîme.

Effroyable mécanique et vertigineuse présence se conjuguent dans l'un et l'autre qui vous tiennent, haletants du désir de comprendre ce qu'il ne faut espérer saisir : une vie en face de vous, là, sur le plateau, qui fait peur parce qu'elle échappe. En cela, Hedda Gabler n'est pas seulement le portrait d'une femme. C'est l'inconnu de toute existence, qui ici éclate, fascine et fait mal, sous les habits d'un drame bourgeois.

Ce drame bourgeois, Eric Lacascade a voulu le faire oublier. Dans son adaptation de la pièce d'Ibsen, il a enlevé le personnage de la bonne, précisément parce que la bonne est l'attribut des maisons bourgeoises, où elle annonce les visiteurs. Ce choix du metteur en scène va de pair avec un autre : faire entendre Hedda Gabler comme si c'était une tragédie, presque de facture classique. Le plateau acajou, stylisé, est pourvu d'un carré de verre sous lequel miroite une eau qui appelle facilement le symbole : l'union sacrée du feu et de la glace. Murs nus, aucun sas entre les coulisses et la scène. Beaux costumes, simples et sobres, sans âge référencé.

Ainsi évacués les attributs qui pourraient enfermer la pièce dans son carcan bourgeois, reste la rigueur d'un parti pris qui explore le sens des mots d'une manière qui ne laisse guère de place à l'émotion. Chacun des personnages est retranché dans sa solitude, jouant sa partition.

Mais rares sont les moments où s'assemble le puzzle. Et Ibsen résiste : sa langue n'est pas de celles qui se laissent contenir, et sa pièce n'est pas une tragédie, même si l'issue en est tragique. C'est en tout cas ce que l'on ressent à voir le spectacle, qui semble rester sur son quant-à-soi, sans s'offrir.

Peut-être faut-il mettre cette gêne sur le compte des premières confrontations avec le public. Il faut en tout cas rendre grâce aux comédiens, qui portent le meilleur d'Hedda Gabler : Pascal Bongard, Jørgen Tesman magnifique naïf perdu et éperdu, Norah Krief, Thea Elvsted sotte mais vivante jusqu'à la désespérance, Christophe Grégoire, Eilert Lövborg ou la promesse d'un sourire qui se brise, Jean-Marie Winling, Brack, impressionnante stature de jouisseur machiavélique. Et Isabelle Huppert. Comme chaque fois qu'elle joue, on a l'impression qu'elle ne change pas, et qu'une femme vient se mettre derrière sa peau. C'est un sentiment vertigineux qu'elle donne. Les attaques de ses répliques sont imparables, les variations de ton aussi infimes que les moindres frémissements de la vie.

Miracle d'une grande actrice, dont on scrute le jeu comme on regarde un diamant. Dans Hedda Gabler, elle est impérialement fragile. Une femme au bord du vertige, qui lutte poings fermés entre le refus et l'abandon, les autres et soi, à cette frontière où seule une balle peut mettre une fin au combat. Une balle dans la tempe, pas dans le coeur. Mais c'est là où Hedda Gabler dit qu'elle place la beauté. Très haut.

Note(s) :

Hedda Gabler, d'Henrik Ibsen. Adaptation et mise en scène : Eric Lacascade. Avec Isabelle Huppert, Pascal Bongard, Christophe Grégoire, Norah Krief, Elisabetta Pogliani, Jean-Marie Winling. Odéon - Théâtre de l'Europe aux Ateliers Berthier, 8, bd Berthier, Paris-18e. Mo Porte-de-Clichy. Tél. : 01-44-85-40-40. Du mardi au samedi, à 20 heures; dimanche, à 15 heures. De 13 h à 26 h. Durée : 3 heures.

Isabelle Huppert prête sa solitude à Hedda Gabler

Aux Ateliers Berthier, l'actrice interprète de façon vertigineuse l'héroïne de la pièce d'Henrik Ibsen, un drame bourgeois qu'Eric Lacascade fait entendre comme une tragédie



Isabelle Huppert, une Hedda Gabler intransigente et passionnée, inconséquente et désespérée.

Jusqu'au 5 mars.

LORS arrive « la » scène, celle fait que Hedda Gabler, ce jeu-3, jour de la première représentation de la pièce d'Ibsen aux Ateliers Berthier, atteint le point que n'attend toujours au théâtre, ni le chercher au soir le soir, ni rarement le trouver : le moment de grâce. Hedda Gabler, jouée par Isabelle Huppert, n'est que le manuscrit d'Ellert Lövgberg, et le brûle. L'obscurité tombe la scène où elle est seule, qui saisine une feuille et l'approche d'une rigle, puis une autre qu'elle regarda flamber avant de la laisser tomber dans une vasque, où bientôt se laisse rougeoier. Isabelle Huppert dit alors : « Je brûle l'enfant... Je brûle... Je brûle... », d'une voix de s'en plus frêle, entourant la vasque de ses bras, avant de se renverser sur un canapé. Alors, sur son âge où palpitent les dernières années, on voit la violence de dée ouvrant dans l'Antiquité la tête des meurtriers qui, au 19^e siècle, rejoint Hedda l'intransigente, la mystique, la passionnée, conséquente et la désespérée isolée.

Mais, sinon Isabelle Huppert, peut-elle, en quelques instants, laisser sur son visage le sentiment mouvant de la vie ? Qui peut us mener à ces frontières où basent les repères, où l'émotion est air ? En cet instant est contenu le sillage d'Hedda Gabler, un spectateur il y a beaucoup à dire, et tend, cette émotion, cette vie, ces scélements, tout au long d'une récitation qui, heureusement, fait pas le tour du mystère d'une mine - l'enjeu de la pièce d'Ibsen -, mais laisse triste à la sortie, mine on peut l'être à l'issue d'un rendez-vous. Rendez-vous avec une femme, Hedda Gabler, qui vint à Ibsen au

soir de sa vie. Il avait une soixantaine d'années quand il écrit cette pièce qui semble lui échapper, comme elle échappe à l'ensemble de son théâtre, d'ailleurs. Tout a été dit sur cette œuvre qui depuis qu'elle a été lancée sur les scènes, en 1890, n'a jamais cessé de triller les analystes et d'envoûter les actrices, de la Duse à Ingrid Bergman.

C'est la seule pièce d'Ibsen qui porte le nom du personnage, en quoi elle est tout entière contenue. Hedda Gabler, donc, une femme dont le destin se joue dans les vingt-quatre heures suivant son retour de voyage de noces. Elle, la belle, l'impérieuse fille de général, a créé la surprise en épousant Jørgen Tesman, un professeur qui prépare un livre sur l'artisanat au Moyen Âge dans le Brabant. Un brave homme, comme on le dit des médiocres. Il voit sa vie dans ses livres ; elle, ne voit pas sa vie.

MARCHE VERS L'ANÊME

De quoi s'agit-elle rêvé ? Que s'est-elle imaginé ? On ne sait. Il n'y a pas, comme chez Nora, l'héroïne de *Maison de poupée*, une histoire cachée qui la trahirait. Ou alors, il y en a une, mais enfouie si loin qu'elle n'apparaît pas. Hedda Gabler se refuse à toute explication, comme elle se refuse au désir, à la maternité, à l'amour.

Elle est là, dans la maison où arrivent ceux par qui le drame va advenir : l'amie de pension, Thea Elvsted, qui a fui son mari pour suivre Ellert Lövgberg, lequel, après avoir brûlé sa jeunesse, revient avec le fameux manuscrit porteur de tous les espoirs, et Brack, le soi-disant ami de la famille, qui traque Hedda comme une proie. Et, d'un mot à l'autre, d'un geste à l'autre, Hedda va, au milieu de ce cercle auquel il faut rajouter la tante méritante de Tesman, tisser une toile, jusqu'au

geste définitif, le coup de pistolet final qui, en la tuant, tue l'enfant qu'elle porte. Mais avant, elle aura détruit son amie et poussé Lövgberg au suicide. Elle aura aussi beaucoup menti, à elle-même d'abord, cherchant, dans une fuite hallucinée, l'issue à son ennui. Mais bon, quoi qu'on dise, on ne devine rien d'Hedda Gabler, ni de la pièce ni du personnage, lancés comme un train en marche vers l'anème.

Effroyable mécanique et vertigineuse présence se conjuguent dans l'un et l'autre qui vous tiennent,

Eric Lacascade, première rencontre avec Ibsen

Né en 1959, Eric Lacascade passe une maîtrise de science politique à l'université de Lille, tout en continuant le théâtre, qu'il a commencé à pratiquer dès le lycée. Après avoir été comédien au Théâtre du Prato, il fonde le Théâtre du Ballatum avec Guy Allouche, en 1983. La troupe s'impose comme une des meilleures des jeunes compagnies françaises des années 1980-1990, avec des spectacles inspirés par Roland Topor, Enzo Coimann, David Mamet, à son histoire, en 1997, Eric Lacascade prend la direction de la Comédie de Caen, centre dramatique national de Normandie, où il crée un centre d'expérimentations théâtrales. Après *A la vie, à la mort*, un triptyque d'après Racine, Claudel et Eugène Ionesco, il met en scène au Festival d'Avignon, en 2000, *La Mouette*, et une variation autour des *Trois Sœurs*, de Tchekhov. L'année suivante, il présente *Platonov* dans la Cour d'honneur du Palais des papes, refermant ainsi un cycle Tchekhov resté dans les annales. Avec *Hedda Gabler*, il aborde pour la première fois le théâtre d'Henrik Ibsen.

halestants du désir de comprendre ce qu'il ne faut espérer saisir : une vie en face de vous, là, sur le plateau, qui fait peur parce qu'elle échappe. En cela, *Hedda Gabler* n'est pas seulement le portrait d'une femme. C'est l'inconnu de toute existence, qui ici éclate, fascine et fait mal, sous les habits d'un drame bourgeois.

Ce drame bourgeois, Eric Lacascade a voulu le faire oublier. Dans son adaptation de la pièce d'Ibsen, il a enlevé le personnage de la bonne, précisément parce que la bonne

est attribué des maisons bourgeoises, où elle annonce les visiteurs. Ce choix du metteur en scène va de pair avec un autre : faire entendre *Hedda Gabler* comme si c'était une tragédie, presque de facture classique. Le plateau acajou, stylisé, est pourvu d'un carré de verre sous lequel miroite une eau qui appelle facilement le symbole : l'union sacrée du feu et de la glace. Murs nus, aucun sas entre les coulisses et la scène. Beaux costumes, simples et sobres, sans âge référencé.

Ainsi évacués les attributs qui pourraient enfermer la pièce dans son carcan bourgeois, reste la rigueur d'un parti pris qui explore le sens des mots d'une manière qui ne laisse guère de place à l'émotion. Chacun des personnages est retranché dans sa solitude, jouant sa partition.

Mais rares sont les moments où s'assemble le puzzle. Et Ibsen résiste : sa langue n'est pas de celles qui se laissent contenir, et sa pièce n'est pas une tragédie, même si l'issue en est tragique. C'est en tout cas ce que l'on ressent à voir le spectacle, qui semble rester sur son quant-à-soi, sans s'offrir.

Peut-être faut-il mettre cette gêne sur le compte des premières confrontations avec le public. Il faut en tout cas rendre grâce aux comédiens, qui portent le meilleur d'*Hedda Gabler* : Pascal Bongard, Jürgen Tesman magnifique naïf perdu et éperdu, Norah Krief, Thea Elvsted sorte mais vivante jusqu'à la désespérance, Christophe Grégol-

re, Ellert Lövgberg ou la promesse d'un sourire qui se brise, Jean-Marie Winling, Brack, impressionnante stature de joueur machiavélique. Et Isabelle Huppert. Comme chaque fois qu'elle joue, on a l'impression qu'elle ne change pas, et qu'une femme vient se mettre derrière sa peau. C'est un sentiment vertigineux qu'elle donne. Les attaques de ses répliques sont imparables, les variations de ton aussi infimes que les moindres frémissements de la vie.

Miracle d'une grande actrice, dont on scrute le jeu comme on regarde un diamant. Dans *Hedda Gabler*, elle est impérieusement fragile. Une femme au bord du théâtre, qui lutte poings fermés entre le retus et l'abandon, les autres et soi, à cette frontière où seule une balle peut mettre une fin au combat. Une balle dans la tempe, pas dans le cœur. Mais c'est là où Hedda Gabler dit qu'elle place la beauté. Très haut.

Brigitte Salino

Hedda Gabler, d'Henrik Ibsen. Adaptation et mise en scène : Eric Lacascade. Avec Isabelle Huppert, Pascal Bongard, Christophe Grégol, Norah Krief, Elisabetta Pogliani, Jean-Marie Winling, Océan - Théâtre de l'Europe aux Ateliers Berthier, 8, bd Berthier, Paris-18^e. M^e Porte-de-Clichy. Tél. : 01-44-85-40-40. Du mardi au samedi, à 20 heures ; dimanche, à 15 heures. De 13 € à 26 €. Durée : 3 heures. Jusqu'au 5 mars.

Isabelle Huppert, actrice

« Sur la ligne de partage entre la froideur et la brûlure »

ISABELLE HUPPERT retrouve l'Oséon-Théâtre de l'Europe où, en 2001, elle a joué *Médée* d'Euripide, mis en scène par Jacques Lassalle, un spectacle qui avait été créé dans la Cour d'honneur du Palais des papes, à Avignon, en juillet 2000. C'est Eric Lacascade, le directeur du Centre dramatique national de Caen, qui, cette fois, la dirige, dans *Hedda Gabler*, d'Henrik Ibsen. Rencontre, à quelques jours de la première, dans la concentration des dernières répétitions.

Comment est-elle arrivée à vous, Hedda Gabler ?

Par Eric Lacascade. Je lui avais signifié mon désir de travailler avec lui après avoir vu ses mises en scène d'*Hamlet* et de *La Mouette*, de Tchekhov. Nous avons parlé de plusieurs pièces, et nous en sommes venus à *Hedda Gabler*. C'est un rôle auquel je pensais depuis longtemps, et je n'avais jamais joué Ibsen.

Que répondez-vous à ceux qui disent ne rien comprendre à cette femme ?

Je trouve que c'est normal de le penser. Qu'elle paraisse incompréhensible, c'est probablement la clé du personnage. En ce sens, la réponse est contenue dans la question. J'espère simplement, en la jouant, la faire comprendre un peu mieux.

Comment la voyez-vous, vous ?

Je ne la vois pas comme incompréhensible, mais opaque. C'est quelqu'un qui joue constamment avec l'interdit, l'interdit sexuel, principalement. Elle ne s'autorise aucune liberté, en fait. C'est dans ce point d'énigme qu'elle est intéressante, car elle ne sait pas répondre à son propre désir.

Elle parle souvent de l'ennui.

Oui. Eric Lacascade me faisait remarquer que l'étymologie d'ennui, c'est la haine. Et c'est l'ennui qui fait devenir Hedda Gabler haineuse. Son ennui n'est pas le même que celui de M^{me} Bovary, avec qui elle a de nombreux points communs. Il est plus moteur. Il la fait agir contre ceux qui l'entourent, et tout détruire. Dans un texte,

Adorno dit qu'Hedda Gabler oppose le beau au bien. Elle veut accéder au beau à tout prix. Mais, pour accéder au beau, elle en passe par le mal, qu'elle fait autour d'elle, et qu'elle se fait à elle.

Dans quelle lignée de femmes s'inscrit-elle ?

Elle est le joint entre l'héroïne romantique qui la précède et la femme affranchie qui va lui succéder. Elle est victime, comme la Dame aux camélias, par exemple, et active dans sa révolte, son désespoir. C'est vraiment l'héroïne de la fin du XIX^e qui annonce la femme moderne par ses rêves d'affranchissement et d'accomplissement sur le plan du désir.

De quoi rêve Hedda Gabler ?

Elle ne rêve pas d'être une créatrice, comme Lou Andreas Salomé. Elle voudrait attendre un idéal de beauté, en accompagnant un homme dans la création. C'est cet espace-là qu'elle voudrait remplir comme certaines femmes l'ont fait, la femme de Dostoïevski ou Alma Mahler.

Sauf qu'Hedda Gabler dit : « Je voudrais tenir entre mes mains le destin d'un homme. » Il ne s'agit pas seulement d'accompagner un homme, mais de se choisir un maître pour le dominer, comme le dit Lacan. Il y a donc chez elle quelque chose d'extraordinairement fragile, et une très grande volonté de puissance.

Elle est très calculatrice, et, en même temps, on a l'impression

qu'elle est constamment au bord du gouffre. Elle agit par pulsions. C'est quelqu'un qui organise les événements autour d'elle, et qui, en même temps, ne les maîtrise pas. Jusqu'au bout, elle lutte pied à pied, et, finalement, elle se suicide. Elle est sans cesse sur une ligne de partage entre la froideur et la brûlure.

De quoi meurt-elle ?

C'est quelqu'un qui sait, et qui n'a pas les moyens de dire qu'elle sait. Elle sait beaucoup plus de choses que les gens qui l'entourent, en premier lieu son mari, qui croit connaître beaucoup sur la création littéraire. En même temps, il y a une part d'elle qui n'ose pas. Elle est confrontée à un interdit. C'est de cela qu'elle meurt, je crois.

Vous est-elle proche ?

Elle m'est familière. Il y a quelque chose dans sa complexité et son mystère qui ne me pose pas problème en tant qu'actrice. La complexité n'est pas un frein, au contraire, je la trouve plus simple à jouer que la simplicité. Elle permet de lancer un personnage sur plusieurs pistes, sans en privilégier une plutôt qu'une autre. Après, chaque spectateur peut comprendre Hedda Gabler subjectivement, à l'aune de ce qu'il est, de ce qu'il sent, de ce qu'il aime ou pas. Toutes les grandes œuvres sont porteuses de cela. Elles posent plus de questions qu'elles n'apportent de réponses.

Propos recueillis par
B. Sa.

Culture

19

FESTIVAL
ISABELLE
HUPPERT

Venue au festival de Pusan présenter son dernier film, *My Little Princess*, la comédienne a déclaré l'admiration qu'elle portait au cinéma asiatique contemporain. Elle vient elle-même de tourner dans le nouveau film du Philippin Brillante Mendoza et va jouer dans le prochain Hong Sang-soo.



Kim Jae-Hwan/AFP

THÉÂTRE

Tartuffe, un conflit de famille tel que vu par Éric Lacascade

Le metteur en scène Éric Lacascade s'attaque à une pièce du répertoire et présente un *Tartuffe* qui ne démerite pas. Bien au contraire.

Après nous avoir éblouis en montant Tchekhov ou Gorki, Éric Lacascade était tenaillé par l'envie de se confronter à un texte du répertoire. Il s'est tourné vers Molière, plus précisément *Tartuffe*, personnage dont l'ambiguïté, la présence silencieuse et inquiète révèlent bien des conflits intérieurs à l'échelle de la famille et qui, agrandie, peut se révéler visionnaire à l'échelle d'une société qui cultive le mensonge et la trahison sans états d'âme. Quelle personnalité aurait inspiré Molière s'il avait dû composer sa pièce à notre époque? Il aurait eu l'embarras du choix tant on est parvenu à hisser au rang de modèles certaines personnes passées maîtres dans l'art de la manipulation. L'hypocrisie, de nos jours, a toujours le vent en poupe, non?

PASSIONS PUISSANTES

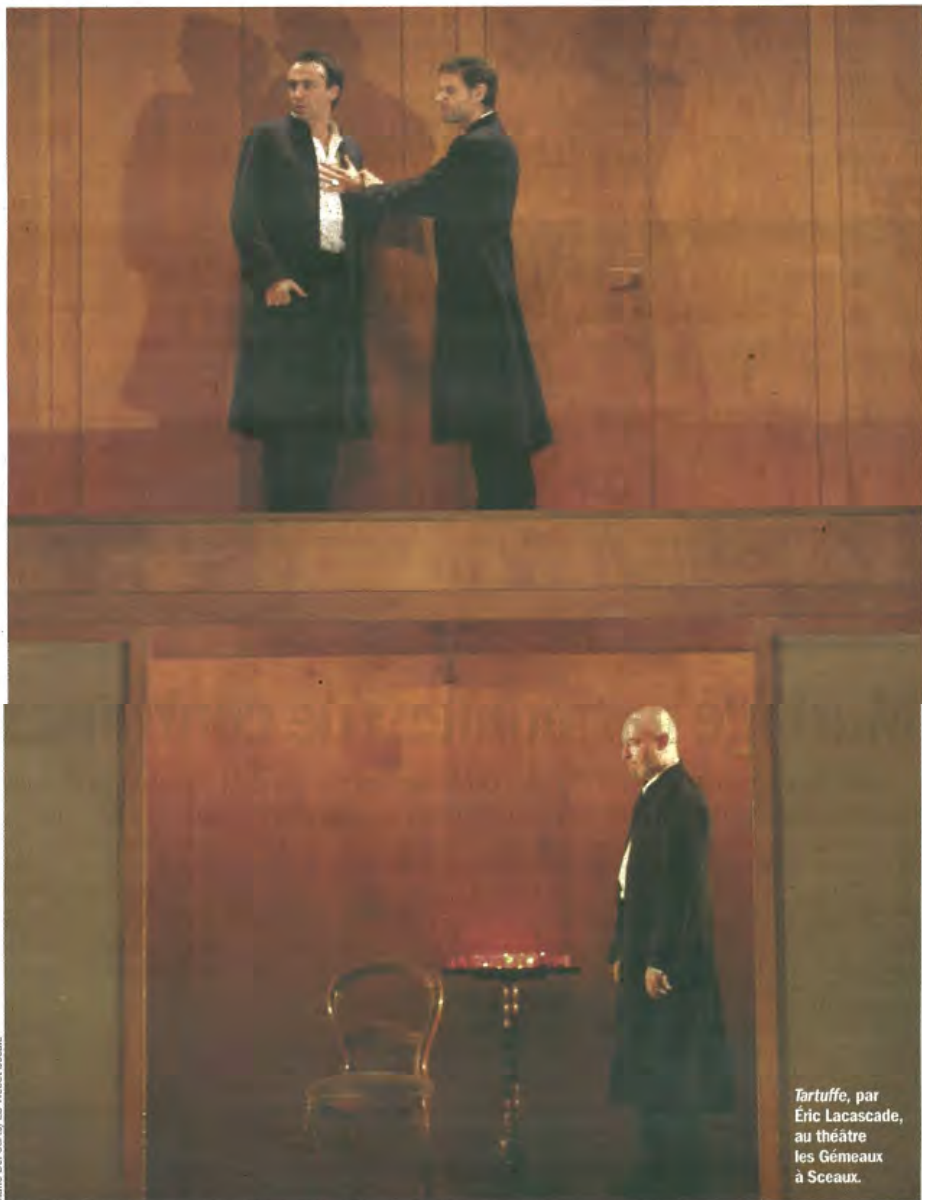
Nous voilà donc face à ce *Tartuffe*, grand dévot devant l'Éternel, imposteur de génie qui finira par se prendre les pieds dans le tapis, manipulateur, gourou des temps modernes (la fascination qu'éprouve Orgon à son égard se relève sectaire tant elle est aveugle), *Tartuffe*, donc, dont l'absence, il apparaît tard dans la pièce, est aussi malsaine que sa présence. Toute conversation familiale dans la demeure bourgeoise d'Orgon tourne autour du personnage qui provoque une vive répulsion chez les enfants et leurs amis, l'épouse et Dorine, la servante à la langue bien pendue qui témoigne du bon sens près de chez vous. Son ombre plane au-dessus d'une cellule

familiale en crise, au bord de l'implosion. *Tartuffe* permettra finalement à la famille en décomposition de se ressouder.

Tel est le parti pris de Lacascade, qui va dénicher derrière la bouffonnerie des échanges, « *l'expression de passions humaines puissantes* », telles que la jalousie, l'amour, la haine, etc. Il a pour lui le texte auquel il imprime, tant par sa direction d'acteurs que dans le choix de la scénographie, une nouvelle tournure. La sobriété, l'épure s'imposent naturellement sur le plateau où l'intrigue se joue et se dénoue sur deux niveaux; où les portes restent obstinément fermées pour mieux révéler, quand elles s'ouvrent, ce qui se trame dans la tête des personnages. C'est Lacascade qui revêt les habits de *Tartuffe* et il s'impose comme un *Tartuffe* des plus justes; distant et inquiet, entreprenant, économe de ses mots, de ses gestes mais pas de ses intrigues. Pour autant, ce n'est pas la noirceur qui l'emporte. La scène qui révèle la supercherie de notre homme (Orgon, sous la table, ouvre enfin les yeux et les oreilles) est traitée plus sur le mode de la farce que de la tragédie. Lacascade s'en tient à ce parti pris et s'en tire plutôt bien, entouré par des acteurs qu'il aime réunir sur un plateau (Norah Krief, Daria Lippi, Millaray Lobos, Laure Werckmann, Christophe Grégoire, pour ne citer que ceux-là) et que nous avons plaisir à retrouver.

MARIE-JOSÉ SIRACH

Jusqu'au 23 octobre, à la scène nationale les Gémeaux (Sceaux, Hauts-de-Seine). Rés.: 01 46 61 36 67. Puis tournée jusqu'au printemps 2012.



Tartuffe, par Éric Lacascade, au théâtre les Gémeaux à Sceaux.

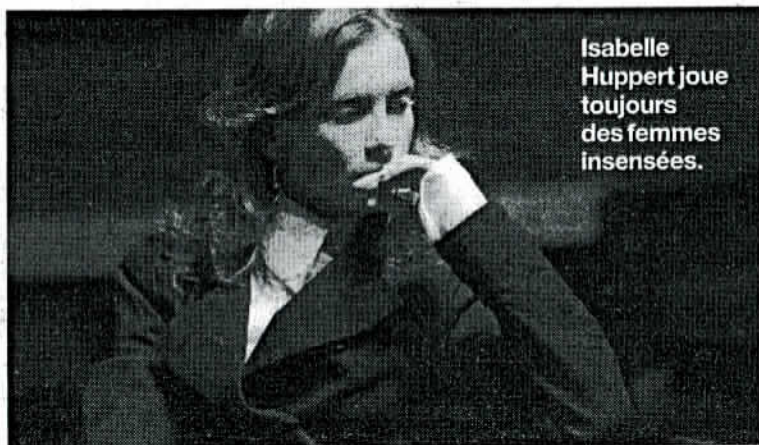
Mario Del Curto/LD Webet boalle

Elle interprète le rôle titre d'*Hedda Gabler* aux Ateliers de L'Odéon **Isabelle Huppert chez Ibsen**

Au cinéma, Isabelle Huppert est partout à la fois. Dans des tragédies noires comme *La pianiste*. Dans des comédies folles comme dans *Les sœurs fâchées*, irrésistible duel de sœurs (elle joue l'odieuse parisienne et Catherine Frot la gentille provinciale) qui vient de sortir sur les écrans français, et se fait une belle place au soleil du box-office.

Rôles toujours rares

Au théâtre, Isabelle Huppert se fait de plus en plus présente, mais dans des rôles toujours rares. Dans des projets toujours osés, mais qui attire toujours les foules. Au cinéma, Huppert joue souvent des femmes apparemment anodines. Au théâtre, elle n'incarne que de grandes héroïnes. Des femmes insensées, au destin énorme. Des



Isabelle Huppert joue toujours des femmes insensées.

Photo DR

grandes tueuses et de grandes suicidaires, comme Médée dans la grande Cour d'Honneur d'Avignon, ou l'héroïne de Sarah Kane, où elle «était totalement immobile, gisant debout, avant d'en finir avec la vie. Là où les autres stars ne jurent que

par le théâtre d'aujourd'hui avec des rôles écrits pour elles, Huppert, elle, vient jouer les classiques.

Depuis hier soir, dans les Ateliers provisoires du Théâtre de l'Odéon, Huppert est Hedda Gabler, dans la pièce d'Ibsen. Cette «Ma-

dame Bovary» norvégienne, cette épouse qui n'en peut plus de l'être, qui pousse tout le monde au crime, et va jusqu'à l'impensable: se suicider, alors qu'elle est enceinte. Crime ou courage? Isabelle Huppert avait toujours rêvé de jouer une pièce d'Ibsen. Jeune, elle voulait être dans «Maison de poupée.» Aujourd'hui, elle a mieux encore. Elle est Hedda, rôle mythique, joué avant elle par Ingrid Bergman, Geneviève Page, Delphine Seyrig ou Emmanuelle Seigner, et décortiqué ici par l'un des plus talentueux metteur en scène de sa génération, Eric Lacascade. Initialement, tout deux avaient un projet pour Avignon. L'Odéon, à Paris, en a la primeur.

Ariane Dolifus

**Théâtre de l'Odéon-Ateliers
Berthier Jusqu'au 5 mars.
Loc : 01.44.85.40.00**

vendredi 14 janvier 2005

Quotidien National
T.M. : 92 503
L.M. : 500 000

☎ : 01 53 56 87 00





0 160502 486303

Quotidien National ☎ : 01 42 76 17 89
T.M. : 219 483 L.M. : 1 200 000



lundi 17 janvier 2005

Paris

Hedda Gabler

Du dramaturge norvégien
Henrik Ibsen, mise en
scène Eric Lacascade.
Avec Isabelle Huppert
dans le rôle titre.

*Théâtre de l'Odéon aux
Ateliers Berthier, 17^e. 01 44
85 40 40. Jusqu'au 5/3.*



0 160502 486280

Quotidien National ☎ : 01 42 76 17 89
T.M. : 219 483 L.M. : 1 200 000

Libération

lundi 17 janvier 2005

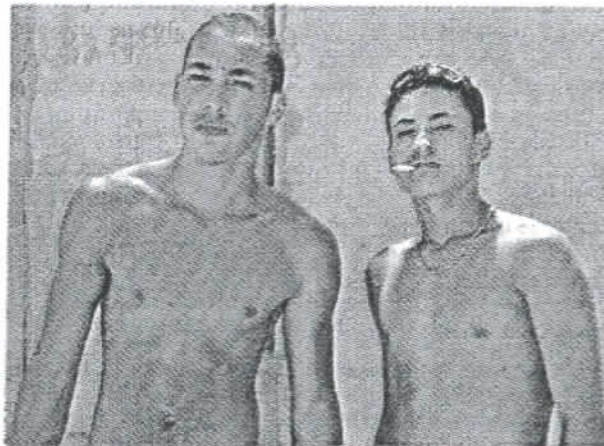
NUITS BLANCHES

Par ÉRIC DAHAN

Le pape s'est arrêté à Vidigal

La foule vêtue de blanc descend sur la baie de Copacabana, déchirée par le feu d'artifice, et le lendemain Ipanema bourdonne jusqu'au moment où on tombe sur Rosanna, sourire de pute, regard de tox et cul de reine. Son grand truc: marcher main dans la main et presser celle de sa victime sur sa raie. Essaie-t-elle de se faire pardonner à l'avance quelque trahison? Le fait est qu'elle se signe successivement dans deux églises, dont celle de la Résurrection, avant de rallier Saint Romain. Des mecs montent la garde à l'entrée du dédale d'escaliers, ruelles, égouts à ciel ouvert, et on finit par entrer dans une buvette où, sur fond d'un vieux Smiths, l'un de ses amis propose de la *cocaína* qui fait sa joie immédiate. Les mecs du Barrio n'étant pas trop photo, on n'insiste pas, d'autant qu'il en passe de plus en plus, colts chromés négligemment glissés dans la ceinture du maillot.

Rosana explique que le mec en poste demande qu'on cesse de le regarder – la *vergogna* locale sans doute – et, las de fixer le mur d'en face, on décolle pour le Palácio de Mangueira, dont la fameuse école de samba, fondée en 1928, dévoile sa chanson, *Sou Mangueira*, composée pour le carnaval.



Plage de Vidigal, janvier 2005.

A minuit, plus de 5000 personnes dansent dans le hangar à ciel ouvert, sous une brume de gouttelettes projetées par des ventilateurs. Le reste de la semaine, on traîne au Bofetada d'Ipanema où on tombe sur Rouagh du Mathi's. La faune internationale descend des *chopps* sur le trottoir et des capoeiristes font leur show. Des mecs distribuent des flyers pour les soirées GLS au Boy et au 00, où les musclors se la jouent *Querelle* en se roulant des pelles, le véritable sport national. Le week-end, on apprend que le pape s'est arrêté à Vidigal en 1980 et y a même inauguré une chapelle. Marcel fait visiter cette favela-vitrine, où «on envoie des flics noirs ou métis, pauvres contre pauvres, jamais des Blancs». Et où l'école professionnelle est une décharge publique criblée d'impacts de balles, parce que, selon Alex, le gouverneur s'en fout. C'est donc sous la protection du Commando Vermelho qu'on rejoint Amsterlapa, le soir après la plage, où les jeunes se plaignent de ce que «les Blancs ne nous font pas profiter de leur richesse et ne nous adressent même pas la parole». De retour à Paris, on croise Chéreau à la première d'Isabelle Huppert à l'Odéon, et Jean-François Bizot chez Kamel Mennour, encore sous le choc de l'OD fatale de Marc Alexandre de Nova le 31 décembre. Marc Lamour évoque ces «milliers de chevaux au galop» du tsunami décrit par Aurore Daerden. Non loin, Sofia Coppola retrouve son papa chez Castel, en compagnie de Dean Tavoularis, Aurore Clément et Marianne Faithfull. On repense alors à Alex: «*Tell the world our hopes and our needs. Our hopes, you know already, and all we need is love.*» ◀



0 140502 486053

Quotidien National

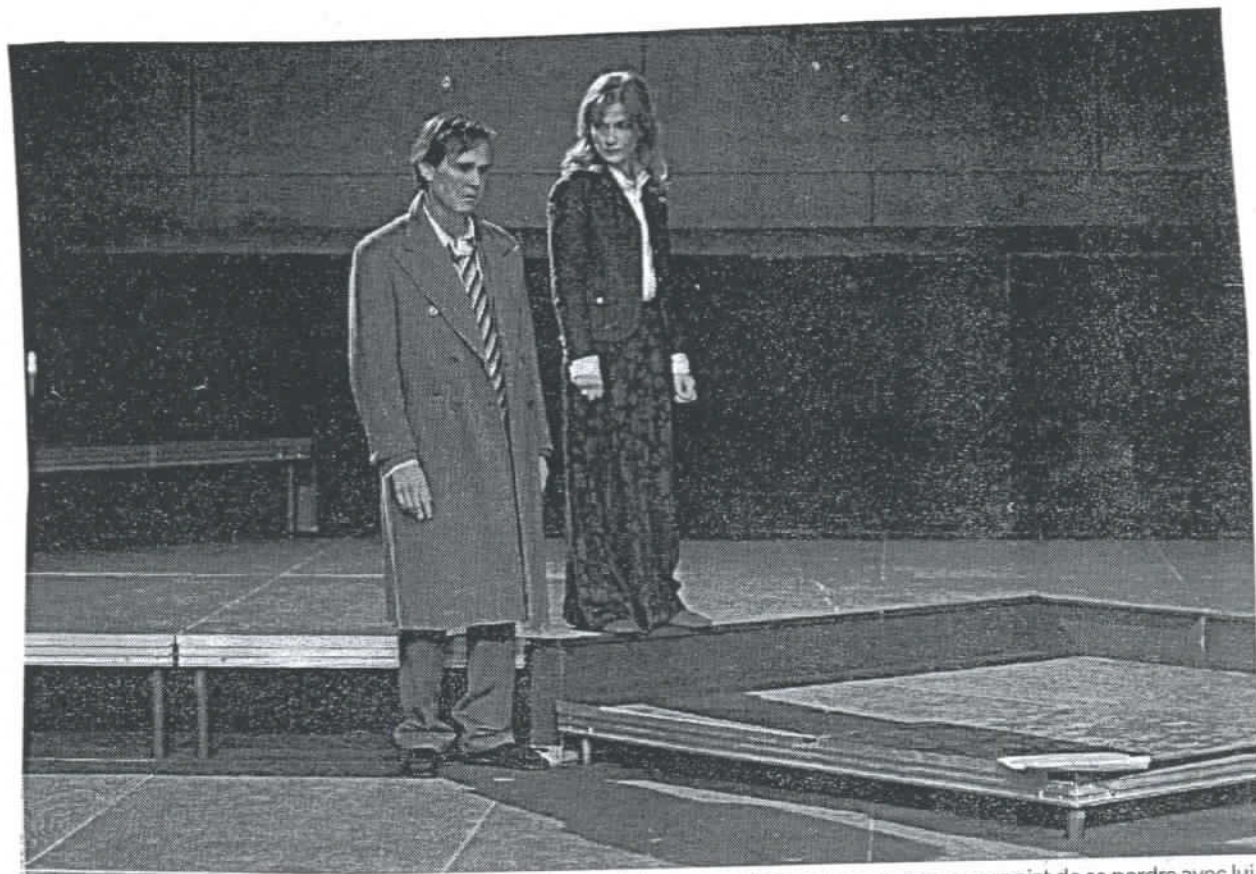
☎ : 01 42 76 17 89

T.M. : 219 483

L.M. : 1 200 000

Liberation

samedi 15 janvier 2005



Isabelle Huppert a rarement donné autant l'impression de se laisser envahir par son personnage au point de se perdre avec lui.

Théâtre. L'actrice donne sa force à l'adaptation en demi-teinte de Lascarade.

Huppert ivre d'«Hedda Gabler»

Hedda Gabler d'après Ibsen, m.s. Eric Lacascade, Odeon-Théâtre de l'Europe aux Ateliers Berthier, 32, boulevard Berthier Paris XVII^e, Jusqu'au 5 mars, mar-sam 20 heures, dim. 15 heures. Rens.: 0144854040, www.theatre-odeon.fr

Ses deux dernières expériences au théâtre n'étaient pas spécialement placées sous le signe de la joie de vivre: infanticide dans *Médée*, suicide dans *4.48 Psychose*. Avec *Hedda Gabler*, Isabelle Huppert trouve un personnage qui lui permet de fusionner les deux rôles: elle «brûle l'enfant» (ce sont les termes qu'elle utilise au moment de jeter dans le poêle le manuscrit du livre de Løvborg, l'homme qu'elle aime), puis elle se tire une balle dans la tempe, avec l'un des revolvers légués par son père.

Sacrifice rituel. Cette histoire de livre jeté au feu, le metteur en scène Eric Lacascade lui donne l'allure d'un sacrifice rituel: il n'y a sur le plateau des Ateliers Berthier ni poêle ni cheminée, mais une vasque devant laquelle officie une prêtresse; sur son visage très pâle, la désolation le dispute à la détermination, et la tension monte avec les flammes: le drame bourgeois a basculé dans la tragédie.

A sa façon, Lacascade est lui aussi un brûleur de livres. Et d'auteurs. Qu'il s'empare de Tchekhov, d'Ibsen ou de Marivaux, le texte se fait matériau et il le pétrit à sa guise. Il coupe, il réécrit, il ne croit pas à l'ordre des mots, seulement à la force des histoires. Son travail sur

Hedda Gabler ne fait pas exception. Sur l'affiche, il est le seul signataire de l'adaptation de l'œuvre, bien qu'il ne parle pas le norvégien. Balayés les traducteurs les plus récents – Régis Boyer, François Regnault – dont il s'est pourtant inspiré. Brutalité et désinvolture, la méthode lui a souvent réussi. Lacascade a le chic pour secouer les pièces et mettre les doigts dans les prises.

Conformisme. Au début de ce *Hedda Gabler*, le directeur du Centre dramatique de Caen apparaît pourtant bien assagi. Largement taillée, amputée

Avec Lacascade, le texte se fait matériau et il le pétrit à sa guise. Il coupe, il réécrit, il ne croit pas à l'ordre des mots, seulement à la force des histoires.

du personnage de la bonne sans doute jugé superflu, la pièce ne semble guère quitter les ornières de l'anecdote. Michèvre, mi-chou, le vaste décor combine éléments classiques – les indispensables canapés – et mobilier moderne – gigantesque table basse transparente remplie d'eau. Au premier plan, les bouquets de fleurs entassés comme sur une tombe dans l'immense maison où s'installent les époux de retour du voyage de noces ne brillent pas par excès de finesse. Le spectacle semble se satisfaire d'un certain conformisme, avec des acteurs qui assurent (Pascal Bongard en mari balourd, Jean-Marie Winling en ami du couple) plus qu'ils ne dé-

rangent (Norah Krief en encombrante ingénue, Christophe Grégoire en écrivain maudit). L'acoustique des Ateliers Berthier ne facilite pas l'écoute et la diction *diminuendo* d'Isabelle Huppert semble souvent aspirée par les murs.

Il ne faut pourtant pas trop se fier aux apparences. D'abord parce qu'Eric Lacascade a un goût certain pour le leurre. Ainsi, l'élégante silhouette de jeune femme, vue de dos, qui apparaît au début n'est pas celle de l'héroïne mais de la vieille tante Julie Tesman, qui a ici les

traits juvéniles et l'accent italien d'Elisabetta Pogliani. Ensuite parce que le metteur en scène semble

avoir concentré son énergie sur quelques facettes de la pièce. Ainsi l'obsession d'Ibsen pour le triangle. Troisième homme, troisième femme, il s'agit d'abord d'éviter le couple. L'impossibilité d'être deux n'est pas propre à Hedda, qui a épousé un homme qu'elle n'aime pas et le regrette. D'une façon ou d'une autre, tous les protagonistes sont atteints du même mal. Qu'il rapproche ces trios sur un même canapé, ou qu'il les disperse aux extrémités du décor, Lacascade trouve là matière à ces chorégraphies de rapports de force qu'il affectionne.

Fusion froide. Mais c'est Hedda qui pousse la peur de l'autre – la haine de soi – jusqu'à ses ultimes conséquences. Et c'est

Isabelle Huppert qui apporte au spectacle son déséquilibre, son malaise et sa force. Actrice de théâtre, elle y montre à l'extrême son art de la fusion froide, à la fois familière et distante, refusant obstinément de tirer sur la corde sentimentale. Rarement comme ici elle aura donné l'impression de se laisser envahir par son personnage au point de se perdre avec lui. Plus le spectacle avance, plus elle semble faire sienne la désolation de Hedda, cette radicale inaptitude au bonheur, qui l'emporte avec une force impossible à maîtriser. Alors, l'actrice inoxydable devient d'une insondable fragilité. Au point qu'il faut son sourire aux saluts pour pouvoir sourire à nouveau. ◀

RENÉ SOLIS



Hebdomadaire
T.M. : N.C.

☎ : 01 44 88 34 34
L.M. : N.C.



jeudi 20 janvier 2005

UNE FLEUR DU MAL

"Hedda Gabler", d'Henrik Ibsen Mise en scène d'Eric Lacascade

Une merveille de sensibilité, cette Isabelle Huppert ! Hedda Gabler l'attendait. Le rôle est taillé pour elle. Pourquoi Hedda jette-t-elle au feu l'unique exemplaire de l'essai de Lövborg, son ex-soupirant ? Parce que son succès eût compromis les chances de son époux d'obtenir une chaire de professeur ? Non, elle se moque bien de la carrière de Tesman, elle n'a épousé ce médiocre que faute de mieux, pour faire une fin. C'est de "l'appétit de vivre" de Lövborg qu'elle est jalouse. Parce qu'elle en est privée et que le dégoût la fait implorer. Tout n'est pas réussi dans le spectacle. En premier lieu, la tante Julie jouée par une actrice (Elisabetta Pogliani) beaucoup trop jeune et sèche. De même, Lövborg (Christophe Grégoire) n'a-t-il pas assez de charisme. En revanche, Pascal Bongard (Tesman) et Jean-Marie Winling (Brack) sont parfaits. Et puis Lacascade et Huppert se complètent si bien que le reste passe au second plan. Du drame d'Ibsen



Hedda Gabler : une neurasthénique qui dévaste tout ce qui l'entoure. Isabelle Huppert s'élève, comme de ces coupes de cristal qui chantent quand on les frotte avec le doigt, une stridence jamais encore entendue. Cette malheureuse, que l'ennui a rendue enragée, qui hurle à la mort et à qui personne ne vient porter secours, glace le sang.

■ Jacques Nerson

Jusqu'au 5 mars. **Odéon-Théâtre de l'Europe aux Ateliers Berthier**, 8, boulevard Berthier (17^e) M^o Porte-de-Clichy. 01-44-85-40-40. A. 20h. Matinée dimanche à 15h. Relâche dimanche soir et lundi.

© ROBERT ENGLERAND



210500 328294

Hebdomadaire
T.M. : 250 000

☎ : 01 53 72 29 00
L.M. : 680 000

MARIANNE

samedi 22 janvier 2005



Pour le talent.

Isabelle Huppert en apothéose

On s'émerveille toujours de la découvrir telle qu'en elle-même dans des rôles qui la changent. Isabelle Huppert, dans *Hedda Gabler*, d'après Ibsen, mise en scène par Eric Lacascade, atteint au zénith dans son art*. Jouant la partition de cette Bovary du Nord, inapte au bonheur, mal mariée à un homme mou, elle s'avance sur le fil du rasoir, préservant comme par miracle l'énigme d'une héroïne sombre, négative en somme, dont les mobiles semblent opaques à ses propres yeux. On sait qu'elle a été sur scène une Médée mémorable et qu'elle était magistrale dans *4.48 Psychose* de Sarah Kane, cette expérience limite aux confins reculés de la folie. Ici, dans ce drame bourgeois qui tourne au tragique, Isabelle Huppert se surpasse dans le mystère d'être. Une prouesse de plus ■ Jean-Pierre Léonardini

* Odeon-Théâtre de l'Europe, Ateliers Berthier. Tél. : 01 44 85 40 40.



Hedda Gabler, une révoltée en eau tiède

Livrée à elle-même, Isabelle Huppert réduit la figure magnifique d'Ibsen à une héroïne de petit roman vaguement romantique

HEDDA GABLER d'Ibsen

Théâtre national de l'Odéon,
Ateliers Berthier, à Paris

Un spectacle qui n'est pas mauvais est-il forcément bon? Évidemment non. Entre l'eau froide et l'eau chaude, il y a l'eau tiède. La mise en scène d'*Hedda Gabler* par Éric Lacascade, avec Isabelle Huppert dans le rôle-titre, en est l'illustration. L'affiche semblait a priori autoriser les plus chaudes espérances. À 45 ans, Éric Lacascade est un metteur en scène dont on connaît le regard aigu; ceux qui ont vu son *Platonov* triomphant dans la cour d'honneur du palais des Papes, lors du Festival d'Avignon en 2002, s'en souviennent encore. Quant à Isabelle Huppert, faut-il rappeler les éblouissements provoqués par sa présence sous la direction de Bob Wilson (*Orlando*), Jacques Lassalle (*Médée*), ou Claude Régy (*4.48 Psychose*)?

Le drame, enfin, est l'un des plus forts et des plus implacables d'Ibsen. Publié en 1890, il brosse autant le portrait d'une femme en butte à une société que voue aux gémonies le dramaturge norvégien. Fille de général qui s'est mariée sans amour avec un jeune professeur, Hedda prétend rester libre d'elle-même. Le monde de notables et d'hypocrisie qui l'entoure lui montrera ce qu'il



Isabelle Huppert (à droite) et Nora Krief dans la pièce d'Ibsen, qui souffre d'une mise en scène trop académique.

en est. Si tout est autorisé – même le plus immoral –, une condition est exigée: se fondre dans le moule et sauvegarder les apparences. Qui-conque refuse sera broyé. Hedda l'apprendra à ses dépens, victime égarée dans une course vaine jusqu'au suicide. La réapparition d'un ancien amant, lui aussi marginal et,

comme elle, condamné à sa perte, précipitera sa fin.

Un « beau rôle » dont toute comédienne rêve et dont a rêvé aussi Isabelle Huppert. Mais encore faut-il qu'elle soit dirigée d'une main sûre et ferme. Comme un peintre qui se serait laissé dépasser par son modèle, Éric Lacascade signe une

mise en scène étrangement académique, sans invention ni mouvement, ponctuée d'effets inutiles de pathos. Dans l'immensité d'un intérieur bourgeois cosy et conformiste, il évacue toute la virulence de la charge sociale, pour s'en tenir quasi exclusivement à la mise en avant et en lumière d'Isabelle

Huppert, sans oser la pousser au bout de ses limites et de ses retranchements. Livrée à elle-même, l'actrice n'est ni « bonne » ni « mauvaise », semblant puiser son jeu dans le souvenir de rôles qui l'ont imposée au cinéma, notamment chez Chabrol.

Cela peut satisfaire ses inconditionnels. Cela laissera sur sa faim le spectateur qui attendait Hedda Gabler. Privée de tout contexte, la figure de la révoltée pathétique et magnifique imaginée par Ibsen se réduit à celle d'une héroïne de petit roman vaguement romantique. Le désespoir qui par trop de lucidité la conduit jusqu'à l'acte de froide folie n'est plus que le caprice d'une enfant perverse qui s'ennuie.

Enfermée dans son statut d'actrice vedette, Isabelle Huppert joue de face et toujours seule. Faut-il s'étonner, dès lors, si le reste de la distribution fait de même? Chacun semble ne se préoccuper que de sa propre partition: Pascal Bongard (l'époux d'Hedda), Christophe Grégoire (l'ancien amant), Nora Krief (la compagne de ce dernier). Seul Jean-Marie Winling, dans le rôle du notable, distille le sentiment d'implacable étouffement qui fait le théâtre d'Ibsen.

DIDIER MÉREUZE

Jusqu'au 5 mars. Rens.: 01.44.85.40.40.
Site Internet: www.theatre-odeon.fr

Quotidien National
T.M.: 91 000
L.M.: 337 000

mardi 18 janvier 2005

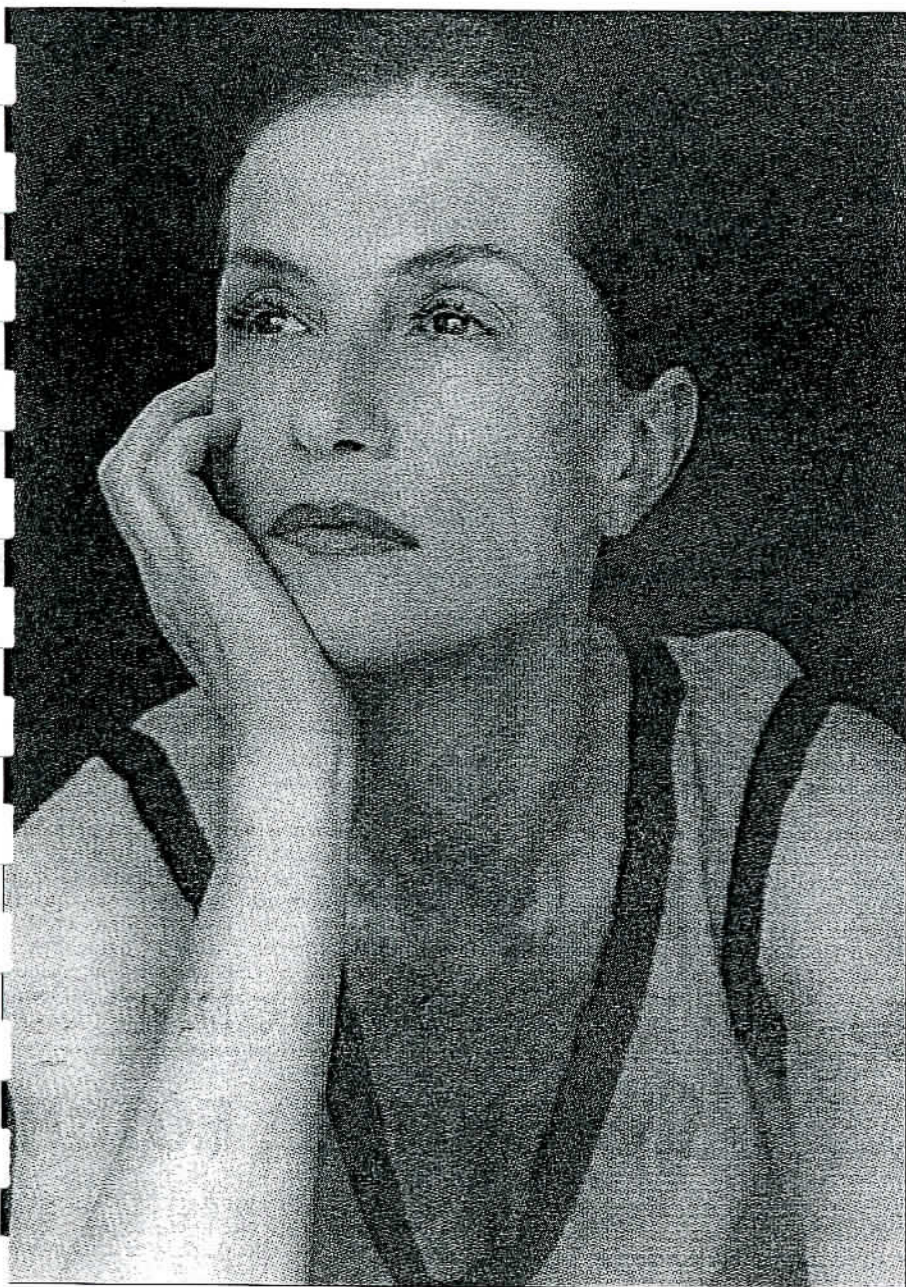




150500 817575

Hebdomadaire
T.M. : 378 742☎ : 01 41 34 60 00
L.M. : 1 600 000Journal
du Dimanche

dimanche 16 janvier 2005



Isabelle Huppert : "Un rôle extraordinaire"

Danielle Attali

Elle aime les héroïnes tragiques, les femmes blessées et complexes. Elle se plaît à « fouiller du côté obscur de l'âme humaine ». Après avoir été une Médée magnifique et terrible, une Emma Bovary saisissante, Isabelle Huppert, de retour au théâtre, s'est laissée séduire par les tourments morbides d'Hedda Gabler, l'héroïne du dramaturge norvégien Henrik Ibsen.

La voilà donc sur la scène de l'Odéon*, dans la pièce sans doute la plus attendue de cette rentrée. Fragile, menue, séduisante, monstrueuse comme dans les tragédies antiques. Hedda Gabler, jeune mariée, par calcul ou dépit, à un universitaire terne avec lequel elle est promise à une existence médiocre, deviendra à la fois victime et meurtrière, faute de pouvoir échapper à son insatisfaction. « C'est vrai qu'elle a un côté Emma Bovary. C'est un être en perdition, un rôle extraordinaire », dit Isabelle Huppert qui rêvait de jouer Ibsen depuis longtemps. Il y a quelques années, elle avait d'ail-

Isabelle Huppert
interprète
Hedda Gabler,
d'**Henrik Ibsen,**
mis en scène
par **Eric**
Lacascade.

Photo Sylvie
Lancrenon/ H&K

leurs failli interpréter *La Maison de poupée* à l'Odéon mais, enceinte, elle avait dû passer le relais. Elle a donc saisi l'occasion de travailler avec le metteur en scène Eric Lacascade. « Hedda Gabler est une femme mystérieuse qui se révèle dans ses non-dits, ses silences. Après Médée, c'est le personnage que j'avais le plus envie de jouer. Je la trouve très chabrolienne. Et puis il y a ce côté précurseur dans l'écriture d'Ibsen, si proche du cinéma. »

C'est dans un décor au style épuré et ample, représentant l'intérieur d'une grande maison, que se déroule ce drame bourgeois et existentiel de 2h30, où deux acteurs se distinguent au côté d'Isabelle Huppert : Christophe Grégoire, l'amant d'hier, et Jean-Marie Winling, le conseiller Brack. Jeudi, soir de première, la comédienne avait sans doute encore le trac.

« A chaque fois, je me dis : "Pourquoi à nouveau affronter le public ?" Mais le plaisir de la rencontre avec des metteurs en scène et des auteurs est plus fort que tout. Pour moi, le théâtre représente un espace de liberté. C'est là que je me retrouve avec le plus d'authenticité. Finalement, je fais du théâtre pour ne pas en faire. »

Hedda Gabler, d'*Ibsen*
Odéon-Ateliers Berthier
8, boulevard Berthier. Tél.
01 44 85 40 40. Jusqu'au
5 mars.



220500 817971

Hebdomadaire
T.M. : 378 742

☎ : 01 41 34 60 00
L.M. : 1 600 000

Journal
du Dimanche

dimanche 23 janvier 2005

Hedda Gabler ★

Odéon-Théâtre de l'Europe, 8, bd Berthier, 17°. Tél. : 01 44 85 40 40. Jusqu'au 5 mars.

C'est un metteur en scène – Eric Lacascade – qui a pour interprète une grande comédienne – Isabelle Huppert – et lui propose un rôle mythique : l'héroïne d'Ibsen, au mystère impénétrable. Pour les faire se rencontrer, il signe une nouvelle adaptation de la pièce. Le résultat n'est guère probant. A vouloir transformer le drame bourgeois en tragédie, il le détourne. Ainsi « dénaturée », qui plus est jouée avec lenteur, dans un espace vaste, la pièce perd de son identité et offre des résistances. Isolée, Hedda ne s'intègre plus dans le tableau, et chacun joue sa partition dans son coin, de façon trop explicite et sans réelle direction d'ensemble. Alors, Isabelle Huppert... Du côté de *Madame Bovary* (l'ennui) puis de *Médée* (la scène, ostentatoire, du manuscrit brûlé), Hedda n'étant ni l'une ni l'autre. Il reste fascinant de voir une actrice traquer ainsi un personnage, jusqu'à s'y perdre, monstrueuse par instants, à d'autres victime. Son talent est immense. Jean-Marie Winling et Christophe Grégoire sont ses meilleurs partenaires. *Annie Chénieux*



Hebdomadaire
T.M. : 378 742

☎ : 01 41 34 60 00
L.M. : 1 600 000

Journal
du Dimanche

dimanche 09 janvier 2005

2005, sous les meilleurs auspices

ELON (en scène jusqu'à fin février) et Depardieu ont été les locomotives de la saisonnière. La nouvelle rentrée théâtrale s'annonce riche et prometteuse en événements. Petite sélection non exhaustive de ce qui vous attend.

Il faudra patienter jusqu'au janvier pour découvrir *Amadeus* de Peter Shaffer au Théâtre de Paris, avec Jean-Louis Barillot dans le rôle de Salieri et Lorant Deutsch dans celui de Mozart. Autre confrontation prometteuse : Fabrice Luchini et Laurent Terzieff dans *Molly* de Brian Friel au Théâtre de la Ville-Montparnasse. Selon Terzieff : « L'histoire de deux solitudes, qui entraîneront un autre être dans une solitude que la leur. » Enfin, une comédie qui met l'eau à la bouche : Judith Magre, Claude Brasseur et Michel Aumont, réunis sous la houlette de Jean-Michel Ribes dans une comédie truculente : *Dieu est*

Lorant Deutsch, Fabrice Luchini, Isabelle Huppert, Claude Brasseur, Claudia Cardinale, Laurent Terzieff, Muriel Robin... ils sont tous en scène pour cette rentrée théâtrale



Muriel Robin, Lorant Deutsch et Isabelle Huppert. Trois des comédiens très attendus en ce début d'année.

Photos Sipa et Gamma

un steward de bonne composition d'Yves Ravey.

Pour la note glamour, on savoure le retour de Claudia Cardinale dans une pièce de Tennessee Williams mise en scène par Philippe Adrien à la Madeleine : *Doux oiseau de jeunesse*. Et celui de Christiana Réali qui sera dirigée par Alain Sachs dans *La*

Locandiera de Goldoni. Inattendu : Ysabelle Lacamp au Mouffetard dans *T'es pas ma mère*. Pour la note humoristique, Muriel Robin devrait donner le *la*. Et Michel Leeb le ton dans *Amitiés sincères* de Bernard Murat à Edouard-VII. La pièce la plus tendre promet d'être *Tantine et moi* de Morris Panych avec Fran-

cis Perrin et Monique Chautemette. La plus corrosive fait d'avance trembler : *Frozen* au Théâtre du Marais. Un texte sur le pardon et la pédophilie déjà joué dans le monde entier. Du côté des classiques, du bon : Irina Brook monte *L'île des esclaves* de Marivaux au Théâtre de l'Atelier. Et Planchon

revisite *Le génie de la forêt* d'Anton Tchekhov au TNP avec Jean-Pierre Darroussin. Sans oublier Isabelle Huppert à partir du 13 janvier dans *Hedda Gabler* d'Ibsen, à l'Odéon (Ateliers Berthier).

Nos auteurs contemporains de renom seront présents : Eric-Emmanuel Schmitt avec *La nuit des oliviers* au Petit Montparnasse. Ou le plus « vert », Florian Zeller, qui revient avec *Le manège* après avoir surpris le Tout-Paris par la qualité de sa première pièce à succès : *L'autre*. Enfin, pour le plaisir de la découverte : *Mayumana*, au Trianon, promet de flirter avec l'humour et la musique. Quant à la comédie découverte par le producteur Paul Lederer, *Un jour... mon prince viendra*, elle donne de l'espoir à la louche à la Comédie Caumartin.

Delphine de Malherbe



0 180500 844615

Hebdomadaire
T.M. : 42 000

☎ : 01 42 44 16 16
L.M. : 220 000

INROCKUPTIBLES (LES)

mercredi 19 janvier 2005

HEDDA GABLER

D'HENRIK IBSEN, MISE EN SCÈNE

ÉRIC LACASCADE

A Paris

**Une danse macabre étirée
entre cruauté et trivialité,
tragédie et vaudeville.**

*"Mais qu'est-ce que c'est encore
que cette histoire de désir ?"*
s'exaspère Hedda Gabler au
mitan de la pièce. Une réplique
qui en résume parfaitement
le climax. Ibsen décrit une
société où l'on étouffe sous
le poids des conventions
et la peur du scandale.

Dans cette lente décomposition
des Lumières parfaitement
saisie par Gustav Klimt, dont
une œuvre illumine l'affiche,
le désir et la mort forment
un couple parfait, qu'on
retrouve dans le décor moiré
de Philippe Marioge, où le
rouge et le noir se confondent
et se mêlent en une pavane
mortifère. Des meubles-
caveaux, des divans rouges
étroits tels des cercueils,
jusqu'à la jupe linceul qui
enveloppe Isabelle Huppert :
la mort, décidément, semble
la seule "activité" réelle de cette
maison et de son monde. La
seule distraction possible pour
Hedda Gabler, fille d'un général
qui lui a légué ses pistolets en
guise de jouets et l'ennui pour
viatique. Ibsen la saisit deux
jours avant sa mort : Hedda
a épousé un homme qu'elle
n'aime pas, elle s'ennuie et
voudrait tant *"avoir le pouvoir
sur une destinée humaine"*.

On a la trame d'un vaudeville
– la relation triangulaire du
couple et de l'ami et, en miroir,
insupportable, le couple rival –
et la trajectoire d'une tragédie.
Les hommes y sont
en creux, tout le relief et le
tangent de l'action reposant
sur les femmes, le tandem
Isabelle Huppert et Nora Krief.
Une situation parfaite pour
Isabelle Huppert, qui aigüise
souverainement l'insoutenable
tension entre cruauté et
trivialité. Un fait divers est
toujours tragique.

F. A.

*Jusqu'au 5 mars à l'Odéon
– Théâtre de l'Europe aux Ateliers
Berthier, Paris XVII^e,
tél. 01.44.85.40.40.*



YAZAKI

un nouveau film ensorcelé, Le Château
ambulant, et une expo avec Moebius

> CULTURE, TÉLÉ, SOCIÉTÉ

DU 12 AU 18 JANVIER 2005 - N° 476



les Inrockuptibles

LINT EASTWOOD

d'œuvre annoncé

ONY BRAUMAN

ami : la télé à côté de la plaque

MILIE SIMON

BO givrée pour deuxième album

. BALLARD

site à Londres chez le dernier punk

ROCK FRANÇAIS

REND L'EUROSTAR

+ GUIDE TÉLÉ
programmes,
films, sélections

SABELLE

HUPPERT

héroïne de la rentrée théâtrale

+ 20 spectacles
pour 2005

TOUS LES MERCREDIS 3

M01154-476-F-3C





Hebdomadaire
T.M. : 42 000

☎ : 01 42 44 16 16
L.M. : 220 000

INROCKUPTIBLES (LES)

mercredi 12 janvier 2005

“AU THÉÂTRE, J’E PAS ÊTRE UNE

CULTURE





SAIE DE NE SURTOUT ACTRICE DE THÉÂTRE”

ISABELLE HUPPERT

Avec *Hedda Gabler*, mis en scène par **Eric Lacascade**, **Isabelle Huppert** reste fidèle à une ligne directrice qui l'a toujours portée vers des metteurs en scène novateurs et exigeants. Rencontre avec une comédienne dans la parfaite maîtrise de son art. Et panorama des meilleurs spectacles de la rentrée.

Entretien **Sylvain Bourmeau**
et **Jean-Marc Lalanne**

Photo **Denis Dailleux/Agence Vu**

On sait ce que la carrière au cinéma d'Isabelle Huppert a de rigoureux et concerté. Une œuvre construite très tôt sur une politique d'auteurs (Chabrol, Godard, Pialat, Cimino, Téchiné, Ferreri...), et toujours signalée ensuite par sa curiosité pour la nouveauté sous toutes ses formes. Côté scène, les choses furent moins nettes.

Ancienne élève du Conservatoire, Isabelle Huppert vient du théâtre, mais il a fallu attendre les années 90 pour qu'elle y effectue un retour fracassant et y trouve la possibilité de tracer une ligne aussi forte et exigeante qu'au cinéma. Peter Zadek, Bob Wilson, Claude Régy furent les metteurs en scène qui lui permirent d'accomplir des performances marquantes. C'est aujourd'hui aux côtés d'Eric Lacascade, connu pour son travail sur Tchekhov, qu'elle revient en *Hedda Gabler*. Nous l'avons rencontrée entre deux répétitions, à quelques pas d'une scène dépouillée, à l'ordonnance minutieusement géométrique, sur laquelle elle s'apprête à rejouer l'effondrement existentiel de la tragique héroïne d'Ibsen.

en une Isabelle Huppert

»»» ENTRETIEN > **Avant de vous atteler au rôle, que représentait Hedda Gabler pour vous ?**

Isabelle Huppert – Bizarrement, je n'ai jamais vu Hedda Gabler. Je sais qu'il y en a eu de mémorables. Mais, de ce point de vue, je suis arrivée vierge pour le rôle. J'avais lu la pièce, il y a longtemps. Mais je connaissais mieux *Maison de poupée*, un texte sur lequel j'ai travaillé avec Deborah Warner pour un projet qui n'a finalement pas vu le jour avec moi.

En amont des répétitions, avez-vous travaillé avec Eric Lacascade sur la façon dont vous envisagiez le personnage ?

Pas du tout. Nous avons parlé de beaucoup d'autres choses mais pas de la manière dont il allait monter la pièce. Je ne savais pas vraiment ce qu'il allait en faire, mais j'imaginai bien qu'il n'allait pas l'installer dans un univers trop naturaliste et que c'est la dimension symbolique de la pièce qui apparaîtrait dans son travail.

Vous connaissiez bien son travail ?

J'avais vu deux de ses Tchekhov. *Ivanov* à Avignon puis *La Mouette* dans un théâtre près de Paris. C'est à cette occasion que nous nous sommes rencontrés et que nous avons imaginé de travailler ensemble. Au départ, nous n'étions pas partis sur Hedda Gabler mais sur d'autres pistes, classiques aussi, mais très différentes. Nous nous sommes perdus de vue et il m'a rappelée l'année dernière pour me proposer Hedda Gabler. J'avais très envie de jouer Ibsen, alors je lui ai dit oui.

Qu'est-ce qui vous avait plu dans les Tchekhov de Lacascade ?

Les comédiens – et le travail sur le texte. Il donne à entendre la langue d'une manière incroyablement précise. Il sculpte le moindre recoin de chaque phrase. On a l'impression d'entendre la pièce. C'est le b.a.-ba mais ce n'est pas si fréquent. Souvent, on entend du bruit mais pas la pièce, étrangement. Et il y a quelque chose de cru dans ce spectacle, à la fois très stylisé et à vif.

Concrètement, comment se passe le travail avec Eric Lacascade, comment s'y prend-il pour qu'on entende la langue ?

Il prend simplement le temps. Avant d'aborder chaque scène, nous travaillons à la table mais ce ne sont pas les comédiens qui lisent, c'est Eric qui parle énormément sur le texte. On prend collectivement le temps de comprendre chaque phrase et surtout ce qu'il y a derrière chaque phrase. Car, chez Ibsen, ce n'est pas tellement ce qu'il dit mais plutôt ce qu'il ne dit pas qui est essentiel. C'est un théâtre de blancs, pas d'ellipses mais d'espaces entre les phrases. C'est une langue assez simplifiée, et encore plus dans la formidable adaptation qu'en a faite Eric. J'ai le sentiment qu'il travaille d'abord sur le sens profond du texte plutôt que sur l'état, sur l'humeur.

Quand vous avez relu Hedda Gabler, le personnage correspondait-il au souvenir que vous en aviez ?

Je n'avais pas une connaissance très précise de la pièce et c'est

“Eric Lacascade donne à entendre la langue d'une manière incroyablement précise. Il sculpte le moindre recoin de chaque phrase.”

en la jouant que je l'ai vraiment découverte. Cela dit, s'agissant d'un texte comme celui-là on a forcément des schémas dans la tête. Et ce sont ces schémas qu'il s'agit de faire bouger, même si c'est pour y revenir finalement.

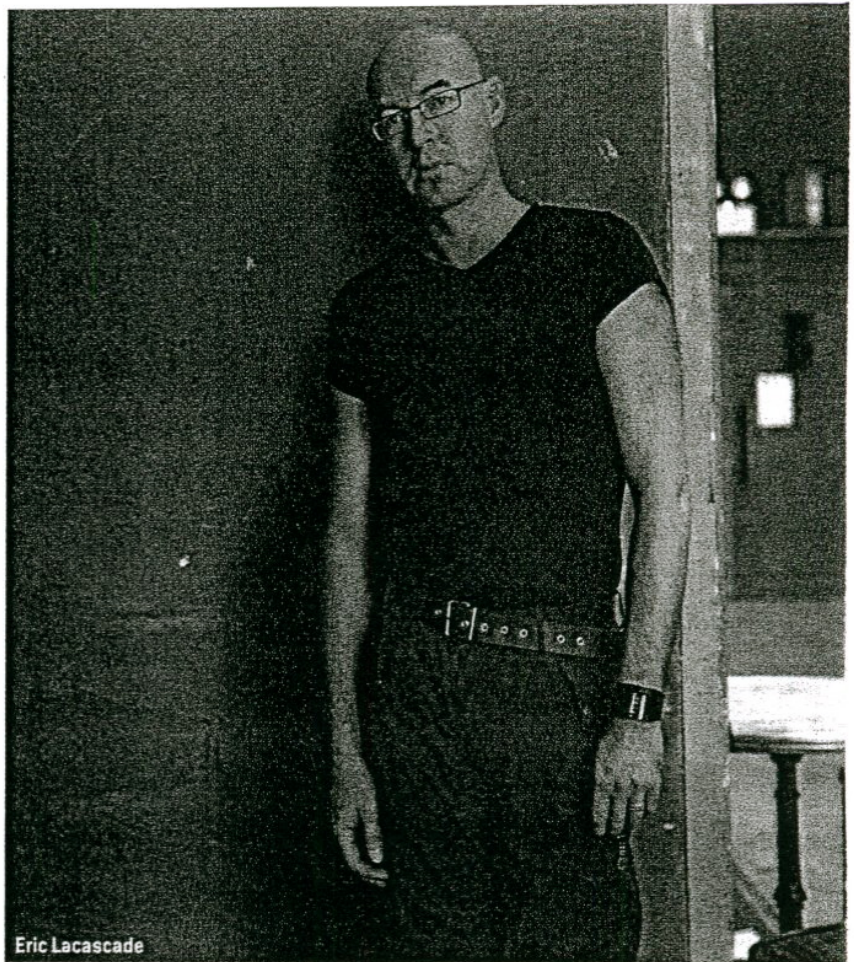
Sur Hedda Gabler, il y a des mots récurrents, on parle d'un personnage froid, un peu monstrueux, un peu manipulateur, calculateur... Ce sont des pièges dans lesquels il vaut mieux ne pas tomber d'emblée. Il est

plus intéressant de finir par arriver à ces mots en commençant par les contourner, en essayant de faire sortir autre chose que le schéma simplificateur d'une héroïne un peu machiavélique. Elle n'est pas que ça, Hedda. C'est un travail que je m'attache toujours à faire sur les personnages : j'essaye de dégager quelque chose d'un peu plus mystérieux. Mystérieuse, elle l'est de toute façon. Disons plus complexe, multiple, changeante. C'est assez pratique, cela permet de la faire basculer d'un état à un autre sans se poser trop de questions, sans se demander si c'est logique – car il n'y a pas de logique. Ces différentes facettes permettent d'échapper au schéma machiavélique du calcul qui supposerait un esprit uniquement cérébral alors qu'il y a aussi beaucoup de pulsions. C'est un être en perdition, la tragédie de quelqu'un qui se résout dans la mort.

On compare souvent Hedda Gabler à Emma Bovary. Vous qui avez interprété l'une et l'autre, partagez-vous ce constat ?

Ça m'a tout de suite frappée. Je me suis immédiatement dit qu'elle ressemblait énormément à Emma Bovary. Et je me suis vite rendu compte que je n'étais pas la seule à l'avoir pensé : ça fait partie des premiers commentaires portés sur Hedda Gabler ! A commencer par Ibsen lui-même, je crois. Elles sont très cousines sur l'insatisfaction, sur l'hystérie, sur le fait qu'il s'agit d'héroïnes mais aussi d'antihéroïnes, de personnages totalement ordinaires. Elle est en marche vers la tragédie, vers la mort, >>>

“Chez Ibsen, ce n'est pas tellement ce qu'il dit mais plutôt ce qu'il ne dit pas qui est essentiel.”



Eric Lacascade

PORTRAIT > Hedda Gabler, c'est aussi Eric Lacascade, un jeune homme d'ultra-gauche devenu directeur d'un centre dramatique national. Une autre façon de "suivre son chemin", en défendant un théâtre audacieux.

L'homme derrière Hedda

Réinventer la vie, refuser les carcans : lorsque Eric Lacascade découvre les vertus du théâtre dans les années 70, c'est par le biais de son engagement politique, à une époque où "les mouvements sociaux en France étaient vivants, associatifs et militants. C'était avant 81, une époque où les radios libres commençaient, on vivait dans des squats, il y avait des mouvements de femmes, des mouvements antimilitaristes... Autant de choses qui ont disparu aujourd'hui. J'étais alors en fac, engagé dans l'ultra-gauche, et une façon d'exprimer les choses était alors d'intervenir sous forme de saynètes un peu agit-prop, dans la rue. Quand on distribuait des tracts pour des causes, on se faisait taper dessus ou embarquer par les flics, et quand on faisait du théâtre, les gens nous souriaient et nous applaudissaient." Il rejoint bientôt Le Prato, une troupe d'intervention de rue basée à Lille – et qui existe toujours –, dirigée de haute main par Gilles Defacque. "J'étais tiraillé entre mes idées politiques et le désir de faire du théâtre pour avoir une vie différente, plus marginale que celle prônée par la société de l'époque, celle de Giscard. Le théâtre m'a permis de canaliser une énergie qui était un peu violente – c'était aussi l'époque d'Action Directe – et de partir dans des voies un peu plus tranquilles."

En 1983, Eric Lacascade et Guy Allouche fondent le théâtre du Ballatum et cosignent une quinzaine de spectacles avant de suivre chacun des chemins séparés. Et là, changement de cap : en janvier 1997, notre baladin se retrouve à la tête d'un centre dramatique national, la Comédie de Caen. Le genre d'endroit où jamais le Ballatum n'avait été invité en quinze ans d'existence ! "Ce n'est pas quelque chose que j'ai vécu comme une rupture, mais au contraire comme la suite de mon chemin. J'avais envie d'un lieu, d'une dimension humaine et d'avoir une équipe autour de moi qui pense et fait le théâtre. J'avais aussi envie de rencontrer des gens et d'en inviter : Jan Fabre, Claude Régy, Romeo Castellucci, Pippo Delbono. Travailler le rock'n'roll avec un groupe et Nora Krief, travailler une performance avec Daria Lippi, mettre en lecture Christine Angot cet été à Avignon, ou coproduire des spectacles de Claude Régy ou de Pascal Rambert : dans tout ça, il y a du groupe, de la cellule artistique, de la créativité."

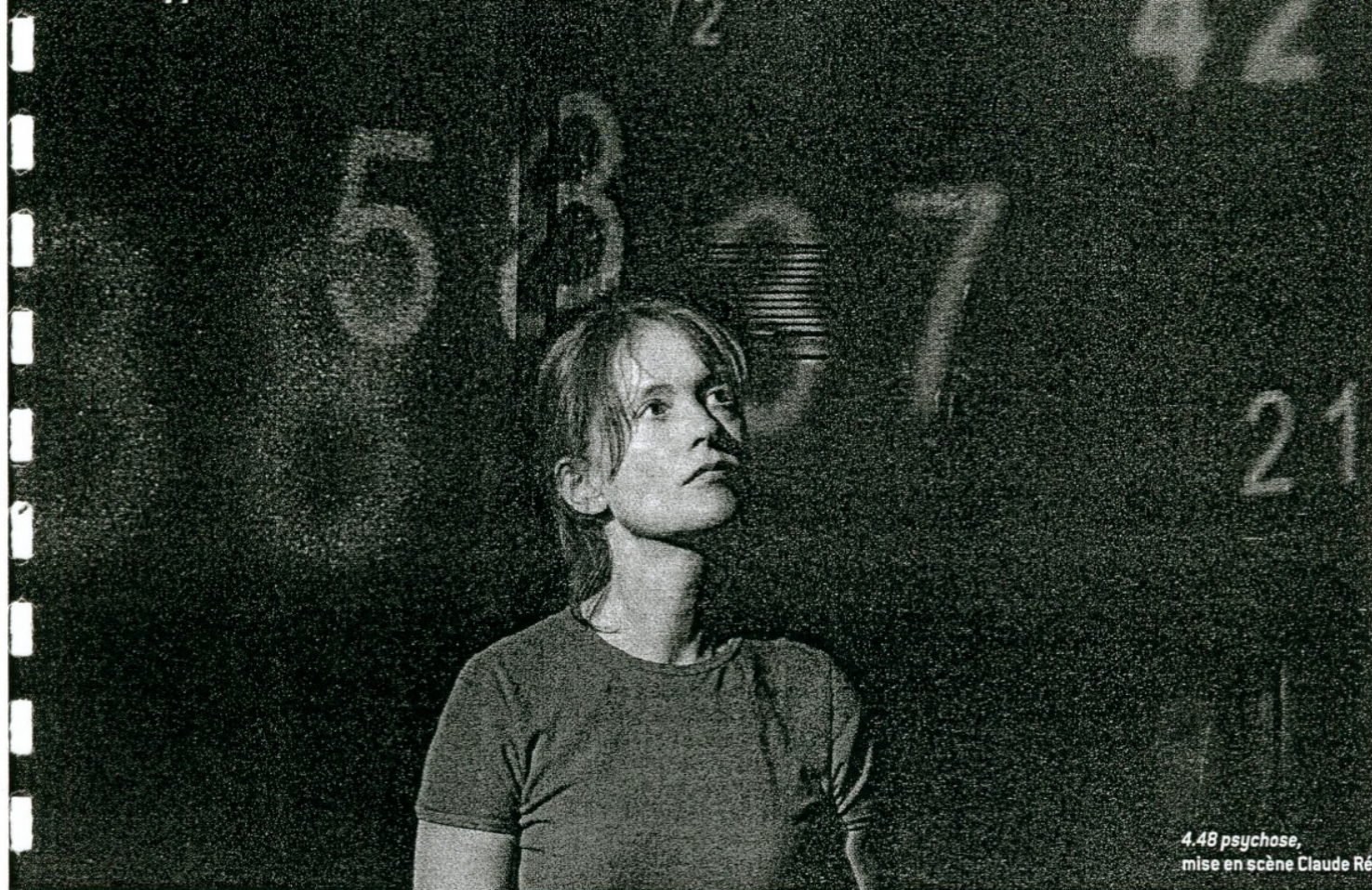
Travail de terrain, de laboratoire, et des créations qui s'enchaînent pour aboutir à un cycle Tchekhov de grande ampleur, qui se clôt

avec *Platonov* dans la cour d'honneur du palais des Papes d'Avignon. Pourquoi Tchekhov ? "Par hasard. Et plus j'ai travaillé dessus, plus j'ai eu du mal à m'en sortir."

C'est à Avignon qu'Isabelle Huppert a découvert les mises en scène d'Eric Lacascade et a voulu le rencontrer pour imaginer avec lui un projet de théâtre. Les forces conjuguées du hasard et de l'Education nationale ont arrêté le choix de Hedda Gabler : la pièce est au programme du bac de la fille d'Eric. "Je l'ai aidée un peu et j'ai lu la pièce avec les yeux du conseiller, du père, et puis je l'ai relue en me disant qu'il y avait peut-être quelque chose avec Isabelle. Et là, ça m'a paru évident que c'était cette femme que j'avais vue dans tous ses films : étrange, mystérieuse, dérangeante, proche de ces personnages de Chabrol totalement troubles. Pour moi, c'était celle qui pouvait le plus garder ce mystère et ce vertige de Hedda Gabler, tout en nourrissant quelque chose de généreux et de présent." Ibsen ou Tchekhov, deux auteurs du passé qui nous parlent au présent de "la souffrance d'une femme, de comment on est coincé dans un milieu, comment on rêve à autre chose, comment on a envie de partir, comment on reste là ne sachant plus pourquoi on reste là... Et même sur la condition de la femme qui continue à être quelque chose de pas simple et de pas bien traité. Regardez les directeurs de centres dramatiques : sur les 35, 32 sont blancs, ont plus de 40 ans et sont des hommes. Voilà, qu'on ne me dise pas que c'est réglé et résolu." Résumer Hedda Gabler est plus simple que tenter de la comprendre : on assiste aux derniers moments de cette femme qui se tue au bout de deux jours. Pourquoi ? Comment ? "Un idéal de beauté, des fantasmes, des rêves, et une réalité petite, étroite, sordide. C'est la problématique de beaucoup d'êtres : ce qu'on veut, ce qu'on désire et ce qu'on peut. Ce que nous propose la vie et quels choix on a. Autre problématique : un monde d'hommes et puis une femme. Et enfin, ce couple. J'aurais tendance à dire qu'Hedda Gabler, toute seule, n'a pas de problème. S'il y a monstruosité, c'est dans le couple, dans le non-dit, l'absence de parole. Peut-être est-elle folle, mais toute folie a sa logique, donc on essaye de trouver la trace de cette logique et de la rendre humaine, pas compréhensible, humaine."

Fabienne Arvers

en une
Isabelle Huppert



4.48 *psychose*,
mise en scène Claude Régy

Hedda Gabler a décrété,
dans son impuissance totale,
à une époque où les femmes
décident de rien, qu'elle
mettrait en scène sa vie."

»» mais elle est ordinaire. Comme Médée
d'ailleurs. C'est toujours intéressant de
faire d'un grand personnage tragique un
petit personnage qui devient grand dans la
mort. Ce sont des personnages assez petits
en fait, qui rêvent d'être grands.

Plus que toute autre actrice contempo-
raine, on vous a vue mourir au cinéma et au théâtre, souvent
de façon très spectaculaire, dans *Une affaire de femmes*,
Madame Bovary, *La Pianiste*, *La Cérémonie*, *Médée*, et mainte-
nant *Hedda Gabler*...

C'est vrai, j'ai beaucoup agonisé tant à la scène qu'à l'écran.
J'évite de trop me demander pourquoi (*rires*). Dans *La Pianiste*,
c'était différent. Médée et Emma Bovary sont grandes dans la
mort, alors que *La Pianiste* n'a même pas le droit à la mort
comme toute bonne héroïne qui se respecte ! Elfriede Jelinek
voulait que son personnage reste dans la trivialité jusqu'au

bout, elle ne l'autorise même pas au spectacle de l'agonie. Pour
en revenir à Hedda Gabler, elle est en dehors du réel, et elle
meurt lorsque, tout à coup, le réel la rattrape. C'est un peu com-
parable avec Emma Bovary. C'est la prise de conscience du réel,
insupportable, qui les conduit à la mort.

Pensez-vous que ces morts violentes faisaient partie des
raisons pour lesquelles vous avez eu envie d'interpréter ces
personnages ?

Envie, je ne sais pas ! On fait ce genre de choix pour des raisons
qui vous échappent. Ce qui est certain, c'est que ces person-
nages meurent en ayant provoqué toutes sortes de cataclysmes,
ce sont à la fois des meurtrières et des victimes. Parmi tous ces
personnages qui meurent que j'ai incarnés, il y en a d'un type
plus romantique, comme *La Dame aux camélias* (*Bolognini*,
1980 - *ndlr*)... Mais celles qui ont cette dualité meurtrière/vic-
time sont pour cette raison plus repérables, plus modernes...
Elles vont vers la mort de façon très active, plus qu'elles ne la
subissent. En fait, ce ne sont ni des victimes ni des personnages
sacrificiels. Ce sont des personnages qui affirment quelque
chose dans la mort. Alors que, dans le schéma romantique, l'hé-
roïne va vers sa mort en suivant une pente, elle est victime
depuis le début.

Comment abordez-vous l'interprétation de personnages
comme Emma Bovary ou Hedda Gabler qui existent dans
l'imaginaire collectif ? Est-ce une tâche plus délicate que de
jouer des personnages sans passé ?

A priori oui. Mais il suffit de décider que ça ne l'est pas. Le tra-
vail consiste à refaire de ces personnages des personnes et de
plus, inédites. C'est assez délicat dans le cas de Hedda Gabler,
parce qu'il y a toutes sortes de pistes possibles. Même si je l'ai

ELQUES RÔLES MARQUANTS SUR SCÈNE

1974 : *Pour qui sonne le glas* d'Ernest Hemingway, mise en scène Robert Hossein.

1977 : *On ne badine pas avec l'amour* d'Alfred de Musset, mise en scène Caroline Huppert.

1978 : *Un mois à la campagne* d'Ivan Tourguéniev, mise en scène Bernard Murat.

1990 : *Mesure pour mesure* de William Shakespeare, mise en scène Peter Zadek.

1992 : *Jeanne au bûcher* de Paul Claudel, mise en scène Claude Régy.

1993 : *Orlando* de Virginia Woolf, mise en scène Bob Wilson (Théâtre de l'Odéon).

1996 : *Maria Stuart* de Friedrich Schiller, mise en scène Howard David (Royal National Theater).

1997 : *Médée* d'Euripide, mise en scène Jacques Lassalle (Odéon).

2002 : *4.48 psychose* de Sarah Kane, mise en scène Claude Régy (Bouffes du Nord).

2004 : *Hedda Gabler* de Henrik Ibsen, mise en scène Eric Lacascade (Odéon).

abordée avec une sorte d'instinct, parfois je me demande si je ne la fais pas sortir de ce qui la définit. La grande question que je me pose en ce moment, c'est de savoir s'il y a de l'affinité chez Hedda Gabler. Evidemment, il faut la rendre émouvante, fragile, innocente. Mais il y a aussi en elle une indifférence profonde à ce qu'elle provoque autour d'elle. Adorno a écrit un texte assez intéressant à propos de Hedda Gabler, où il dit que Hedda oppose le beau au bien, qu'elle est à la recherche du beau à tout prix, y compris celui de faire du mal. Et quand son rêve de beauté échoue, elle meurt. C'est aussi quelqu'un qui a décréqué, dans son impuissance totale, à une époque où les femmes ne pouvaient rien, qu'elle mettrait en scène sa vie. Et ça, techniquement, Ibsen le montre en la rendant présente tout le temps, à la fois actrice, metteur en scène et spectatrice de ce qu'elle échafaude. Elle est Ibsen, et le metteur en scène.

Or on vous comprend bien, vous vous retrouvez metteur en scène ?

Oron (rises), ça c'est... Enfin disons que c'est très contemporain : on ne fait pas les choses et en même temps se regarde les faire.

Vous avez débuté par le théâtre... Vous pensiez y rester ou vous aviez envie d'aller le plus vite possible vers le cinéma ?

Qui, j'ai fait l'école de la rue Blanche, le Conservatoire... A cette époque, je ne pensais pas grand-chose. J'avais l'impression assez profonde qu'au théâtre j'allais devoir tracer ma voie, et j'en ai eu l'occasion assez tard en rencontrant des metteurs en scène qui incarnent le théâtre de façon aussi incontournable que Bob Wilson. C'est comme ça que j'ai pu faire de l'espace théâtral la même chose que de l'espace du cinéma. Au Conservatoire, j'ai l'impression de ne rien avoir appris du tout. Le problème ce n'était pas le Conservatoire, c'était moi. J'ai passé deux ans dans la classe d'Antoine Vitez et j'ai appris auprès de lui une manière, d'une certaine manière, il n'y avait rien à apprendre. Je ne travaillais pas beaucoup et je sentais bien qu'il ne cherchait pas à me faire travailler davantage. Je crois qu'il devait sentir qu'il n'y avait pas grand-chose à m'apprendre à ce moment-là, que je n'étais pas prête et qu'il fallait laisser le temps faire son œuvre.

"J'ai passé deux ans dans la classe d'Antoine Vitez et j'ai appris auprès de lui que, d'une certaine manière, il n'y avait rien à apprendre."



Orlando, mise en scène Bob Wilson

Il y a un décalage de dix ans entre le début de votre parcours au cinéma, marqué par une politique d'auteurs, et le travail similaire que vous avez ensuite mené au théâtre...

C'est aussi le fruit du hasard. J'ai eu la chance de rencontrer des gens comme Peter Zadek (*Mesure pour mesure*, 1990), Claude Régy (*Jeanne au bûcher*, 1992 ; *4.48 psychose*, 2002). Et très franchement, j'ai répondu à leur demande. J'ai rencontré Bob Wilson par hasard, je ne suis pas sûre qu'il savait très bien ce que je faisais au cinéma... Tout comme Zadek d'ailleurs, avec qui j'ai commencé à réfléchir à cette idée de faire du théâtre sans >>>

»» faire du théâtre. Il est venu vers moi seulement parce que je n'étais pas une actrice de théâtre et que les metteurs en scène allemands, comme lui ou Grüber ont peut-être davantage réfléchi à la façon de faire bouger le théâtre, d'abolir ses conventions, tout comme Claude Régy d'ailleurs... Parce qu'il y a une façon de faire du théâtre qui n'est plus tellement possible. Et puis, il y a eu des aventures que j'ai souhaitées, comme *Médée* avec Jacques Lassalle. J'avais très envie de jouer dans la cour... à Avignon.

Comment avez-vous appréhendé la dimension chorégraphique des mises en scène de Lacascade, l'extrême précision des trajectoires, toute une géométrie scénique minutieuse...

C'est un travail formel, et en même temps pas tant que ça. Le théâtre, de toutes façons, c'est formel. Il s'agit de lignes qu'on trace, il s'agit d'enchaîner les comédiens dans un entrelacs de lignes. Mais cette composition n'est pas un carcan, plutôt un

filtre protecteur. Ça n'empêche pas le naturel. Parfois on croit qu'on est dans la vérité, mais bizarrement, la vérité à laquelle on croit au théâtre n'est pas forcément la plus vraisemblable. Elle passe plutôt par une certaine organisation. Et très souvent c'est beaucoup plus simple qu'on ne le pense. Il faut

que les choses soient lisibles et c'est le travail de la mise en scène. J'ai une confiance aveugle en ce qu'Eric me fait faire. Il est très précis dans les gestes, mais c'est pour qu'ils soient lisibles. Ayant travaillé avec Wilson et Régy, j'ai été à bonne école pour ça. C'est une contrainte totalement salutaire.

Vous venez de tourner un film avec Patrice Chéreau. Avez-vous déjà envisagé de faire du théâtre ensemble ?

Non. Nous nous sommes vraiment rencontrés sur le terrain du cinéma, même si dans le film qu'on vient de terminer, *Gabrielle*, il y a une unité de lieu et, quasiment, de temps. Il y a aussi beaucoup de texte, adapté d'une nouvelle de Conrad. Il y a donc de nombreux indices du théâtre, mais c'est absolument du cinéma. Ce qu'un acteur peut attendre d'un metteur en scène, c'est qu'il lui laisse un espace de liberté, mais aussi qu'il le fasse un peu bouger sur ses bases. Même si on traverse des expériences très différentes, on se demande si on ne laisse pas toujours la même empreinte. Chéreau, je crois, s'est amusé à me bousculer un peu. Intuitivement, comme c'est l'histoire d'une femme qui se rebelle, un personnage que j'ai déjà pas mal interprété, j'aurais pu retomber dans certains automatismes, mais il m'a fait jouer d'une façon totalement différente de ce que j'avais imaginé. Je ne me doutais pas du tout qu'il allait vouloir casser quelque chose. Et j'espère qu'il y est arrivé.

Vous avez joué du théâtre au cinéma, avec Benoît Jacquot, mais aussi avec *8 femmes* de François Ozon, qui est un classique du boulevard. Ce type de théâtre, on ne vous imagine pas vraiment le jouer au théâtre...

Effectivement, *8 femmes*, il y a peu de chance que je le joue au théâtre. Je crois que personne n'aurait imaginé me le proposer (*rires*). Quant à *La Fausse Suivante*, on avait eu avec Benoît l'idée de le reprendre sur scène. Mais c'était très agréable de le faire au cinéma, avec la proximité de la caméra, et tout ce jeu de circulation entre la scène et la salle qu'il a imaginé.

Et vous n'avez jamais joué une actrice de théâtre au cinéma...
Non, c'est vrai. Jamais. Mais ça serait difficile. Au théâtre, j'essaie de ne surtout pas être une actrice de théâtre. Il n'y a que comme ça que je peux en faire.

Vous parlez souvent de la distance que vous aimez travailler entre vous et le personnage. Vous avez parfois évoqué l'importance de l'œuvre de Nathalie Sarraute dans le fait de comprendre ça – le vide qu'elle laisse entre elle et son œuvre littéraire.

Ce n'est pas tout à fait le même type de distance dont je voulais parler, même si cette distance-là m'a toujours fascinée, je dirais même cette étanchéité. Mais quand j'ai lu les œuvres de Nathalie Sarraute j'ai trouvé, c'est vrai, un écho à ce que je pensais sur la ligne de partage entre personne et personnage. Dans les romans de Nathalie Sarraute, il n'y a pas de personnages, mais à l'arrivée, il y a des figures très précises. Mais je ne crois pas qu'on joue jamais des personnages, on joue des états. Un personnage, c'est totalement caduc pour moi. Ça n'existe pas. On traverse des états, on essaie de les relier. Sur *448 psychose*, c'était même plus que ça, puisqu'il n'y a évidemment pas de personnages, et parfois on se demande même s'il y a une pièce. En fait, il y a plus que ça, il y a tous ces blancs, et à l'arrivée on a une personne devant soi, et du vivant.

(On l'appelle pour reprendre les répétitions – ndr).

Pour terminer, deux nouvelles récentes. La première, joyeuse : le prix Nobel de littérature à Elfriede Jelinek, auteur de *La Pianiste* et scénariste de *Malina* (un film de Werner Schroeter d'après le roman d'Ingeborg Bachmann)...

Je n'en croyais pas mes oreilles ! Passé la surprise, j'ai trouvé assez gonflé de la part des jurés du Nobel de lui donner ce prix. Nathalie Sarraute disait qu'elle ne faisait aucune différence entre la littérature masculine et féminine. Mais j'ai quand même l'impression qu'Elfriede Jelinek a accès à une parole féminine, dans ce qu'elle révèle comme résistance. L'âpreté avec laquelle elle est obligée de s'exprimer à quelque chose de féminin. Comme si pour se faire entendre elle ne pouvait pas parler autrement. J'ai trouvé bien que cela soit mis en lumière. Pas seulement dans ce que sa parole a de féminin, mais aussi de politique et radical. Pour se faire entendre, il faut qu'elle en fonce le clou aussi fort qu'elle le fait.

L'autre nouvelle, triste cette fois, c'est la mort de Susan Sontag, dont vous voulez adapter le dernier roman, *En Amérique*.

Ça faisait longtemps que je la connaissais. On se voyait assez régulièrement quand elle venait à Paris, ou à New York. C'était un témoin, Susan Sontag. Elle a témoigné de ce qu'elle a vu compris, pas compris et l'a érigé en œuvre. Elle avait une curiosité insatiable qui me réjouissait. J'aime bien la curiosité. Je crois que c'est plutôt une belle qualité qu'un vilain défaut. Elle était curieuse de tout, Susan. Curieuse des gens. Elle voulait tout voir, tout entendre, tout comprendre. J'ai le souvenir d'un appétit extraordinaire. Voilà. Au jour d'hui, j'espère d'autant plus que l'adaptation d'*En Amérique* pourra se faire, avec Jerzy Skolimowski. Elle y tenait beaucoup. ||

Hedda Gabler, du 13 janvier au 5 mars, à l'Odéon – Théâtre de l'Europe, Paris XVII^e.

Même si on traverse des expériences très différentes, on se demande si on ne laisse pas toujours la même empreinte."



0 090500 313366

Quotidien National ☎ : 01 42 21 62 00
T.M. : 395 000 L.M. : 1 400 000

LE FIGARO

lundi 10 janvier 2005



Isabelle Huppert

*Elle incarne Hedda Gabler,
l'héroïne d'Ibsen.*

Rencontre

Page 20

THÉÂTRE Aux Ateliers Berthier, sous la direction d'Eric Lacascade, elle incarne Hedda Gabler, énigmatique héroïne d'Ibsen, à partir de jeudi

Isabelle Huppert, une vigueur racée

Marion Thébaud

La répétition s'achève, avant de reprendre en fin de journée. Elle sort du plateau, une longue écharpe autour du cou, les cheveux relevés, sans protocole, la poignée de main décidée, toute menue dans une belle jupe soyeuse qu'elle porte joliment, les lunettes posées au bout du nez, une bière à la main, comme un sportif après un match. « *Le théâtre, c'est de l'alpinisme* », dit-elle, dans un sourire. Isabelle Huppert réussit le délicat mariage de la finesse et de la vigueur. D'autres seraient effondrées de fatigue, ou survoltées... Elle conserve la maîtrise, parlant avec volubilité, sans contrainte, de son nouveau spectacle, de sa nouvelle héroïne. Elle joue le rôle-titre de *Hedda Gabler* d'Ibsen dans une mise en scène par Eric Lacascade.

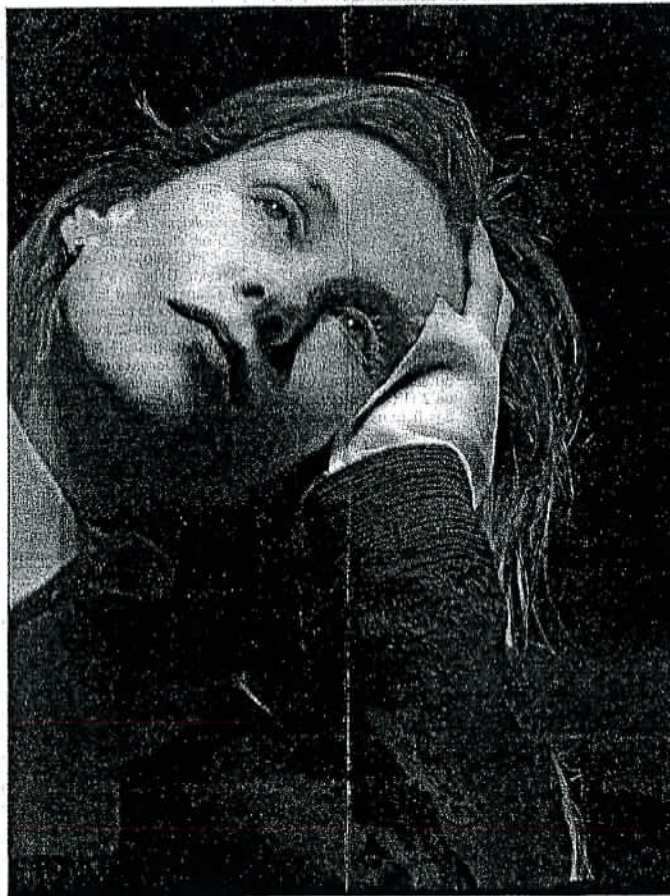
Les femmes chez Ibsen sont faites de feu et de glace. Des femmes complexes, incertaines et volontaires, insatisfaites. Le cousinage saute aux yeux avec Madame Bovary, interprétée par Isabelle Huppert, sous la direction de Claude Chabrol. « *C'est une héroïne plus contemporaine qu'Emma, reprend Isabelle, plus complexe, victime et meurtrière, plus mystérieuse. Elle est au croisement de l'héroïne romantique, du style la dame aux camélias qui ne maîtrise pas son destin, et la femme plus affranchie.* »

Ainsi est Hedda Gabler, la fille du général Gabler, mariée sans passion à Jorgen Tesman (Pascal Bongard), partagée entre la volonté de domination et la soumission aux conven-

tions sociales. Un écartèlement fatal qu'elle vivra dans une petite société dominée par la personnalité du conseiller Brack (Jean-Marie Winling), éclairée par la présence de Lövborg (Christophe Grégoire) qu'elle conduira à la mort. « *C'est une femme en perdition* », constate l'actrice. Faisons confiance à sa sensibilité pour traduire toute la complexité du rôle, ses sursauts, son énergie suicidaire, cette femme faite d'éclats, de tension. « *J'aimerais éviter le côté caricatural du personnage étiqueté de monstre et de manipulatrice. J'aimerais qu'on entrevoye le trouble, voire l'innocence qu'elle véhicule. C'est une femme pulsionnelle, qui passe d'un état à l'autre. Cette versatilité est exemplaire. Une fois qu'on a identifié tous les fils, il ne faut en privilégier aucun. L'écueil serait de la réduire au ressentiment. Ni folle ni garce, elle a entrevu un idéal de beauté qu'elle ne parvient pas à imposer. Elle n'a pas les moyens de sa révolte.* »

Il y a chez Isabelle Huppert le goût de dire. Elle prend le temps d'expliquer ses choix, ni fébrile ni passive. Avec elle, aucune somnolence de téléphone ne vient troubler ses propos, en femme disponible qui respecte le travail. Elle a de l'instinct, bien sûr, une sensibilité aux aguets, mais elle ne s'en remet pas qu'au talent. Elle travaille, répète sous la direction d'artistes exigeants qui provoquent chez elle la réflexion. Comment va-t-elle nous surprendre ? N'a-t-elle pas repoussé les limites de la création dramatique avec *Psychose* de Sarah Kane, mise en scène par Claude Régy.

Soule en scène, elle prenait à son compte le discours de Sa-



Isabelle Huppert : « *Hedda Gabler est une femme en perdition* ». (Photo P. Victor/MaxPPP)

rah Kane, un soliloque éclaté où une jeune femme dit sa douleur, son désespoir, mot fin à sa vie après avoir cherché un sens, désespérément. Elle était toute émotion, fébrilité contenue, anéantie avec ici et là, des rages, des pulsions qui lui faisaient relever la tête et combattre, exprimant une difficulté d'être à la limite de la folie. Un immense travail d'acteur.

Avant, il y eut *Orlando*, sous la direction de Bob Wilson. Elle a le chic pour choisir ce qui lui convient, combinant à merveille le goût du risque, le plaisir de découvrir, l'envie de surprendre, ennemi de la routine, de la facilité. « *Rien de plus dangereux que l'imitation au*

Le goût du risque, le plaisir de découvrir, l'envie de surprendre

théâtre. C'est l'écueil qu'il faut éviter à tout prix. » Spectacle après spectacle, elle a réfléchi au théâtre, et si elle y revient d'une façon régulière c'est parce qu'elle aime « *la confrontation avec des metteurs en scène aux univers exigeants. Je ne joue pas pour jouer mais pour vivre l'exceptionnel comme cette Médée dans la Cour du palais des papes, par exemple. Ce n'est pas un projet parmi d'autres, mais la création d'une équipe. Il n'y a pas de théâtre sans mise en abîme. Le cinéma, à côté, c'est une promenade en rase campagne.* »

Et pourtant on a-t-elle joué des criminelles de toutes sortes devant les caméras de Chabrol ou d'autres... Chabrol qu'elle retrouvera bientôt, après l'aven-

ture ibsenienne. Chabrol, l'amé. Ils se comprennent au quart de tour. « *C'est la récréation* », reconnaît-elle. Pour le moment, elle travaille, remet sur le métier, répète jour après jour. « *J'aime le théâtre avec ambivalence. Il y a un moment où j'ai l'impression d'être dans un tunnel sans savoir si la lumière est au bout. Mais j'en ai besoin. J'aime repousser les limites de la convention, de l'arbitraire. Le théâtre, c'est la forme* » Un avis qu'elle assène, animée par la passion de convaincre.

La forme, certes, mais c'est une idée finalement assez récente. Un plateau, un acteur, un texte, ne font-ils pas l'affaire ? « *Il faut une vision.* » On la sent

déterminée, vibrante. En a-t-elle toujours été ainsi ? « *Au Conservatoire, j'étais jeune fille, j'apprenais mon métier.*

Par la suite, j'ai eu la chance de rencontrer Peter Zadek, un des premiers à m'ouvrir les yeux sur ce que pouvait être la création théâtrale. »

A l'aise sur les planches ou devant les caméras, Isabelle Huppert déroule un des plus beaux génériques, au théâtre comme au cinéma. Peu de courtes, de scandales, mais des prix d'interprétation, des films qui comptent, des spectacles qui ont fait l'événement. Avec elle, triomphent l'intelligence et la sensibilité.

Odéon-Théâtre de l'Europe
aux Ateliers Berthier,
du 13 janvier au 5 mars.
Du mardi au samedi, 20 heures.
Dimanche, 15 heures.
Tél. : 01.44.85.40.40.

Répéter, toujours répéter

Armelle Héliot

Nuit sur le boulevard Berthier. Fond de l'air très frais, les dernières feuilles de l'hiver s'envolent dans le vent humide sous les néons bleu vif ou rouge des lisiers de la ville : les SDF du quartier sont recroquevillés sur les grilles d'aération du métro, et dans l'ombre les pauvres filles paumées de l'Afrique attendent l'improbable client, guettées par leurs souteneurs, à quelques pas.

Dans le grand bâtiment qui abrite depuis quelques saisons le Théâtre national de l'Odéon, c'est l'heure de la pause. Isabelle

et noir fumée, avec ses coins canapés au loin, encastrés et plus près, ses banquettes. Une fille, un jeu de passage, une table transparente, estrade intime, des fleurs, un abandon et une rigidité, espace signé Philippe Marioge, vaste miroir de jeu et jeu de société aussi – qui se poursuit à cour et jardin par des panneaux suspendus qui permettent les dégagements.

Sur les gradins, une armée de tables. Il y en a à trois hauteurs différentes. Spectacle sous haute surveillance artistique et technique. Ici le son et les lumières, Philippe Berthomé, là, la créatrice costumes, Laurence Brûley et ses assistantes. Et puis, bien sûr, légèrement à l'écart, Eric Lacascade, qui scrute et donne des indications, vigilant, tendu et comme étonné devant ce miracle qu'est un spectacle qui prend

peu à peu et dont on devine l'accomplissement.

Merveilleux mystère de l'incarnation et de l'illusion

Huppert s'est réfugiée dans un petit coin du bar, pour répondre aux questions de deux journalistes. Les acteurs regagnent leurs loges après un dîner frugal. Va-et-vient d'avant les appareillages. Les techniciens de la maison, l'équipe d'Eric Lacascade. On s'est éparpillé un moment. On se retrouve et l'on reprend la répétition là où on l'avait laissée tout à l'heure.

Acte I, scène 6. Madame Elvsted (Nora Krief) qui est venue rendre visite à Hedda, s'apprête à partir lorsque surviennent Tosman (Pascal Bongard) et le Conseiller Brack (Jean-Marie Winling). Une parole de béton brut dissimule au fond de la grande salle le mur et les portes et fenêtres du bâtiment de Charles Garnier. Devant se développe un vaste plateau de bois aux dominantes rouge sombre

Inlassable, Isabelle Huppert, dans une longue jupe, petit haut, brindille qui ne fait pas ses dix-huit ans... et ce miraculeux visage si simple et pur et qui prend si bien naturellement la lumière, inlassable – qui s'interrompt, reprend, suggère, interroge, cherche.

Elle bute sur un mot. Une phrase anodine ne veut pas rentrer. L'assistant texte la lui envoie. Elle rit, gamine. La concentration profonde n'a jamais interdit la vigilance ! Paradoxe du comédien, merveilleux mystère de l'incarnation et de l'illusion.

Eric Lacascade dirige musicalement. On est à ce moment des répétitions où, après le travail à la table, les discussions, les explications, c'est du plateau que



Isabelle Huppert et Nora Krief (à gauche) dirigées par Eric Lacascade. Il scrute et donne des indications, vigilant, tendu et comme étonné devant ce miracle qu'est un spectacle qui prend peu à peu et dont on devine l'accomplissement. (Photo P. Victor/MaxPPP)

vient sinon la vérité, au moins la révélation de ce qu'il faut faire. Il voit tout. Il est d'une acuité sans défaut. Rien ne lui échappe et Huppert n'attend que suggestions de précision, propositions. Elle-même donne, tente, voit. Et sur ce plateau, il n'y a que des comédiens de cette trempe : intelligents, sensibles, inventifs et disciplinés. Acceptant de se remettre entre les mains du metteur en scène. Unis. Bientôt surgira Lövborg, Christophe Grégoire.

C'est Lacascade lui-même qui signe l'adaptation (L'Avant-Scène, avec un accompagnement documentaire). On le sait,

il l'avait fait pour *Platonov*, il supprime toute didascalie, toute indication. Au comédien de lire ainsi le long continuum des répliques... Décapitant et éclairant à la fois (voir ci-dessus). Étrangement, des phrases prononcent ainsi un relief qu'elles n'avaient jamais eu.

De temps en temps, Lacascade demande la lumière dans la salle. Et reprend les déplacements. Les gestes. Où donc ranger les revolvers du Général pour que Hedda-Isabelle puisse s'en emparer, les reprendre ? Et quel geste de menace pour Brack lorsqu'à l'Acte II, il revient : « Attention, je vous tire

dessus. » Le filage avance. Scène 3. Brack reproche à Hedda d'avoir humilié la tante de son mari, Julie (Elisabetta Pogliani). « Ça me prend tout d'un coup... Comme ça. C'est plus fort que moi. Et je ne peux pas m'en empêcher. Je ne sais pas, je n'arrive pas à me l'expliquer. » Toute une part de Hedda est là. La voix claire, ce phrasé mélodieux, lourd d'une mélancolie qui est consubstantielle au personnage, une lassitude irritée, s'élève. On voit Isabelle Huppert, dans l'entêtement humble du travail. Travailler, toujours être plus près, plus juste. Hedda est là.

L'art Lacascade

Il y a longtemps qu'Isabelle Huppert avait décidé qu'un jour elle jouerait sous la direction du metteur en scène créateur en 1983, avec Guy Allouche, du Ballatum. Un moment, ils avaient envisagé la *Penthesilée* de Kleist. Mais Ibsen et son *Hedda Gabler* constituent un territoire idéal pour la collaboration de ces deux artistes lucides, qui aiment comprendre, raisonner, mais qui, en même temps, font toute confiance à l'intuition, à la part obscure qui est en chacun, ligote parfois mais permet d'accéder au secret des grands personnages...

Directeur de la Comédie de Caen depuis 1997, excellent meneur de troupe, adaptateur, Eric Lacascade, passé par des études de sciences politiques et grand observateur du monde, a beaucoup monté Tchekhov. *Juanou*, *La Mouette*, un essai dramatique à partir des *Trois sœurs* et, dans la Cour d'honneur puis en tournée, un *Platonov* dont Christophe Grégoire (ici, Lövborg), tenait le rôle-titre. Pour lui, *Hedda Gabler* n'est pas un drame bourgeois, mais bien une brûlante tragédie et Hedda ne désire que néant.

Auteur fasciné

Le Norvégien Henrik Ibsen (1828-1906) est l'un des plus impressionnants dramaturges européens de la fin du XIX^e. Si l'éblouissant *Peer Gynt* domine son œuvre, par l'ampleur, l'audace, la profondeur des questions que charrie ce grand poème dramatique, monde en soi qui puise aux plus secrètes complexités de l'humanité ses figures, Ibsen est l'écrivain qui a sans doute été le plus loin dans l'analyse de la spécificité féminine. Ce continent noir dont parle Freud, son contemporain décalé, son héritier (il est né en 1856, Ibsen dirige déjà le Théâtre de Christiania et son premier fils naît en 1859), l'écrivain de *Maison de poupée* (1879) ne cesse de l'explorer. Et d'ailleurs, dans *Peer Gynt*, la mère et Solveig ne sont-elles pas magnifiquement écrites ?

Mais qu'on y songe, et pour n'en citer que quelques-unes, au cœur des pièces, il y a les plus belles figures de femmes que l'on puisse rêver incarner. Pas de pures et positives héroïnes, mais des êtres compliqués, opaques, douloureux qui disent la souffrance d'être au monde et le désir d'ailleurs. Ainsi *Les Révénants* (1881), *Le Canard sauvage* (1884), *Rosmersholm* (1886), *La Dame de la mer* (1888), *Hedda Gabler* (1890). Ainsi les pièces qui renvoient au personnage de l'homme dans leurs titres, avec des hommes puissants au centre, tels *Le Constructeur Solness* (1892), *John Gabriel Borkman* (1896), mais dans lesquelles les femmes, les personnages de femmes sont l'un des éléments du drame, énigmatiques, insaisissables, comme dans *Le Petit Eyolf* récemment révélé par Alain Francon.

Ce qui fait le supplément d'étrangeté, avec Hedda, c'est que l'on a le sentiment que, sur le tard de sa vie, il a près de soixante ans à l'époque, c'est le soir... Ibsen veut encore une fois tenter de comprendre ce qui lui a peut-être toujours résisté. Hedda le fascine. Et sans doute lui échappe-t-elle...

Interprètes légendaires

Et parce que Hedda résiste, les plus illustres metteurs en scène - Ingmar Bergman, Raymond Rouleau, Alain Francon - ont mis en scène la pièce, et les plus grandes actrices ont interprété la fille du général Gabler.

Jouer, et Isabelle Huppert le sait et aime ce sentiment, c'est s'inscrire dans une lignée, c'est reprendre, succéder, partager. Une figure telle que celle de Hedda, c'est donc à la fois la composition d'encre d'Ibsen, et la sédimentation des incarnations, quelque chose de feuilleté, d'imaginaire. Mais non pas d'illusoire et la frêle silhouette d'aujourd'hui porte comme un arachnéen manteau couleur de temps, les fantômes bienveillants d'Eleonora Duse, Ingrid Bergman, Delphine Seyrig - un film pour la télévision immortalise cette version sublime dirigée par Raymond Rouleau - Anne Alvaro, Dominique Valadié, Emmanuelle Seigner.



THÉÂTRE « HEDDA GABLER », de Henrik Ibsen, aux Ateliers Berthier

Pour jamais énigmatique

La critique d'Armelle Héliot

QUELQUE CHOSE RÉSISTE à tout dévoilement dans cette pièce tardive de Henrik Ibsen (1890). Quelque chose ne sera pas dénoué qui renvoie tout spectateur à sa culpabilité.

Qui comprend Hedda Gabler ? Qu'est-ce qui la fait agir ? On peut l'avoir vue interprétée par des actrices très différentes, on n'en saisit jamais rien de certain. Étrange sentiment. Pourtant cette version d'Eric Lacascade – il signe l'adaptation et la mise en scène – réussit l'impossible. Il y a des éléments que l'on n'avait jamais repérés et qui sont là, par le miracle d'une adaptation extrêmement travaillée, lisibles, évidents. L'opacité se dissipe mais ne dissout pas le mystère. C'est toute la responsabilité de la comédienne qui incarne Hedda. Elle doit fasciner et inquiéter d'un même mouvement, séduire et angoisser, on doit l'aimer, profondément, elle doit faire peur, irrésistiblement. La frustration, ici, est au centre. Comme un trou par où tout fuit et dont l'envers serait cette vasque de métal, objet archaïque où s'opérera le sacrifice, le crime irréversible. Hautes flammes qui ne purifient rien. On brûle un manuscrit. On tue un enfant. Qu'elle soit d'encre et de

papier, qu'elle soit de chair, la vie est renvoyée aux limbes.

Le drame est d'une violence presque insoutenable. Tout ce qui se passe sur ce vaste plateau, construit comme un grand radeau qui porterait les traces de l'incendie, rougeoiement et fumée, est épouvantable. La si jeune femme revenue la veille d'un interminable voyage de noces qui a été également le voyage d'études de son savant mari – solitude et ennui, pour elle – est depuis longtemps empoisonnée par les pulsions toxiques qui la déchirent. Le désir d'anéantissement de Hedda ne date pas d'hier. La fille du général Gabler est de ceux qui ne peuvent survivre à leur adolescence. La société, ici, si elle ligote Hedda, n'est qu'une des figures de son enfermement. En Lövborg (Christophe Grégoire, nerveux et fragile, comme un malade qui va rechuter), elle n'en a pas conscience clairement, c'est depuis toujours la capacité d'échec qu'elle a aimée. Elle croit tenir entre ses mains son destin. Elle s'aveugle. Elle ne veut que sa perte.

Son mari (Pascal Bongard, visage pur et plein de l'innocence et de l'égoïsme) l'exaspère ; la tante (dans la version Lacascade, elle est jeune, Elisabetta Pogliani, ce qui ne peut qu'exacerber les sentiments contradictoires qui opposent les deux femmes) est en

position de mauvaise mère ; M^{me} Elvsted (Nora Krief, ultrasensible, avec ce qu'il faut d'irritante maladresse, d'excès sentimental) est une proie. Hedda ne s'illusionne pas sur ce qu'elle ressent. Elle a une irrésistible envie de blesser, de faire mal, de détruire, et cela, Lacascade le met remarquablement en scène.

Le conseiller Brack (une partition jubilatoire pour Jean-Marie Winling) instaure ce qu'il faut de délicatesse érotique dans leur dialogue. Pas de passion physique entre Hedda et son mari, pas de folie sensuelle entre elle et Lövborg. Elle a voulu autrefois accéder à des savoirs alors interdits aux femmes, et aux jeunes filles. Elle le dit. Mais son projet, c'était une compétition des cerveaux, la gloire, les lauriers. Pas l'oubli de soi en l'autre.

Elle, Hedda, C'est Isabelle Huppert. Hallucinante dans la vérité du jeu avec la mort. La versatilité, l'instabilité émotionnelle. Gestes des mains, mouvements, regards, tremblements de la lèvre, abandon. Et lorsque, devant le feu mauvais, cette âme égarée demeure, assommée, immobile, son visage est transfiguré. On croirait la toute petite Alice ayant enfin traversé le miroir. Pour jamais ailleurs.

Ateliers Berthier, à 20 h.
Tél. : 01.44.85.40.40.



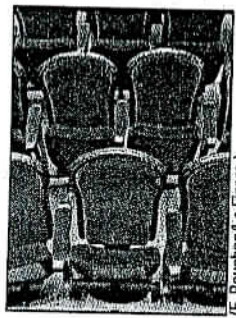
Quotidien National
 T.M. : 395 000
 L.M. : 1 400 000
 ☎ : 01 42 21 62 00

mardi 17 août 2004

LE FIGARO

Théâtre

Les programmes de la saison 2004-2005 dans les salles parisiennes



(F. Bouchon/Le Figaro.)

Page 13

Odéon : le retour d'Isabelle Huppert

Marion Thébaud

Le Théâtre de l'Odéon installé aux Ateliers Berthier poursuit une politique de création et d'invitation de prestige. Ainsi Isabelle Huppert sera l'héroïne d'*Hedda Gabler* d'Ibsen, du 13 janvier au 5 mars, mise en scène par Eric Lacascade. Elle partage l'affiche avec Pascal Bongard. Autre invitation très attendue, le retour d'Ariel Garcia Valdès, comédien inoubliable de Georges Lavaudant. Pour quelques soirs, du 4 au 27 novembre il redeviendra Richard, duc de Gloucester dans *La Rose et la Hache*, adaptation très libre de *Richard III* de Carmelo Bene mise en scène par Georges Lavaudant.

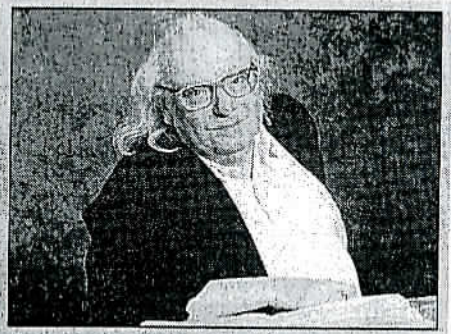
Comme toujours l'Odéon ouvre ses portes aux grandes troupes venues de l'étranger. C'est le cas du Théâtre Stary de Cracovie avec *Rodzenstwo*, une adaptation de *Déjeuner chez les Wittgenstein* de Thomas Bernhard mis en scène par Krystian Lupa (26 novembre,

4 décembre), de la Societas avec *Amleto* mis en scène par Romeo Castellucci (11 au 14 novembre) et de la Schauspielhaus de Hambourg avec *Kasimir und Karoline* d'Odon von Horvath mis en scène par Christopher Marthaler.

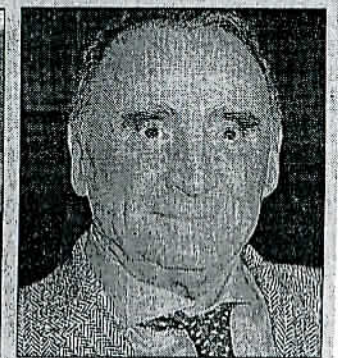
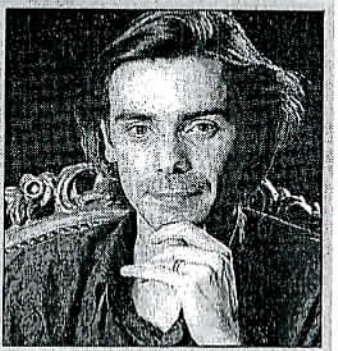
Le théâtre affichera quelques reprises, *Le Jugement dernier* d'Odon von Horvath mis en scène par André Engel (21 septembre au 2 octobre) et deux spectacles joués au Festival d'Avignon, *L'illusion comique* de Corneille mis en scène par Frédéric Fisbach (23 septembre, 23 octobre) et *Peer Gynt* d'Ibsen monté par Patrick Pineau, avec Eric Elmosnino (12 mars, 16 avril), dans le rôle-titre.

La petite salle invitera Jean-Marie Patte à mettre en scène *Ecrire/Roma* de Marguerite Duras. Un nom qu'on retrouve à l'affiche de *Paysage après la pluie*, spectacle de Moïse Touré sur des textes d'auteurs allant de Jean-Christophe Bailly à Andréï Tarkovski.

Théâtre national de l'Odéon :
 01.44.85.40.40.



De gauche à droite et de haut en bas : Irène Jacob sera à Chaillot. Jean-Marie Villégier dirigera *Le Sicilien ou l'amour puni* au Français. Isabelle Huppert sera l'héroïne d'*Hedda Gabler*. Emmanuel Demarcy Mota, jeune metteur en scène au Théâtre de la Ville. Nada Strancar jouera *L'Opéra de quat' sous*. Claude Brasseur sera au Rond-Point. (Photos Wostak Press/MAXPPP/BEImages/AFP.)





130500 313796

Quotidien National ☎ : 01 42 21 62 00
T.M. : 395 000 L.M. : 1 400 000

LE FIGARO

vendredi 14 janvier 2005

PHOTO

Précision

La photographie publiée dans nos éditions du 10 janvier et représentant une scène de répétition du spectacle mis en scène par Eric Lacascade aux Ateliers Berthier avec Isabelle Huppert a été mal créditée. Il s'agit d'une photographie de l'agence Enguerand.



Quotidien National ☎ : 01 42 21 62 00
T.M. : 395 000 L.M. : 1 400 000

LE FIGARO

jeudi 13 janvier 2005

ODÉON 01 44 85 40 40

HEDDA GABLER

Auteur : Ibsen. *Metteur en scène* : E. Lacascade.

Interprètes : I. Huppert, P. Bongard

· Une nouvelle composition d'Isabelle Huppert

A l'affiche : 13 janv.



0 060502 455548

Hebdomadaire ☎ : 01 49 53 65 65
 T.M. : 204 324 L.M. : 800 000
 SUPPLEMENT LES ECHOS
 vendredi 07 janvier 2005

Les Echos week-end

THÉÂTRE

Eric Lacascade bouscule les œuvres classiques et modernes dans un style explosif et bouleversant. Son nouveau défi : il met en scène, à l'Odéon, Isabelle Huppert dans « Hedda Gabler » d'Ibsen.

La dynamite Lacascade

A Paris Odéon-Théâtre de l'Europe Ateliers Berthier, « Hedda Gabler », tél. : 01.44.85.40.40, du 13 janvier au 5 mars. A la Comédie de Genève, du 13 au 20 mars, puis à la Comédie de Caen, du 29 mars au 2 avril.

Eric Lacascade, quarante-quatre ans, ne cherche pas à figurer chaque année au tableau d'honneur des metteurs en scène. Directeur du Centre dramatique de Normandie-Comédie de Caen, il participe souvent à la conception de spectacles dont personne ne parle. Mais, quand il sort de l'ombre, quel bruit ! Ce fut le triomphe d'« Ivanov » à la Cabane de l'Odéon en 1999, de « Platonov » (Tchekhov encore !) dans la cour d'honneur du palais des Papes, au Festival d'Avignon, en 2002. Ce mois-ci, à l'Odéon, il s'attelle à « Hedda Gabler » d'Ibsen, avec Isabelle Huppert, entourée de Pascal Bongard, Jean-Marie Winling, Nora Krief et Christophe Grégoire. C'est Isabelle Huppert qui est venue elle-même le chercher. Que pouvait-elle jouer sous sa direction ? Ils ont cherché pendant deux ans. Jusqu'à ce que la fille de Lacascade travaille sur le texte de « Hedda Gabler » au lycée... là était la bonne idée ! Huppert allait incarner la femme ibsénienne, mystérieuse et hostile à tous les devoirs imposés par la société - telle que Lacascade la voit et, désormais, la modèle.

Crâne ras, petites lunettes, blouson de sportif, un casque de moto à ses pieds, Lacascade s'exprime dans

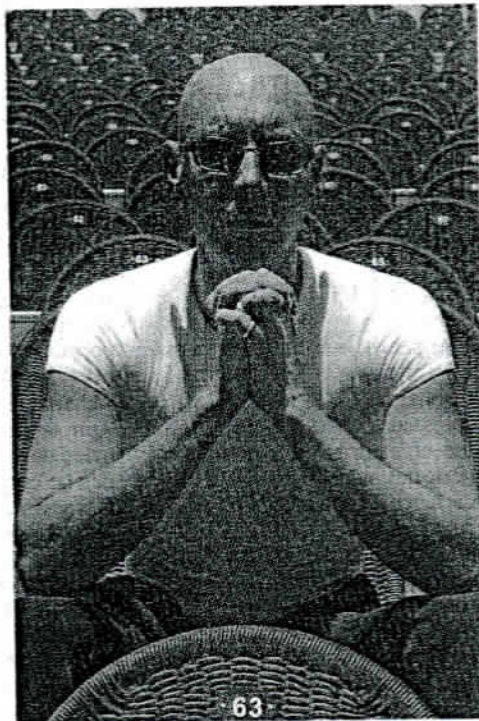
une tension extrême, tempérée par une grande bienveillance à l'égard de ceux qui l'entourent. Ses spectacles lui ressemblent : vifs, physiques, d'un tempo changeant, d'une émotion déchirante, mais avec ce sens de l'humour, qui introduit un rire d'observateur amusé et désespéré. Il disait il y a quelques années : « Je me sens dans la continuité des expériences qui ont été faites, d'Aristote à Blanchot et Grotowski : il y a un climat d'urgence et de violence dans mes spectacles. Je ne cherche pas à arrondir les angles. Les corps des acteurs dictent le spectacle. Mais le travail n'est pas chorégraphique, il est purement théâtral, avec les réactions des corps les uns par rapport aux autres : suspensions, précipités, explosions... ». Son théâtre est toujours de la dynamite d'âmes, explosant au cœur d'un jeu complexe dont les lignes brisées tracent des graphiques corporels et secrets.

Inviter à penser

Comment lui, qui fit des études juridiques, a-t-il viré vers la vie artistique ? La question le fait rire... il a trop de réponses. Non, il n'a pas reçu de choc révélateur. Mais il se souvient que ses parents se sont connus sur la scène d'un spectacle amateur ; et qu'il a assisté très jeune à des spectacles du Festival d'Avignon. « Tout est parti de la mouvance des années 1980. Il s'agissait de parler pour soi-même, comme dans une radio libre, comme si l'on créait son propre journal. J'ai d'ailleurs fait des journaux. J'ai fait du théâtre amateur, travaillé dans des

squats. J'ai rejoint le théâtre du Prado à Lille, j'ai créé le Ballatum avec Guy Alouche, mais cette collaboration à deux était un peu fermée. Je suis plus libre à la tête de la Comédie de Caen. Mon objectif de metteur en scène, c'est d'aller plus loin que la cible quand on l'a atteinte. » Sensible à tous les arts, il a vu dans l'art dramatique un chemin différent : « Ce n'est pas comme un concert de Madonna, ou la télévision, le théâtre. Ceux-là vous disent : croyez. Le théâtre invite à penser, comme la lecture d'une revue. »

Il est un drôle de directeur de Centre dramatique. Pendant des années, il n'avait pas de bureau. Il a fini par s'en attribuer un. Mais il préfère continuer à hanter les coulisses, les salles de répétition, rester près des acteurs et des techniciens, être toujours du côté du spectacle en train de se faire... Avec Isabelle Huppert et le projet d'« Hedda Gabler », il a retrouvé le plaisir du défi qu'il avait un peu perdu. « Travailler avec Isabelle Huppert, c'est un bonheur quand je sens qu'elle est heureuse de ce qu'elle fait. J'aime les expériences



Eric Lacascade. Ses spectacles lui ressemblent : vifs, physiques, d'un tempo changeant.

qui me font flipper. Etre dans un état physique complètement fébrile, c'est ce que je cherche, finalement ». Il ne respecte pas les textes à la lettre, les adapte à son goût. « Je change toujours plein de choses, même chez Marivaux. J'imprime à l'œuvre des traces du quotidien, de la vie ». C'est un moderne et un météore. Fera-t-il du théâtre toute sa vie ? « Je n'ai aucune idée de l'avenir. Le monde est grand, notre métier petit. »

GILLES COSTAZ



Quotidien National ☎ : 01 49 53 65 65
T.M. : 199 165 L.M. : 700 000

Les Echos
La Nouvelle de l'Économie

mardi 18 janvier 2005

THÉÂTRE

Une interprète exceptionnelle

HEDDA GABLER
d'Henrik Ibsen

De l'héroïne mystérieuse et radicale d'Ibsen Isabelle Huppert, dirigée par Eric Lacascade, fait une création d'anthologie. Une magnifique rencontre de théâtre.

(Odéon, 01.44.85.40.40, à 20 heures, jusqu'au 7 mars).

Un plancher de bois acajou troué de vasques, l'une évoquant une fosse, l'autre, recouverte de verre, contenant de l'eau, miroitante, déroutante, deux banquettes rouges, modernes, qui nous font face : un vaste appartement très « design », mais sombre, où des bouquets de fleurs amoncelés par terre tout au bord de la grande scène semblent préparer déjà un enterrement. Eric Lacascade aborde pour la première fois Ibsen en bousculant la tradition. Oubliées les lourdes tentures d'une demeure bourgeoise, les miroirs, les tableaux. Supprimée, la bonne qui, au début, accueille avec la tante du jeune marié le jeune couple de retour d'un long voyage de noces. Rajunie, cette vieille tante, qui

pourtant a dû être un peu une mère de substitution pour Jörgen Tesman et dont l'attachement pour elle paraît ici presque un peu équivoque...

Et quand apparaît enfin celle que l'on attend, blanche comme neige dans une robe de chambre de velours rouge sombre, on sait qu'elle nous mènera à la tragédie. C'est la vision du metteur en scène, en parfaite symbiose avec son exceptionnelle interprète, Isabelle Huppert. Et l'on y souscrit sans réticence...

Noyée dans l'ennui

Créé par un auteur de soixante ans, en 1890, comme une sorte de bloc étanche, au comportement indéchiffrable, apparemment inaccessible aux émotions, le personnage d'Hedda Gabler n'a cessé de fasciner les plus grandes interprètes. Qui est, que veut cette fille de général, très belle, qui avait eu tous les hommes à ses pieds et a pourtant choisi d'épouser, sans amour, l'un des plus falots, ce Jörgen Tesman, qui se destine à l'enseignement et ne pense qu'à l'ouvrage qu'il prépare sur... l'artisanat au Moyen Âge dans le Brabant ?

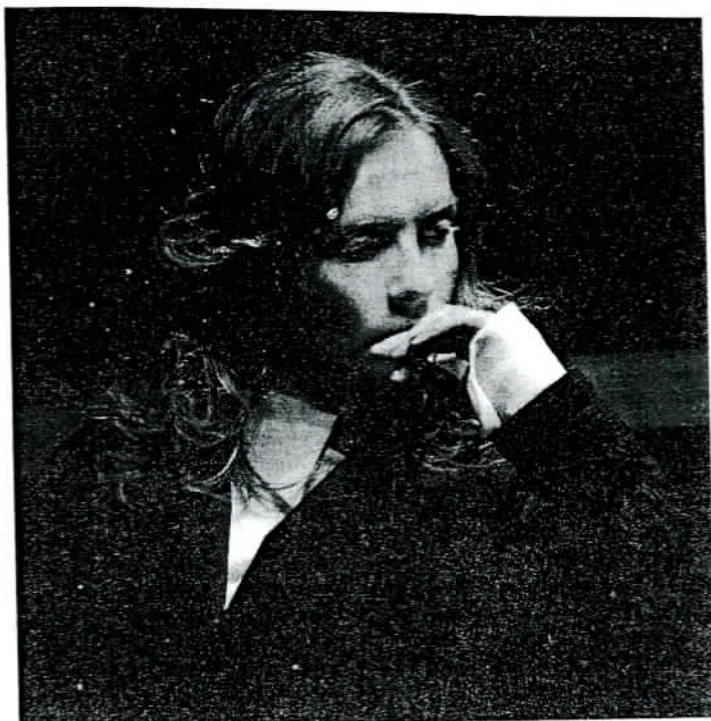
Qu'attend-elle, noyée dans l'ennui désormais, d'une vie que peut-être elle n'a pas su saisir quand elle le pouvait, quand elle avait, au moins, une vraie complicité avec le brillant Ellert Lövborg ? Détruit par l'alcool, ce dernier semble aujourd'hui sauvé grâce à l'amour d'une ancienne camarade de classe d'Hedda, la naïve et sincère Théa, et s'apprête à publier un livre qui, sans doute, le rendra célèbre. Lövborg a échappé à Hedda. Est-ce la raison qui la conduit à le détruire, sciemment, froidement, alors qu'elle semble n'avoir jamais eu de sentiment pour lui – pas plus que de désir pour le conseiller Brak (l'excellent Jean-Marie Wenling), revenu rôder autour d'elle – mais qu'il semble, lui, parti pour vivre enfin ?

Etrange et belle pièce, terrible, aussi, que Lacascade monte de façon très froide avec, sur la scène peut-être un peu trop grande de l'Odéon, des déplacements géométriques d'interprètes d'abord presque déroutants, Pascal Bongard (Tesman) vraiment falot, Elisabetta Pogliani (la tante) un peu mécanique, Norah Krief (Théa) excessivement empruntée. Si l'on

est d'emblée fasciné par Isabelle Huppert, superbement ailleurs, détachée, à la fois lasse et incisive, sans états d'âme mais avec, déjà, une part, impalpable, de fragilité, qui humanise son Hedda, on reste un peu extérieur à la pièce. Mais, après l'entracte, toutes les réticences tombent.

Une fois de plus inoubliable

Et quand, restée seule sur la scène éclairée de hautes bougies Isabelle-Hedda brûle, feuille après feuille, lentement, violemment et rêveusement, le manuscrit de Lövborg, en murmurant, d'une voix qui se perd dans un déchirant chuchotis, « *je brûle l'enfant, je brûle, je brûle* », jusqu'au silence, qui s'étire, bouleversant, impossible de ne pas frissonner. Lacascade, avec une Isabelle Huppert une fois de plus inoubliable, nous a piégés. Un grand moment de théâtre, qui se poursuit jusqu'à la fin, tragique, sans pathos, où Huppert semble, de plus en plus blanche, à la fois hallucinée et évanescence, s'être fondue dans son personnage. Après la « Médée » d'Euripide » montée par Jacques Lassalle, sur cette même scène, cette « Hedda



Un grand moment de théâtre. Isabelle Huppert à la fois hallucinée et évanescence, semble s'être fondue dans son personnage.

Gabler » déjà d'anthologie confirme que l'ex-petite « Dentellière » presque mutique que l'on découvrait en 1977 est non seule-

voir actuellement en bourgeoise égoïste et sèche dans « Les Sœurs fâchées » mais, aussi l'une de nos plus grandes actrices de théâtre.

ANNE CORDEAUX

Lundi 10 janvier 2005

Humour Robin revue par Muriel
Cinéma Claude Berri et les idées reçues
Théâtre Isabelle Huppert en coulisses

L'EXPRESS mag

L'Europe
à l'heure
des

Soldes

Milan, Londres, Anvers, Barcelone

© GIOVANNI PYLE / MAGNUM PHOTOS



Hebdomadaire
T.M. : 674 900

☎ : 01 53 91 11 11
L.M. : 1 200 000

L'EXPRESSmag

lundi 10 janvier 2005



Isabelle Huppert, ci-dessus avec Norah Krief (Thea) et, page de droite, dirigée par le metteur en scène Eric Lacascade.

Une femme exaspérée

**Isabelle Huppert
retrouve la scène
pour interpréter
Hedda Gabler,
l'héroïne
énigmatique
d'Ibsen. Scènes
de répétition
sous l'œil exigeant
d'Eric Lacascade**

Henry James, docteur ès mystères féminins, la nommait « l'incalculable jeune femme ». Incalculable, Hedda Gabler ? La formule n'entame pas l'énigme de ce personnage imaginé avec une sorte de détermination froide par le Norvégien Henrik Ibsen, en 1890. Hedda Gabler : fille du général Gabler, cavalière audacieuse, redoutable aux pistolets, beau parti, mais aussi voyeuse aux mains propres de débauches à elle racontées par un ami, dans le dos du père galonné, plongé dans son journal... La pièce commence alors que Hedda, mariée comme on se suicide, rentre de voyage de noces, parée pour la tragédie. Sur elle, bien des metteurs en scène se sont cassé les dents. A l'exception notoire d'Alain Françon (avec Dominique Valadié), en 1987, et de Brigitte Jaques

(avec Marie-Armelle Deguy), en 2000. Aujourd'hui, Eric Lacascade tente le grand saut avec Isabelle Huppert.

Regardons-la, Isabelle, en répétition. Fine, tendue, contrôlée, seule. Telle qu'en elle-même, peut-être. Là pour donner à voir ce que James, encore lui – mais comment faire autrement ? – nommait « une femme exaspérée ». Ou l'histoire d'un « état de nerfs aussi bien que d'âme, un état de sang-froid, de santé, de chagrin, de désespoir ». Elle en a tant joué, des femmes exaspérées, dans sa riche carrière, Isabelle, des héroïnes chabroliennes dévalant la pente du crime, buveuse de chocolat et même tendre Bovary, cousine candide, puisque normande, de la Scandinave perverse. Plantée comme un jeune arbre dans la plaine hivernale, elle est là, debout, au milieu de l'immense décor dépouillé qui préfigure l'intérieur ultrachic d'une

grande demeure bourgeoise. Col roulé mauve, jupe longue enfilée sur un jean, cheveux aux épaules. Pâle, rousse et calme. On répète la deuxième partie de l'acte II. Celui où tout se noue à vue, celui où l'on pressent les gouffres.

A trois semaines de la première représentation, les comédiens n'ont pas encore abordé le IV^e acte. « La méthode Lacascade consiste à avancer acte par acte puis, quand on est sûr de l'acquis, on reprend la pièce dès le début », explique Jean-Marie Winling, acteur de la famille « vitézienne » au timbre élégant. Ainsi, procédant du travail sur le plateau, la vérité se fait jour, portée par la vie des personnages et la dynamique du jeu. Jusqu'au IV^e acte, qui se révélera de lui-même, comme on dit d'une photographie.

Athlète musclé, tendu dans son training ultra *fashion*, Lacascade annonce le programme et le tient : « Travail du II^e acte en détail, puis reprise des trois actes et, en fin de journée, lecture du IV^e. D'accord ? » A priori, l'idée de ne pas être d'accord ne viendrait à personne. Lacascade ne laisse rien au hasard. Sa concentration est palpable, son assurance aussi, mélange de conviction et de recherche. Il se tient sur la brèche, calme et droit. Austère sinon sévère, mordant le cas échéant, amical sans familiarité. A un comédien qui excuse le ton inapproprié d'une réplique par un timide : « J'essaie de proposer chaque fois quelque chose de nouveau », il répond : « Essaie surtout de proposer quelque chose de meilleur. »

Ça passe, et pour cause. Le metteur en scène n'est pas un plaisantin. Son œuvre entière le prouve. Entre autres, un *Platonov* triomphal dans la cour d'honneur, lors du Festival d'Avignon 2002, juste après un triptyque consacré à Tchekhov, en Avignon aussi. C'est à cette occasion qu'Isabelle Huppert, conquise par *La Mouette*, lui a fait part de son désir de travailler avec lui. Après *Médée* et Jacques Lassalle, en 2000, *Hedda Gabler* et Eric Lacascade maintenant, cela ne manque pas de gueule...

Donc, c'est parti pour six heures de répétition non-stop. Aperçu de la scène

en chantier : cela commence par l'arrivée d'Ejlert Lovborg (Christophe Grégoire), l'ami ex-débauché de Hedda, ex-alcoolique sauvé par l'amour de Thea (Norah Krief). Il apporte le manuscrit de son nouveau livre, ouvrage dont le succès prévisible et l'ambition novatrice pourraient coûter sa carrière à Tesman (Pascal Bongard), le médiocre mari de Hedda. Celle-ci et le conseiller Brack (Jean-Marie Winling), ami du couple, sont également présents. Lovborg annonce qu'il attendra la nomination de

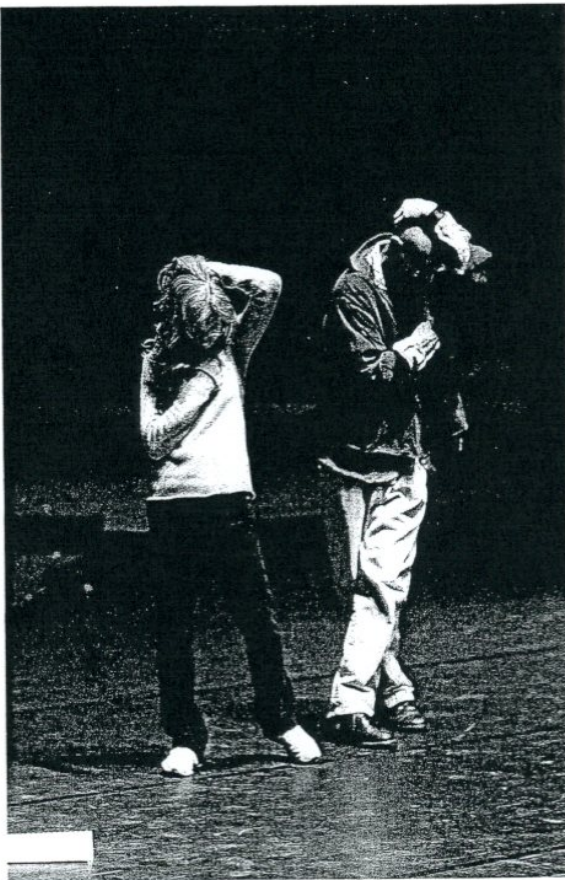
ments. Si Tesman-Pascal Bongard, qui se lève et traverse tout le plateau en direction de son ami Brack, passe devant Hedda au moment où celle-ci lance sa réplique ironique, le spectateur ne comprendra pas pourquoi il ne réagit pas. Donc, il doit être déjà passé devant elle quand fuse le « Laisse-moi en dehors de tout ça » par lequel Hedda se désolidarise de son mari et signifie aux autres son mépris.

Comme toujours, y compris dans cette mise en scène qu'il annonce plus classique que ses travaux de recherche précédents, Lacascade travaille sur les lignes, les points, les dynamiques et les ruptures. Il ne joint pas le geste à la parole mais la parole au geste, c'est-à-dire au mouvement : carré de personnages qui se dissout d'un coup, parabole d'un déplacement, alignements suspendus... Autre scène : Lovborg et Hedda Gabler font mine de regarder les photos du voyage de noces. En réalité, ils règlent leurs comptes avec le passé. Lovborg : « Dans notre relation, il n'y avait pas d'amour, pas une miette ? » Assis l'un tout près de l'autre, Isabelle Huppert et Christophe Grégoire (le magnifique interprète de *Platonov*) se lancent. « Pas trop romantiques, tes questions, Christophe, recommande Eric Lacascade. Joue-le froid, inquisiteur. » Réponse de Hedda-Isabelle : « Il y avait quand même quelque chose de beau, d'attirant, dans cette camaraderie secrète. » « Souligne le mot "beau", reprend Eric. Pour Hedda, c'est un mot qui compte triple. »

Ainsi Hedda, l'exigeante Hedda qui veut tenir dans sa main le destin d'un homme à défaut de tenir le sien, pénètre insensiblement dans sa propre tragédie. Médée infanticide, Judith meurtrière, Lucrèce choisissant sa mort pour échapper à la honte, elle campe, depuis plus de cent ans, à l'orée du répertoire contemporain moderne. Incalculable, toujours. Dure et fragile comme la porcelaine sous le sourire d'Isabelle Huppert. ●

Laurence Liban

Hedda Gabler, théâtre de l'Odéon-Ateliers Berthier, Paris (XVII^e), du 13 janvier au 5 mars.





CHRONIQUE Isabelle Huppert joue « Hedda Gabler » aux Ateliers Berthier

Les énigmatiques femmes d'Ibsen

Pierre Marcabru

Henrik Ibsen voudrait bien écrire des comédies bourgeoises comme Scribe, et il s'embarque dans des histoires impossibles où l'on sent la main de Kierkegaard, philosophe qui, toute sa vie, l'a hanté comme il a plus tard influencé Sartre. Son génie toujours le trahit et le tarabuste, ne cesse de contredire ses ambitions. Il rêve d'être fêté par la haute société d'Oslo, et il s'entête à faire jouer des pièces qui ne peuvent que hérisser le poil de cette société. On le dit féministe enragé, mais il jure ses grands dieux que c'est un malentendu, décline l'honneur d'avoir défendu la cause des femmes et ajoute qu'il s'est seulement proposé de décrire des êtres humains, ce qui est probablement vrai. Dans les années 50, on l'opposait à Strindberg qui, alors, faisait florès, pour mieux le renvoyer dans les bas fonds de la littérature bourgeoise. Bref, Ibsen et ses héroïnes ont toujours été source de contradictions et de malentendus.

Si, aujourd'hui, il reste aussi vivant que son jeune rival suédois, c'est que ces contradictions forment l'étoffe même de son théâtre et prêtent à de multiples interprétations. L'absence de clarté de sa psychologie où tout est en pointillé, son goût des intrigues crépusculaires, l'alliance de la retenue et de la brutalité, son art du suspense qui nous tient en haleine dans l'attente d'un événement toujours annoncé, et paradoxalement imprévisible, en font un des auteurs les plus étranges du



XIX^e siècle, en tous les cas un de ceux qui proposent aux acteurs, et surtout aux actrices, les problèmes de jeu les plus excitants à traiter. Ibsen nous présente des femmes sphinx aussi dangereuses qu'incertaines et dont les réactions, souvent inexplicables, peuvent être dévastatrices.

Prenons Hedda Gabler (aux Ateliers Berthier) à laquelle s'abandonne charnellement Isabelle Huppert sous la direction d'Eric Lacascade, car il s'agit bien ici de s'abandonner, c'est-à-dire de se laisser envahir par le personnage. C'est une des héroïnes d'Ibsen, avec Nora de *Maison de poupée*, qui attire le plus les comédiennes parce qu'elle est multiple, obscure, et en apparence confuse. Dès qu'Isabelle Huppert apparaît, nous songeons à Emma Bo-

vary. Femme mal mariée qui méprise son mari, qui s'ennuie et rêve d'une autre vie, plus haute, moins mesquine, femme sans divertissement, donc pleine de misère, il y a certes cette distance songeuse en Hedda, mais ce bovarysme n'explique pas tout, et surtout pas la cruauté, la perversité, le vertige même de Hedda qui, en brûlant l'unique manuscrit de Lövborg qui fut son ami, le pousse au suicide avant de se suicider elle-même en apprenant qu'il n'est pas mort comme elle l'aurait souhaité.

Aristocrate orgueilleuse et hautaine, mais aussi futile et vaine, qui est jalouse de l'intimité intellectuelle de Lövborg et de Madame Elvsted, et en tire vengeance, une Médée de salon en quelque sorte ? Sans doute.

Créature conventionnelle qui a peur du scandale et qui sent au plus profond de soi une lâcheté qui la répugne et qui la rend hostile à elle-même ? Probable. Femme au comble de la solitude, volontaire, intelligente et frigide, et qui n'ayant pu affirmer son pouvoir sur les autres, sans avenir, sans destin, n'a d'autre refuge que la mort ? On peut l'imaginer. Romantique dégoûtée de la médiocrité du monde, idéaliste refusant de donner l'enfant qu'elle porte à ce monde, et qui se tue comme on avorte ? Peut-être. Personnage porté au mal, et dans sa gratuité, incapable de se contenter de sa condition humaine, et qui prend un malin plaisir, quasi pathologique, à détruire tout ce qui l'entoure ? Concevable.

Après Réjane, Ingrid Bergman, Glenda Jackson, Dominique Valadié, et tant d'autres, Isabelle Huppert, prêtant beaucoup à Hedda, cherche à son tour la clef de ce drame bourgeois qui tourne à la crise existentielle. Belle et vaine entreprise, Hedda Gabler reste opaque, fermée sur elle-même, et donnant à peine prise à la psychanalyse. Ainsi sont les femmes d'Ibsen, Nora de *Maison de poupée*, Hélène Alving des *Revenants*, Ellida de *La Dame de la mer*, Rita du *Petit Eyolf*, toutes demeurent incompréhensibles à elles-mêmes et aux autres. Le mystère essentiel de leur être nous échappe et c'est leur caractère à jamais indéchiffrable qui les rend si fascinantes et les sauve de l'usure du temps. Henrik Ibsen est un faiseur d'énigmes. Dieu en soit loué, nous n'avons pas encore pu les résoudre.



lundi 03 janvier 2005

Les stars à l'affiche en janvier

DiCaprio au cinéma, Muriel Robin au théâtre, et « Elvis Story » qui reprend : le mois est riche, pensez à réserver !

PAGES 28, 29 ET CAHIER CENTRAL



Isabelle Huppert dans « Hedda Gabler », à l'Odéon. (MAXPPP/P.VICTOR.)

Isabelle Huppert joue Ibsen

CHANGEMENT de registre pour Isabelle Huppert. Après la comédie au cinéma (« les Sœurs fâchées »), place à la tragédie au théâtre ! La comédienne incarne Hedda Gabler, héroïne du dramaturge norvégien Henrik Ibsen (1828-1906), également auteur de « Peer Gynt » et de « Maison de poupée ». Ecrite en 1890, « Hedda Gabler », mise en scène à l'Odéon par le Canadien Eric Lacascade, raconte comment la fille d'un général pousse au suicide son ami d'enfance, écrivain, avant de se donner la mort à son tour.

« Hedda Gabler », au Théâtre de l'Odéon, Atelier Berthier, 32 boulevard Berthier (XVII^e), à partir du 13 janvier. Places : 26 €
Tél 01.44.85.40.00.



Quotidien
T.M. : 435 000

☎ : 01 40 10 30 30
L.M. : 1 200 000

le Parisien

vendredi 14 janvier 2005

HIER SOIR A PARIS

Isabelle Huppert a touché le public

C’ETAIT LA PREMIERE, hier soir, au Théâtre de l’Odéon, Ateliers Berthier, de la pièce « Hedda Gabler », écrite par le dramaturge scandinave Erik Ibsen, et la rentrée sur les planches pour Isabelle Huppert. Laquelle a porté sur ses épaules et durant trois heures cette héroïne tragique au destin malmené, enchantant le public, parmi lequel on pouvait voir les comédiens Michel Piccoli et Roger Mirmont, le metteur en scène Patrice Chéreau, les romancières Christine Orban et Christine Angot, les journalistes Franz-Olivier Giesbert, Laure Adler et Claire Chazal, la créatrice de mode Agnes b... Il y avait aussi beaucoup de jeunes, comme Eva, étudiante en théâtre. « C’est une vraie leçon qu’Isabelle Huppert a donnée, expliquait la jeune fille. J’étais très bien placée et je peux vous dire qu’on voyait ses larmes couler. Son émotion était palpable et elle était à fond dans le rôle. Pour moi, Huppert c’est la référence aujourd’hui. » Le plateau, meublé de quelques sièges d’une modernité épurée, mettait formidablement en valeur la comédienne, longtemps applaudie mais qui n’est venue saluer seule qu’une fois, préférant plutôt se joindre à la troupe pour savourer



Isabelle Huppert dans le rôle d'une héroïne tragique.
(MAXPPP/P.VICTOR.)

l’ovation. « Cette femme est extraordinaire, notait une spectatrice sexagénaire, d’autant que la pièce a, à mon goût, un petit air désuet qui pourrait vite devenir ennuyeux si elle n’était pas là. Cela dit, j’ai beaucoup aimé la mise en scène et le décor, tout comme les jeux de lumière, ainsi que la musique, qui semblait parfois presque irréelle, et qui habillait les moments d’intensité dramatique. » **B.A.**
« Hedda Gabler », du mardi au samedi à 20 heures, le dimanche à 15 heures, jusqu’au 5 mars au Théâtre de l’Odéon, 8, boulevard Berthier, Paris XVII^e. Places : de 13 € à 26 €. Tél. 01.44.85.40.40.



Cette semaine, les théâtres regorgent de nouveautés

SCENE. Après les bons démarrages d'Isabelle Huppert et Guy Bedos, la rentrée théâtrale de janvier va connaître un coup d'accélérateur dès demain. Des vedettes comme Michel Leeb ou Claude Brasseur font leur retour sur les planches.

SOIXANTE PIÈCES nouvelles (au bas mot) ont vu le jour depuis le début de l'année et parmi elles, tout de même, un Lahe inédit (« Une chaîne anse »), le dernier Eric-Emmanuel Smitt (« la Nuit des oliviers »), Hedda Gabler avec Isabelle Huppert, « Monsieur chasse » avec Didier Dreier et « Sortie de scène » qui mar-

quait la rentrée de Guy Bedos... Un véritable départ en fanfare qui fait pourtant figure de hors-d'œuvre si l'on en juge par le menu que l'on nous promet cette semaine !

Dès demain, au Théâtre du Rond-Point, Michel Aumont, Claude Brasseur et Judith Magre seront réunis dans « Dieu est un steward de bonne composition ». Bernard Murat, arborant fièrement ses trois casquettes

(directeur, metteur en scène et acteur), fera équipe avec Michel Leeb dans « Amitiés sincères » à Edouard-VII. Muriel Robin, seule sur la scène du Grand Rex, appellera « Au secours » et au Théâtre de l'Œuvre, Jean-Luc Moreau fera revivre en musique la douloureuse liaison de « Camille C. » avec Rodin.

Le lendemain, au Vieux-Colombier, les Comédiens-Français feront

tinter les « Grelots du fou » de Pirandello et jeudi, les noms de Laurent Terzieff et Fabrice Luchini figureront, ensemble pour la première fois, au générique de « Molly », à la Gaîté-Montparnasse, cependant que Jean Piat et Lorant Deutsch incarneront respectivement Salieri et Mozart dans « Amadeus » au Théâtre de Paris... Est-ce tout ? On pourrait le penser devant une telle avalanche.

Mais on sait déjà que Francis Perrin et Monique Chaumette, Christiana Reali et Pierre Cassignard, Nicolas Vaude et Nicolas Briançon, Michel Roux et Jacques Balutin ne laisseront pas s'achever le mois de janvier sans se manifester. Le théâtre montre ainsi sa vitalité. Espérons que cela incite le public à sortir un peu de sa léthargie...

ANDRÉ LAFARGUE

Lundi 17 janvier 2005

Quotidien National
T.M. : 217 873
L.M. : 1 758 000

LE PARISIEN / AUJOURD'HUI
EN FRANCE



0 170500 311446

Quotidien National
T.M. : 105 000☎ : 01 44 82 16 16
L.M. : 477 000

La Tribune

mardi 18 janvier 2005

PARIS • théâtre

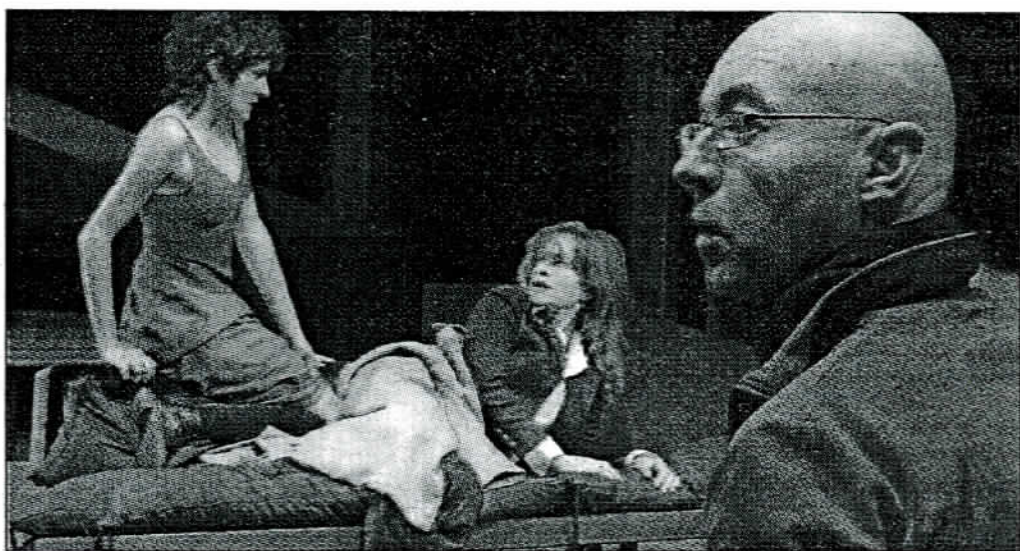
Le méli-mélo d'Hedda Gabler

■ Isabelle Huppert est Hedda Gabler dans la pièce d'Ibsen mise en scène par Eric Lacascade à l'Odéon.

■ Le choix de placer l'héroïne au cœur d'une tragédie est contrarié par le texte qui ne favorise pas le jeu des comédiens.

Une pâle lumière tombe d'un ciel théorique, par faisceaux. Laisse entrevoir de part et d'autre du plateau de scène de l'Odéon-Ateliers Berthier des structures symétriques, deux longues banquettes en cuir tournées vers le public et des grandes gerbes de fleurs posées là devant, à jardin et à cour. Ambiance de mort, d'enterrement dans cette pièce d'Henrik Ibsen, *Hedda Gabler*, que met en scène Eric Lacascade. Sur le mur du fond, les cicatrices de ce que fut l'activité d'entreposage de ces ateliers forment des silhouettes, des signes, captent des reflets. On pense aux peintures de Cy Twombly dont les « gribouillis » sont comme des traces ou des évocations de l'Histoire, des œuvres empruntées de mythologie, de tragédie (*Orphée, Narcis...*).

Cette scénographie voulue par Eric Lacascade (décors élégamment modernes sans être contemporains signés Philippe Marioge, tout comme les costumes de Laurence Bruley) se montre immédiatement signifiante. Hedda Gabler ne sera pas (seulement) cette femme mystérieuse, impulsive, « border line » dans un monde de bourgeois, (mal) mariée avec le professeur Tesman – l'homme, assez nunuche, se réjouit plus de retrouver ses vieilles pantoufles après de longs mois passés en voyage, de noces et d'études à la



Norah Krief, Isabelle Huppert et Eric Lacascade lors d'une répétition aux Ateliers Berthier.

fois, que de confirmer ou d'infirmer son statut de futur père. Dans ses intentions, le metteur en scène précise : « *S'il y a une chose dont je suis convaincu, c'est que "Hedda Gabler" est moins un drame bourgeois qu'une tragédie... [...] Il y a une autre origine possible d'où proviennent les actes de l'héroïne : comme le décret immémorial d'un destin.* »

Un fil ténu. Certes, on peut imaginer que le passé de la belle Hedda n'a pas favorisé la légèreté de son être. Un père, le grand général Gabler, dont elle a hérité des... pistolets ; un amour supposé avec celui qui n'était pas encore professeur, l'imaginaire et passionnant Lövborg, copain d'université de Tesman, qui se retrouve lié avec Théa, une ex-copine d'école d'Hedda ; le conseiller Brack, un ami de longue date qui ne refuserait rien à Hedda et continue à l'appeler de son nom de jeune fille, Gabler. Mais la réponse que l'on entend de la fille du

général, c'est le mot ennui. Sa seule vocation, c'est « mourir d'ennui ». Le fil tragique reste bien tenu.

Alors, bien sûr, Isabelle Huppert (Hedda Gabler) pleure magnifiquement sur son geste qui va envoyer au suicide Lövborg, sur l'enfant qu'elle « brûle »... Se penche, s'enroule, se cabre superbement sur ce qu'elle ressent comme humiliation. Méprise la médiocrité ambiante jusqu'à sa violence absolue, le suicide. Mais les dialogues ont du mal à rejoindre la dimension tragique. Le mélodrame s'invite souvent sur la scène. D'autant que tout ne semble pas encore réglé dans le jeu des comédiens qui flirtent avec le sitcom. Notamment Pascal Bongard (Tesman) et Norah Krief (Théa). Alors, parfois, l'ennui guette.

Jean-Pierre Bourcier

« *Hedda Gabler* », jusqu'au 5 mars à l'Odéon-Ateliers Berthier.
Tél. : 01.44.85.40.40.

ISABELLE
HUPPERT
SE PENCHE,
S'ENROULE,
SE CABRE
SUPER-
BEMENT...



Presse Régionale
T.M. : 207 655

☎ : 02 98 62 11 33
L.M. : 850 000

LE TÉLÉGRAMME

22 29 56

mercredi 19 janvier 2005

Théâtre. Pleins feux sur les planches parisiennes

Isabelle Huppert, Claudia Cardinale, Cristiana Réali, Vanessa Demouy, Fabrice Luchini, Jean Piat, Lorant Deutsch, Christian Vadim, Laurent Terzieff, Michel Leeb, Claude Brasseur, Michel Aumont... Ils sont tous en scène pour cette nouvelle rentrée théâtrale parisienne qui s'annonce prometteuse.



Photo Girec Coadit/Angell

Lorant Deutsch et Jean Piat, héros de la pièce « Amadeus », mise en scène par Stéphane Hillel au Théâtre de Paris

Le jeu de la vérité.- Cette comédie de Philippe Lellouche, avec Vanessa Demouy, Philippe Lellouche, David Brecourt et Christian Vadim, met en scène trois jeunes quadras qui se réunissent une fois par semaine. Un soir, Jules annonce qu'il a retrouvé la « bombe » du lycée et qu'elle va venir les rejoindre. *Depuis le 6 janvier à la Comédie de Paris, 42 rue Fontaine (9°). Rens. 01.42.81.32.32.*

Le pont du milieu.- Farid Chopel parle avec poésie et humour de lui et de sa vie. C'est authentique et très drôle. *Depuis le 12 janvier au Théâtre Rive Gauche, 6 rue de la Gaîté (14°). Rens. 01.43.22.11.02.*

Hedda Gabler.- Très attendue, Isabelle Huppert incarne Hedda Gabler, l'héroïne énigmatique d'Henrik Ibsen, dans une mise en scène d'Eric Lacascade. *Depuis le 13 janvier et jusqu'au 5 mars au Théâtre de l'Odéon (Ateliers Berthier). Rens. 01.44.85.40.40.*

La nuit des oliviers.- Cette pièce d'Eric-Emmanuel Schmitt, mise en scène par Christophe Lindon, est interprétée par Frédéric Quiring. Dans le jardin des oliviers, un homme attend que les soldats viennent l'arrêter... Est-il le fils de Dieu ? *Depuis le 14 janvier à 19 h au Petit Montparnasse, 31 rue de la Gaîté (14°). Rens. 01.43.22.77.30.*

Sortie de scène.- Guy Bedos joue dans cette comédie écrite par son fils Nicolas Bedos. René Monceau, auteur de théâtre à succès, décide dorénavant de se consacrer à des essais polémiques. L'arrivée d'une jeune fille oblige le misanthrope à refaire un tour du côté de l'humour, le temps d'une nuit... *Depuis le 14 janvier au Théâtre Hébertot, 78bis boulevard des Batignolles (17°). Rens. 01.43.87.24.24.*

Amitiés sincères.- Paul agace Walter qui exaspère Jacques, qui est irrité par Paul... Cette comédie drôle et émouvante de Stéphan Archinard et François

Prévoit-Leygonie, avec Michel Leeb et Bernard Murat, est mise en scène par Bernard Murat. *Depuis le 18 janvier au Théâtre Edouard VII, 6bis impasse Sandrié (9°). Rens. 01.47.42.35.71.*

Dieu est un steward de bonne composition.- Judith Magre, Claude Brasseur et Michel Aumont sont réunis dans une comédie truculente signée Yves Ravey et mise en scène par Jean-Michel Ribes. *Depuis le 18 janvier et jusqu'au 12 mars au Théâtre du Rond-Point, 2bis avenue Franklin Roosevelt (8°). Rens. 01.44.95.98.21.*

Les grelots du fou.- La Comédie-Française présente cette pièce de Pirandello, avec les comédiens de la Comédie-Française dont Muriel Mayette et Alain Pralon. Une bourgeoise sicilienne est convaincue de l'infidélité de son mari et cherche à le surprendre en flagrant délit. *Du 19 janvier au 26 février au Théâtre du Vieux-Colombier, 21 rue du Vieux-Colombier (6°). Rens. 01.44.39.87.00.*

Amadeus.- Dans cette pièce de Peter Shaffer, Stéphane Hillel met en scène Jean Piat dans le rôle de Salieri et Lorant Deutsch dans celui de Mozart, l'enfant prodige. Confrontation entre le talent et le génie. *A partir du 20 janvier au Théâtre de Paris, 15 rue Blanche (9°). Rens. 01.48.74.10.75.*

Molly.- Rice, ophtalmologue, et Franck, le mari de Molly, font subir à celle-ci une opération pour lui rendre la vue. La voilà plongée dans le monde de la vision dont elle ne possède pas les codes. Cette pièce avec Fabrice Luchini, Laurent Terzieff et Caroline Sihol, signée Brian Friel, est mise en scène par Laurent Terzieff. *A partir du 20 janvier au Théâtre de la Gaîté Montparnasse, 26 rue de la Gaîté (14°). Rens. 01.43.20.60.56.*

Le Charlatan.- Reprise d'un grand succès de Robert Lamoureux, avec Michel Roux et Jacques Balutin. Quand deux

escrocs se rencontrent, ils racontent des histoires d'escrocs... A partir du 21 janvier au Théâtre du Palais Royal, 38 rue de Montpensier (1^{er}). Rens. 01.42.97.59.76.

L'île aux esclaves.- Irina Brook a souhaité mettre en scène cette œuvre de Marivaux, parce qu'« en une petite quarantaine de pages, Marivaux offre une matière de jeu et de réflexion immense » sur notre comportement dans la société et notre humanité. A partir du 22 janvier au Théâtre de l'Atelier, 1 place Charles Dullin (18^e). Rens. 01.46.06.19.89.

Tantine et moi.- Francis Perrin et Monique Chaumette sont les acteurs de cette pièce caustique qui parle de solitude des mal-aimés avec humour et tendresse. C'est Stéphane Meldegg

qui signe la mise en scène de cette comédie de Morris Panych adaptée par Michel Blanc. A partir du 25 janvier au Théâtre La Bruyère, 5 rue La Bruyère (9^e). Rens. 01.48.74.88.21.

La Locandiera.- C'est Alain Sachs qui met en scène cette comédie de Carlo Goldoni, avec Cristiana Réali, Pierre Cassignard, Alexandre Brasseur, José Paul... A Florence, au XVIII^e siècle, « La Locandiera » dirige un hôtel où séjournent un marquis, un comte et un chevalier qui ne rendent pas insensible la charmante hôtesse... A partir du 28 janvier au Théâtre Antoine, 33 faubourg Saint-Martin (10^e). Rens. 01.42.08.46.28.

Le manège.- Cette nouvelle pièce de Florian Zeller, mise en scène par Nicolas Briçon, est interprétée par Mariné Delter-

me, Nicolas Vaude, Nicolas Briçon. « Faites comme chez vous » : Nicolas prend cette proposition au premier degré et s'invite dans le salon de la femme qu'il a aimée... A partir du 28 janvier à 21 h au Petit-Montparnasse, 31 rue de la Gaîté (14^e). Rens. 01.43.22.77.30.

Le pianiste.- Robin Renucci interprétera l'extraordinaire destin d'un musicien juif dans le ghetto de Varsovie. Le livre de Wladyslaw Szpilman a été adapté au cinéma par Roman Polanski qui a obtenu la Palme d'Or du Festival de Cannes 2002. A partir du 2 février au Théâtre Pépinière Opéra, 7 rue Louis Le Grand (2^e). Rens. 01.42.61.42.53.

Doux oiseau de jeunesse.- Claudia Cardinale est à l'affiche de cette œuvre de Tennessee

Williams, adaptée et mise en scène par Philippe Adrien. Dans une ville du sud des Etats-Unis, un homme revient à la recherche de son premier amour... A partir du 8 février au Théâtre de la Madeleine, 19 rue de Surène (8^e). Rens. 01.42.65.06.28.

Soie.- Le livre très poétique d'Alessandro Baricco, adapté et mis en scène par Christophe Lidon, est interprété par Samuel Babarthe. Il s'agit d'un voyage initiatique et sensuel des Cévennes jusqu'au Japon. A partir du 11 février au Studio des Champs-Élysées, 15 avenue Montaigne (8^e). Rens. 01.53.23.99.10.

ET TOUJOURS

Brooklyn Boy avec Stéphane Freiss à la Comédie des Champs-Élysées. Rens. 01.53.23.99.10.

Les montagnes russes avec Alain Delon et Astrid Veillon au Théâtre Marigny. Jusqu'au 19 février. Rens. 01.53.96.70.30.

Sexe, magouilles et culture générale de et avec Laurent Baffie au Théâtre Comedia. Rens. 01.42.38.34.60.

Le canard à l'orange avec Grace de Capitani et Gérard Rinaldi au Théâtre de La Michodière. Rens. 01.47.42.96.77.

Grosse chaleur de Laurent Ruquier au Théâtre de La Renaissance. Rens. 01.42.02.47.35.

Les rustres de Goldoni avec Michel Galabru au Théâtre Saint-Georges. Rens. 01.48.78.74.37.

Jacques a dit de Marc Fayet au Petit Théâtre de Paris. Rens. 01.48.74.10.75.

Avis de tempête avec Roland Giraud, Jean-Luc Moreau et Véronique Jannot au Théâtre des Variétés. Rens. 01.42.33.11.41.

théâtres

nouvelle formule

Théâtres

le magazine

février-mars 2005 n°18

DOSSIER
THÉÂTRE ANTIQUE
LE COUP DE SANG

ARIANE MNOUCHKINE
LAURENT TERZIEFF
HOWARD BUTEN
GUY BEDOS
PIERRE DEBAUCHE
ROBYN ORLIN
JEAN-LOUIS TRINTIGNANT
CLAUDIA CARDINALE

PICCOLO TEATRO

SCÈNES DE
BORDEAUX

AGENDA
DES CRÉATIONS

HEDDA GABLER
Huppert

« mes métamorphoses »

04859 - 18 - F: 6,00 € - RD



CH 9,80 FS - BEL 7€ - CAN 9,95 C\$ - BULGARIE 6,10€ - ROUMANIE 6€



0 450502 592310

Bimestriel
T.M. : 50 000

☎ : 01.47.70.30.20
L.M. : 125 000

THEATRES

février - mars 2005

portrait



**Isabelle
Huppert**
LES MÉTAMORPHOSES

« AU PLUS PRÈS DE LA VÉRITÉ »

Isabelle Huppert,
mourir d'ennui en
héroïne norvégienne.

Patrice Chéreau achève de tourner avec elle son dernier film, *Gabrielle*, d'après une nouvelle de Joseph Conrad, *Le Retour*. Nan Goldin vient de réaliser une série de portraits d'elle. Égérie magnifique, star de cinéma et éblouissante interprète de théâtre, Isabelle Huppert, l'exigeante, a été dirigée sur scène par Robert Wilson, Claude Régy, Jacques Lassalle. Après *Orlando* ou *Médée*, déjà sur le plateau du théâtre de l'Europe-Odéon, elle incarne Hedda Gabler, héroïne tragique d'Ibsen, dirigée par Éric Lacascade. Entretien réalisé par Jeanne Fouchet.

Théâtres. Vous êtes l'une des rares actrices à aller chercher des metteurs en scène, qu'ils soient de cinéma ou de théâtre, qui se distinguent par leur radicalité, leur puissance.

Isabelle Huppert. Depuis que je fais du

sentie comme une ouverture et non comme une contrainte. *Médée*, que j'ai jouée sous la direction de Jacques Lassalle, était une figure proche, familière. Éric Lacascade, avec qui je répète *Hedda Gabler*, travaille dans ce sens. La stylisation n'agit jamais contre la vérité des sentiments, bien au contraire.

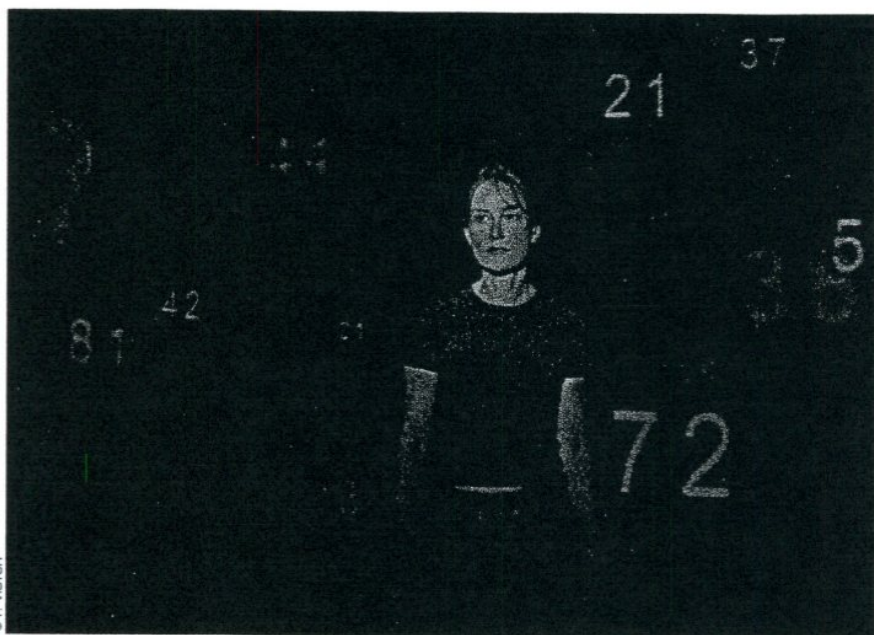
Les figures féminines que vous incarnez, comme ici Hedda Gabler, semblent toutes appartenir à une même famille.

Hedda Gabler est en effet très proche de certains personnages que j'ai pu jouer, notamment dans les films de Chabrol, par ce mystère qui l'entoure, cette ambiguïté dont on parle tout le temps à son égard, cette opacité qui est la marque des héroïnes chabroliennes. Mais c'est aussi un personnage de tragédie. Ibsen décrit un univers très confiné, petit-bourgeois, dont les femmes sont les premières victimes, telle Nora dans *Maison de poupée*, et un peu plus tard *Hedda Gabler*, mais Hedda ne trouve de résolution que dans la mort, ce qui fait d'elle une héroïne tragique. À l'époque où Ibsen écrit, le cinéma n'est pas loin. L'écriture a renoncé aux grandes descriptions, aux explications. La langue est simplifiée, et les ellipses, les blancs entre les phrases, apparaissent ; ce qui se dit entre les mots est plus important que les mots eux-mêmes. Ibsen apporte là quelque chose de nouveau.

Quand vous jouez, qu'est-ce qui se présente d'abord : les mots ou les images ?

Je dirais que ce sont les images, et que le mot vient ensuite. J'imagine que, quand on pense au théâtre, les conventions voudraient que l'on invoque le mot, le phrasé, la beauté du mot. Je n'ai jamais abordé le théâtre ainsi. J'ai plus à cœur de traduire d'abord la sensation, le vivant, sans trop me soucier, finalement, de l'émission du mot. Le mot est, dans ma manière d'envisager le théâtre, plutôt résiduel. Évidemment, si l'on joue des vers de Racine... mais même ainsi j'aurais tendance à faire d'abord passer le sentiment...

Bon nombre de metteurs en scène en sont passés par là. Je pense à Peter Zadek, par exemple, qui me disait que, si l'on manquait un mot, ce n'était pas grave ; nous ne sommes plus dans le culte de la diction depuis longtemps déjà, les acteurs vont vers quelque chose de plus vrai ou de naturel. Mais cela ne veut pas dire que l'on ne doive pas faire entendre ce qu'on dit, ni prendre aucun plaisir à dire un texte. Ce qui me plaît surtout, c'est d'en dégager la musicalité. Pour moi, le jeu est avant tout une affaire de rythme, et le rythme est induit par les silences, les ruptures, les reprises.../...



© P. VICTOR

Dans *Psychose 4.48*, de Sarah Kane, dirigée par Claude Régy.

théâtre, je me dirige toujours vers des metteurs en scène qui me donnent la possibilité d'exister pleinement et de ne ressembler à rien d'autre qu'à moi-même, ce qui est quand même le comble du bonheur, mais aussi le minimum pour un acteur. Au théâtre, quand il y a trop de théâtralité, trop de conventions, on se demande où est la personne derrière tout cela. Bob Wilson, qui incarne selon moi « le » théâtre avec tout ce que cela comporte de spectaculaire au bon sens du mot – je pense à son travail sur la lumière, sur l'espace –, m'a donné un espace de liberté inouï, la liberté d'être moi-même. C'était un éblouissement absolu ! Claude Régy, avec qui j'ai joué *Jeanne au bûcher* puis *Psychose 4.48*, peut faire peur par sa radicalité, mais que j'ai res-

© P. VICTOR

Cette liberté par rapport aux mots vient-elle du cinéma ?

Peut-être. Je crois surtout que je ne sais pas très bien faire autrement. Je ne me sens pas du tout une actrice de théâtre au sens d'une professionnelle. Je me sens très amateur. Je ne suis pas non plus une actrice de cinéma qui fait du théâtre, parce que je crois avoir la capacité à entrer dans une forme, et le théâtre c'est de la forme. Et puis, je crois aux vertus de la mise en scène et à la vision de quelqu'un sur une pièce, et j'aime à me fondre dans un univers, à en faire partie.

Vous avez dit : « On demande de plus en plus aux acteurs. » Que voulez-vous dire ?

Je crois que je voulais dire qu'on exige des acteurs des choses qu'on ne leur aurait pas demandées il y a trente ou quarante ans ; au cinéma, il y a cette propension naturelle, souhaitable et souhaitée, qui consiste à ce que l'acteur s'approche au plus près de la vérité d'un être. Mais il peut y avoir des excès. Même en allant très loin dans cette recherche, il faut respecter ce qui fait aussi la beauté et le mystère du cinéma, qui repose à la fois sur le désir et la frustration, sur ce que l'on peut dire et ce que l'on ne peut pas. Au cinéma, ce qu'on cache est aussi important que ce qu'on montre. Au théâtre aussi, sans doute.

Vous illustrez à merveille cette manière d'être là et d'être en même temps absente, dans cet entre-deux qui ne semble possible que par un don de soi, un dépouillement qui est d'une incroyable générosité...

Et pourtant jouer, pour moi, c'est vraiment une affaire entre soi et soi, cela n'a rien d'altruiste. Mais c'est aussi la manière dont le metteur en scène vous regarde. C'est lui qui fait que ce qu'on peut donner ou jouer sera montré différemment, selon la mise en scène. Éric Lacascade, par exemple, envisage l'acteur comme un vecteur de transmission. Il est porteur alors d'un questionnement et n'est pas censé répondre à chaque instant ni commenter ce qu'il vient de faire. Un acteur n'est jamais seul, il est forcément sous le regard de quelqu'un. En même temps il peut créer son îlot de liberté, et être assez créatif dans son propre domaine.

Vous incarnez aussi une conscience, ou plutôt une prise de conscience d'un moi caché ?

Souvent ces personnages que je choisis ou que l'on me confie luttent contre quelque chose, sont agités par leurs démons intérieurs. C'est peut-être pour cela que les gens s'y retrouvent. Dans la vie, nous avons tous une part de nous

extérieure qui doit accepter les compromis pour pouvoir vivre en société, et puis il y a cette part intérieure, complexe, pas toujours avouable, dans laquelle se bousculent ces petits mouvements de la pensée avec lesquels on joue tous les jours, et qui sont plus ou moins réprimés, les « tropismes », comme les appelait Nathalie Sarraute. Mais ce n'est pas parce qu'on les réprime qu'ils n'existent pas. Dans les films et les pièces que je fais, la parole est donnée à ce moi intérieur.

Vous n'êtes pas dans la séduction...

Vous voulez dire que j'incarne rarement des personnages très sympathiques ? Ah ça non... Je ne cherche pas à être systématiquement gracieuse ou aimable, dans un souci de plaire. Une séduction trop affirmée, trop revendiquée, cela ne me séduit pas du tout. J'essaie plutôt de ressembler à quelqu'un que j'aimerais voir si ce n'était pas moi. Ce doit

être assez frustrant et assez déplaisant de ressembler à quelqu'un qu'on n'aimerait pas voir si ça n'était pas soi... Mais peut-être que, en même temps, si je ne me connaissais pas et que je me découvrais, je me trouverais encore plus désagréable que ce que je croyais...

J'ai une sérieuse propension à noircir mes personnages. Il m'arrive de revoir des films longtemps après, et je leur reconnais alors une certaine dureté... Chez un acteur, quelque chose se met en place automatiquement dans la manière d'aborder les rôles. On peut toujours dire qu'on se renouvelle, mais ce n'est pas si vrai que cela. On peut changer de maquillage, de coiffure, de costume, mais il est difficile d'échapper à ce noyau très résistant. Avec Patrice Chéreau, avec qui je viens de tourner *Gabrielle*, j'ai eu le sentiment qu'il faisait vaciller légèrement ce socle suite p. 36



de certitude sur lequel un acteur repose toujours plus ou moins. C'est comme s'il avait fait bouger mon empreinte génétique !

Vous avez été photographiée par les plus grands photographes, avec lesquels on retrouve parfois la même complicité qu'avec certains metteurs en scène.

Ce que j'aime à travers la photo, c'est la possibilité de faire des expériences similaires à celles que je connais avec des metteurs en scène. Là où il y a vraiment du cinéma, et là où il y a vraiment de la photo, c'est justement quand il n'y a pas mille choses qui s'interposent entre soi et la photo. La simplicité, et c'est

Dans *Orlando* d'après Virginia Woolf, dirigée par Bob Wilson.



sans doute un lieu commun, c'est ce qu'on atteint avec les plus grands : ceux qui n'ont rien à prouver.

Se faire photographier est plus simple que de jouer au théâtre ou au cinéma.

Pour moi, oui. J'ai juste à être assez disponible pour que l'autre se voie en moi.

C'est un peu comme une pause, un répit ?

Oui, oui. On pourrait presque dormir pendant une séance photos. D'ailleurs, souvent, je ferme les yeux, et puis il y a le miracle. Chaque fois, on se pose la question : Pourquoi est-ce une bonne photo ? J'ai fait des photos récemment avec Nan Goldin. Nous nous sommes baladées, je portais un manteau vert et des lunettes, je me suis adossée contre une porte... Un dialogue s'est instauré entre nous, il y avait une sorte de douceur dans son regard. J'associe la photographie à la promenade, je ne suis qu'un élément de la photo, comme c'est arrivé avec Boubat, Koudelka, Willy Ronis, Cartier-Bresson, Doisneau, et plus récemment Lorca Di Corcia. Je suis au service de leur univers, c'est aussi cela qui m'intéresse en faisant des photos avec eux. Car, en retour, ils sont encore plus proches de moi.

Il y a aussi beaucoup de portraits, qui sont une autre forme de métamorphose ?

Dans l'histoire de l'actrice moderne, on trouve des femmes qui ont beaucoup réfléchi sur leur visage, comme Marlène Dietrich, Greta Garbo, Marilyn ou Louise Brooks. Elles ont mis en scène leur visage de manière extrêmement intelligente et créative. Elles étaient les principales artisanes de leur visage. J'y ai réfléchi moi aussi, mais dans une démarche un peu contraire, puisque j'ai voulu que mon visage soit décliné de plusieurs manières, qu'il soit le plus différent possible au fur et à mesure de mes rencontres avec les photographes et les cinéastes, qu'il soit démultiplié à l'infini.

Entretien réalisé par Jeanne Fouchet,

Jeanne Fouchet a été la créatrice et la rédactrice en chef du magazine *Paris-Photo*.

Elle prépare actuellement une exposition et un livre de photographies consacrés à Isabelle Huppert.

Hedda Gabler, d'Henrik Ibsen, mise en scène d'Eric Lacascade, scénographie de Philippe Marioge, lumière de Philippe Berthomé, costumes de Laurence Bruley.

Avec Isabelle Huppert, Pascal Bongard, Christophe Grégoire, Norah Krief, Jean-Marie Windling.

Jusqu'au 5 mars, au Théâtre de L'Europe - Odéon, Ateliers Berthier, (Paris 17^e).

Tél. : 01 44 85 40 40.

Puis en tournée dans toute la France.



0 530500 101582

Mensuel
T.M. : 50 000

☎ : 01 56 80 20 80
L.M. : 234 900

TETU

février 2005

«Hedda Gabler»

D'Henrik Ibsen,
mise en scène d'Éric Lacascade
À peine revenue de son voyage de
noces, Hedda entre chez elle pour
n'en plus ressortir. Le personnage
principal de ce chef-d'œuvre du
drame moderne est interprété par
l'obstinée et mystérieuse Isabelle
Huppert. Une des rares actrices
françaises qui s'attachent à défen-
dre un théâtre d'art, loin des bou-
levarderies.

Jusqu'au 5 mars, au Théâtre
national de l'Odéon-Ateliers Berthier
(XVII^e). Tél. : 01 44 85 40 40.



Hebdomadaire
T.M. : 100 000

☎ : 01 56 89 91 91
L.M. : 600 000

ZURBAN
PARIS

mercredi 12 janvier 2005



« Isabelle Huppert est une page blanche incroyable pour un metteur en scène. »

PASCAL VICTOR

ERIC LACASCADE

LA FOLIE FAITE FEMME

Après le succès de "Platonov", Eric Lacascade s'attelle à Ibsen. La pièce est mystérieuse et l'actrice prestigieuse : Isabelle Huppert est "Hedda Gabler".



Hedda Gabler

Cela faisait trois ans qu'ils cherchaient un projet commun. Ils lisent, réfléchissent, sans se presser. Eric Lacascade lit Ibsen « par hasard » et l'évidence lui « saute aux yeux » : Isabelle Huppert sera Hedda Gabler. « Je trouvais cette rencontre très excitante pour elle. Voir comment le type de

femmes fascinantes ou dérangementantes qu'elle a décliné au cinéma avec Chabrol ou Haneke pouvait se prolonger au théâtre.

Isabelle est une page blanche incroyable pour un metteur en scène. On peut tout projeter sur elle. » En l'occurrence le mystère de cette épouse dont le refus des rôles convenus que la société lui impose l'amène à commettre le pire.

Comprendre la folie. « Pour moi, Hedda n'est pas une hystérique qui détruit par méchanceté ou perversion. C'est une femme en souffrance.

La pièce est une tragédie moderne avec la notion de destin que l'on porte tous en nous. C'est cette lecture qui me porte, plus que le drame bourgeois un peu vaudevillesque que cela peut être. Je ne veux pas la réduire mais trouver une logique à son mal être et son dérèglement. Et, s'il y a folie, j'aimerais qu'elle soit compréhensible pour le spectateur. » La compréhension. Voilà ce dont le drame d'Ibsen a longtemps souffert, nimbant son héroïne de mystère. « Le texte est difficile mais je n'ai absolument pas envie de résoudre le mystère Hedda Gabler ! C'est tout son intérêt. Il faut l'accepter et donner tous les éléments pour que cela puisse

être compréhensible. Je ne dis pas "acceptable" car elle commet des actes qui ne le sont pas mais que l'on puisse au moins prendre cette femme pour ce qu'elle est. Sans la brûler. Isabelle dit une chose très juste à ce propos : la pièce est plus accessible aujourd'hui qu'elle ne l'était à la fin du XIX^e siècle. Justement grâce aux films et à tous ces parcours de femmes étranges. On a moins besoin de comprendre et l'on est plus prêt à "prendre". »

Garde rapprochée. Et pour mettre en place tous ces « éléments de tragédie », Eric a fait appel à des membres de sa garde rapprochée comme Norah Krief ou Christophe Grégoire. « C'est un grand plaisir, une fidélité librement consentie. Et une nécessité

pour moi que d'avoir la trace physique de mes anciens travaux. Comme une source vivante qui me dit d'où je viens et comment je fais les choses. » Des « choses » dont le metteur en scène n'est pas avare : trois productions en trois mois ! « J'ai mis en scène Norah Krief avec un groupe de rock sur des textes de François Morel, puis Daria Lippi avec un objet très étrange entre la danse, les arts

plastiques et la performance. J'aime aller vers des endroits différents. Sortir des sentiers battus qui m'attendaient après Platonov comme un opéra. Je n'ai pas l'ambition de répondre à ces attentes toutes faites. Alors je suis sur les genoux mais c'est à l'image de mes envies et de mes interrogations sur quoi faire au théâtre et comment parler à mes acteurs. Je ne veux pas avoir un chemin tout tracé. Mais l'inventer moi-même. » **CHARLOTTE LIPINSKA**

**“LE TEXTE EST DIFFICILE
MAIS JE N'AI
ABSOLUMENT PAS
ENVIE DE RÉSOUDRE
LE MYSTÈRE.”**

D'Henrik Ibsen, mise en scène d'Eric Lacascade.
Odéon-Théâtre de l'Europe aux Ateliers Berthier (17).



110502 504309

Hebdomadaire
T.M. : 130 000

☎ : 01 41 34 60 00
L.M. : 815 000

PARISCOPE

mercredi 12 janvier 2005

Hedda Gabler

D'Henrik Ibsen. Adaptation et mise en scène Eric Lacascade. Avec Isabelle Huppert, Pascal Bongard, Christophe Grégoire, Norah Krief, Elisabetta Pogliani, Jean-Marie Windling.

De retour de son voyage de nocces, Hedda entre chez elle pour ne plus ressortir. Dès lors, l'intensité de son silence, son étouffante violence, pèsent toujours plus lourd... Eric Lacascade a invité Isabelle Huppert à incarner l'une des figures les plus fascinantes du répertoire.

Odéon - Ateliers Berthier 89



Hebdomadaire
T.M. : 130 000

☎ : 01 41 34 60 00
L.M. : 815 000

PARISCOPE

mercredi 15 décembre 2004

Pour faciliter vos sorties,
une sélection des prochains
spectacles et événements.



théâtre

Axelle Laffont

Les 13, 14 et 15 janvier.
Olympia. 0892.68.33.68.
(0,34€/mn).

Hedda Gabler

De Henrik Ibsen. Adaptation et
mise en scène Eric Lacascade.
Avec Isabelle Huppert.
Du 13 janvier au 5 mars.
Odéon - Ateliers
Berthier. 01.44.85.40.40.

Les Vamps

Du 13 au 17 janvier. Casino
de Paris. 0892.698.926.
(0,34€/mn).

La nuit des Oliviers

D'Eric-Emmanuel Schmitt.
Mise en scène Christophe
Lidon. Avec Frédéric Quiring.
A partir du 14 janvier.
Montparnasse.
01.43.22.77.74.

**Dieu est un steward
de bonne composition**

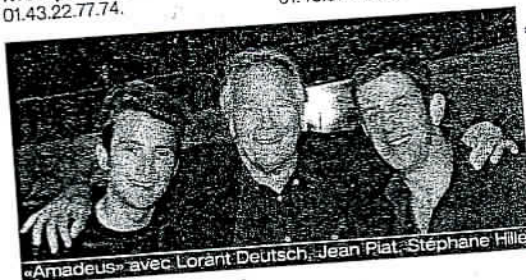
D'Yves Ravey. Mise en scène
Jean-Michel Ribes. Avec
Michel Aumont, Claude
Brasseur, Judith Magre. Du 18
janvier au 12 mars. Rond-
Point. 01.44.95.98.21.

Nonnesens

Comédie musicale de Dan
Goggin. A partir du 18 janvier.
Déjazet. 01.48.87.52.55.

Fellag

Dans « Le dernier chameau ».
Du 19 janvier au 20 février.
Bouffes du nord.
01.46.07.34.50.



«Amadeus» avec Lorant Deutsch, Jean Plat, Stéphane Hillel

© Guirec Coadec/Angeli

Réservez dès maintenant
 Vos places de concerts

Jeanne Mas. Le 8 janvier. Casino de Paris

William Sheller. Du 1^{er} au 12 février. Folies Bergère.
(0.892.68.16.50 *)

Henri Salvador. Les 11 et 12 février. Palais des Congrès

Billy Crawford. Le 20 mars. Zénith

David Hallyday. Le 18 avril. Le Bataclan

Mark Knopfler. Le 19 avril. Bercy (Palais Omnisports de Paris)

Francis Cabrel. Du 19 au 22 avril. Olympia

Dany Brillant. Du 2 au 5 juin. Casino de Paris

Star Academy. Le 24 juin. Bercy (Palais Omnisports de Paris)

Pour réserver...

0.892.68.33.68.* - 0.892.700.900.* - 0.892.69.70.73.*
ou www.ticketnet.fr - 0.892.69.21.92.* ou

www.francebillet.com et dans tous
les points de ventes habituels.

*(0,34 €/mn)

Amadéus

D'Anthony Schaeffer. Mise en
scène Stéphane Hillel. Avec
Jean Plat et Lorant Deutsch.
A partir du 20 janvier. Théâtre
de Paris. 01.48.74.25.37.

Molly

De Brian Friel. Mise en scène
Laurent Terzieff. Avec Fabrice
Luchini, Laurent Terzieff,
Caroline Sihol. A partir
du 20 janvier. Gaîté
Montparnasse.
01.43.22.16.18.

Le manège

De Florian Zeller. Mise en
scène Nicolas Briannon.
Avec Nicolas Vaude, Marine
Delterme, Nicolas Briannon,
Anne Charrier. A partir
du 22 janvier. Petit
Montparnasse.
01.43.22.77.74.

Tout Buffo

De et par Howard Buten.
Du 22 janvier au 5 mars.
Rond-Point. 01.44.95.98.21.



Hebdomadaire ☎ : 01 41 34 60 00
T.M. : 130 000 L.M. : 815 000

PARISCOPE

mercredi 22 décembre 2004

Pour faciliter vos sorties,
une sélection des prochains
spectacles et événements.

4

théâtre

Jamel Debbouze

Les 30 et 31 décembre.
Le Zénith. 0.892.68.33.68.
(0,34€/mn).

Si ce n'est toi

D'Edward Bond. Mise en
scène Alain Françon. Reprise
du 5 au 21 janvier. **Théâtre
national de la Colline.**
01.44.62.52.52.

Le jeu de la vérité

De Philippe Lellouche. Mise en
scène Marion Sarraut. Avec
Vanessa Demouy, Philippe
Lellouche, David Brécourt,
Christian Vadim. A partir du 6
janvier. **Comédie de
Paris.** 01.42.81.00.11.

Zigmond follies

Texte et mise en scène
Philippe Genty. Avec Eric de
Sarria et Philippe Richard.
Du 6 au 29 janvier. **Théâtre
national de Chaillot.**
01.53.65.30.00.

Tex

Le 9 janvier. **Olympia.**
0.892.683.368. (0,34€/mn).

Hedda Gabler

De Henrik Ibsen. Adaptation et
mise en scène Eric Lacascade.
Avec Isabelle Huppert. Du 13
janvier au 5 mars. **Odéon -
Ateliers Berthier.**
01.44.85.40.40.

La nuit des Oliviers

D'Eric-Emmanuel Schmitt.
Mise en scène Christophe
Lidon. Avec Frédéric Quiring.
A partir du 14 janvier. **Petit
Montparnasse.**
01.43.22.77.74.

Sortie de scène

De Nicolas Bedos. Mise en
scène Daniel Benoin. Avec
Guy Bedos. A partir du 14
janvier. **Hébertot.**
01.43.87.23.23.

Amitiés sincères

De François Prévôt-Leygonie
et Stéphane Archinard. Mise
en scène Bernard Murat. Avec
Michel Leeb, Bernard Murat. A
partir du 18 janvier. **Edouard
VII.** 01.47.42.59.92.

**Dieu est un steward
de bonne composition**

D'Yves Ravey. Mise en scène
Jean-Michel Ribes. Avec
Michel Aumont, Claude
Brasseur, Judith Magre.
Du 18 janvier au 12 mars.

Rond-Point.
01.44.95.98.21.

Amadeus

De Peter Schaffer.
Mise en scène
Stéphane Hillel.
Avec Jean Piat et
Lorant Deutsch.
A partir du 20 janvier.
Théâtre de Paris.
01.48.74.25.37.

Molly

De Brian Friel.
Mise en scène Laurent
Terzieff. Avec Fabrice
Luchini, Laurent Terzieff,
Caroline Silhol. A partir
du 20 janvier. **Gaîté
Montparnasse.**
01.43.22.16.18.

Réservez dès maintenant
Vos places de concerts

Paolo Conte. Du 11 au 14 janvier. Théâtre du Châtelet

Patricia Kaas. Les 21 et 22 janvier. Zénith

Tony Carreira. Les 22 et 23 janvier. Olympia

Eliane Elias. Le 2 février. Le Bataclan

Michel Delpech. Les 7 et 8 février. Le Bataclan

William Sheller. Du 1^{er} au 12 février.
Folies Bergère (0.892.68.16.50 *)

Véronique Sanson. Du 1^{er} au 10 mars. Olympia

De Palmas. Les 8 et 9 mars. Zénith

Sylvie Vartan. Le 2 avril. Bercy (Palais Omnisports de Paris)

Pour réserver...

0.892.68.33.68.* - 0.892.700.900.* - 0.892.69.70.73.*
ou www.ticketnet.fr. - 0.892.69.21.92.* ou
www.francebillet.com. www.fnac.com et dans tous
les points de ventes habituels.

* (0,34 €/mn)



© Studio Hignard P.A. Allard

William Sheller



Presse Régionale
T.M. : 452 050

☎ : 04 78 14 77 20
L.M. : 1 600 000

LE PROGRÈS

01/38/69

dimanche 19 décembre 2004

Retour sur les planches d'Isabelle Huppert

La comédienne Isabelle Huppert, dont les apparitions sur les planches sont rares, incarnera début 2005 en France et en Suisse un des forts caractères du théâtre du Norvégien Henrik Ibsen (1828-1906) dans la pièce « Hedda Gabler » (1890).





Hebdomadaire ☎ : 01 41 34 90 11
T.M. : 153 000 L.M. : 876 000

OH LA!

mercredi 19 janvier 2005

Théâtre



ÇA L'AFFICHE BIEN... **Hedda Gabler** ★★★

Avec sa silhouette de jeune fille, son sourire subtil et son joli minois moucheté, Isabelle Huppert rayonne. Sa discrétion est à l'opposé de l'image convenue d'une star (ce qu'elle est pourtant indéniablement). Dans *Hedda Gabler* d'Ibsen, l'une des plus fascinantes figures du répertoire, sa présence habite intensément le rôle psychologiquement complexe de cette femme sensible et exaltée.

Le mythe Huppert, déchirée entre passion, douleur, envie, plaisir et danger, est au théâtre plus que jamais insondable.

Jusqu'au 5 mars.

*Ateliers Berthier,
8, bd Berthier 75017 Paris.
Tél. : 01 44 85 40 40.*



Quotidien National ☎ : 01 53 56 87 00
T.M. : 92 503 L.M. : 500 000



vendredi 17 décembre 2004

Isabelle Huppert au théâtre de l'Odéon

Elle ne cesse pas de tourner pour le cinéma, mais entre cinq films, la comédienne réussit à revenir sur les planches. Après « Médée » d'Euripide, qu'elle avait joué brillamment dans la Cour d'Honneur d'Avignon en 2000, Huppert sera Hedda Gabler, l'héroïne éponyme de la pièce d'Ibsen, femme frustrée, mal aimée, et obsédée par la vengeance qu'elle va commettre. Elle sera dans les Ateliers Berthier du Théâtre de l'Odéon du 13 janvier au 5 mars, mise en scène par Eric Lacascade.



3 600408 957752

Mensuel
T.M. : N.C.

☎ : 01 70 75 37 60
L.M. : N.C.

PARIS STAR

décembre 2004

**ISABELLE
HUPPERT**

aime les metteurs
en scène en quête
d'un nouveau
style. Après avoir
travaillé avec
Robert Wilson et
Claude Régy, elle
va être l'actrice
principale de
la prochaine mise
en scène d'Éric
Lacascade, *Hedda
Gabler*, d'Ibsen.
Début des
représentations
à l'Odéon salle
Berthier
le 13 janvier.

••



Hebdomadaire ☎ : 01 42 21 62 00
T.M. : 560 000 L.M. : 2 200 000

MADAME FIGARO

samedi 08 janvier 2005

« **HEDDA GABLER** ». Une grande pièce d'Ibsen jouée du 13 janvier au 5 mars par Isabelle Huppert, Pascal Bongard, Norah Krief. Après Médée, un nouveau grand personnage féminin pour Isabelle Huppert, qui, sous la direction d'Éric Lacascade, s'appropriera la descente aux enfers d'une femme acculée au suicide. Au cœur de l'énigme et de la tragédie, Hedda Gabler, rebelle et sauvage, une femme déchirée entre plusieurs rôles : épouse, mère et maîtresse.

Odéon - Théâtre de l'Europe, 8, boulevard Berthier, 75017 Paris. Tél. : 01.44.85.40.40.



0 110500 641402

Quotidien ☎ : 01 41 40 75 00
T.M. : 85 000 L.M. : 297 500

mercredi 12 janvier 2005

LE QUOTIDIEN
DU MEDECIN

Hedda Gabler

D'Ibsen,
avec Isabelle Huppert.
• Théâtre de l'Odéon
(ateliers Berthier)
Du 13 janvier au 5 mars
Ag. : 34 euros.



Quotidien National ☎ : 01 53 26 65 65
T.M. : 450 000 L.M. : 2 025 000



jeudi 13 janvier 2005

10. théâtre

Hedda Gabler

Pour incarner l'héroïne d'Enrik Ibsen, l'une des figures les plus captivantes du répertoire, Eric Lacascade a choisi Isabelle Huppert. Hedda s'ennuie et s'enferme dans un lourd silence, jusqu'à l'arrivée d'Eilert Lövborg.

■ 13-26 €

20 h de mer. à sam. ; 15 h
dim. à l'Odéon - Théâtre
aux Ateliers Berthier,
8, bd Berthier, 17°.
M° Porte-de-Clichy
01 44 85 40 40



Hebdomadaire ☎ : 01 44 88 34 34
T.M. : N.C. L.M. : N.C.



jeudi 13 janvier 2005

Hedda Gabler

De Henrik Ibsen. Mise en scène de Eric Lacascade. Avec
I. Huppert, P. Bongard et C. Grégoire.

• **Odéon - Théâtre aux Ateliers Berthier** 8, bd
Berthier (17^e) 01 44 85 40 40. M^o Porte-de-Clichy. 13-
26 €. Du 13 au 15, et 18, 19 à 20h; le 16 à 15h.



Hebdomadaire ☎ : 01 44 39 11 11
T.M. : 320 000 L.M. : 1 700 000



mercredi 02 juin 2004

ON ATTEND ça avec impatience. Isabelle Huppert jouera début janvier 2005 à l'Odéon, *Hedda Gabler*, d'Ibsen, mis en scène par Eric Lacascade, dont les partis pris peuvent irriter tant il se noie parfois dans un esthétisme un peu vain. Mais Huppert est là. Le texte aussi. C'est l'essentiel. La comédienne dit avoir été très intéressée par la façon dont il avait monté *La Mouette* de Tchekhov à Avignon. On espère une entente cordiale.





1 050400 886338

Hebdomadaire
T.M. : 650 000

☎ : 01 44 88 34 34
L.M. : 2 635 000

jeudi 15 avril 2004

Le nouveau
Observateur

Téléphone rouge

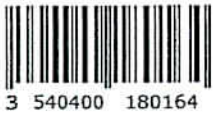
• Le carnet de bal d'Isabelle Huppert (*photo*) est plein à craquer. Cet été, Chéreau la fera tourner dans l'adaptation cinématographique



Gamma

d'une nouvelle de Conrad. Entre-temps, l'actrice devra sacrifier aux festivités tous azimuts du nouveau film de Christophe Honoré dont elle est l'héroïne, qui paraîtra à la mi-mai et devrait faire grand bruit : il s'agit de

« Ma mère », d'après un texte de Georges Bataille taillé pour le scandale. Elle se prépare aussi à être, en janvier 2005, à l'Odéon, « Hedda Gabler » d'Ibsen, sous la direction d'Eric Lacascade. Ouf !



Isabelle sur les planches

PARIS.— Isabelle Huppert, à l'affiche actuellement aux côtés de Catherine Frot dans *Les Sœurs fâchées* d'Alexandra Leclère (ci-contre), revient sur les planches. La comédienne incarnera début 2005 en France et en Suisse *Hedda Gabler*, dans la pièce du même nom du Norvégien Henrik Ibsen (1828-1906). Un rôle fort, mis en scène par Eric Lacascade, pour ce drame de la frustration d'une femme nourrie du rêve d'avoir le pouvoir sur une destinée humaine.



Photo AFP



Bimensuel ☎ : 01 40 87 10 70
T.M. : 80 000 L.M. : 140 000

PRÉFÉRENCES
mag

Du 01 janvier au 16 janvier 2005

UN CHANT INCANDESCENT, UNE FEMME MAL MARIÉE, DU PAIN DUR ET QUELQUES FÉLINS AMOUREUX...



LA CRÉATION PHARE DE JANVIER

Elle est belle. Dérangente. Malheureuse. Mal mariée. Elle se ronge les sangs parce que rien ne bouge autour d'elle. Cette petite vie étroite et immobile qui s'offre à elle ne peut la satisfaire. Elle a d'autres aspirations, Hedda, la belle fille au profil hautain du général Gabler. Elle se serait bien vue artiste. Mais la voilà mariée à un homme sans ambition, un homme si faible que cette fabuleuse rêveuse, ambitieuse en diable, se brûle les ailes dans ce quotidien médiocre. Éric Lacascade avait fait la connaissance d'Isabelle Huppert lors d'un festival d'Avignon. Il y présentait *La Mouette* de Tchekhov, avec cette scène finale fascinante : Tréplev, l'écrivain raté, reposait allongé, mort, sur un lit de plumes blanches. Depuis, Lacascade et Huppert se disent qu'ils aimeraient beaucoup lier leurs façons de travailler. Mais on ne s'attache pas un oiseau rare comme Huppert à n'importe quel prix. Il lui fallait une rencontre, et c'est avec cette *Hedda Gabler*, une des quelques femmes fortes du répertoire théâtral, que Lacascade l'a entraînée dans la danse. Après

Les Trois Sœurs, *Phèdre* ou l'énigmatique Nina de *La Mouette*, Lacascade poursuit ce qu'il appelle « l'exploration de ce continent inconnu qu'est la femme ». Mais plus largement, ce n'est pas seulement de la condition des femmes au dix-neuvième siècle que parle la pièce d'Ibsen, mais de tout être, homme ou femme, en butte à ses aspirations, un être au destin tragique. Hedda est cette femme fière glacée à l'extérieur, se consumant à l'intérieur. Dans un loft minimaliste et japonisant, « épuré mais pas complètement confortable », précise le metteur en scène, dans ce vide angoissant, Hedda-Isabelle trônera, frêle silhouette détachée sur le rouge des canapés. Une femme assurément déterminée. Certainement la création phare de ce mois de janvier.

Hedda Gabler, d'Henrik Ibsen. Adaptation et mise en scène d'Éric Lacascade. Du 13 janvier au 5 mars au Théâtre de L'Odéon. 01 44 85 40 40.



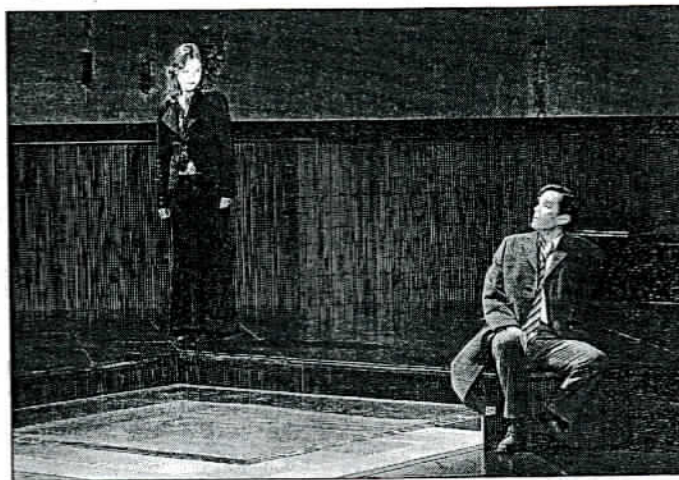
	Presse Régionale ☎ : 02 99 32 60 00	
	T.M. : 900 000 L.M. : 2 844 000	
14-76-61	NORMANDIE	
	jeudi 20 janvier 2005	

Elle interprète « Hedda Gabler », dans une mise en scène d'Éric Lacascade Isabelle Huppert, de l'Odéon à Hérouville

Isabelle Huppert fait une rentrée théâtrale remarquable et remarquable aux Ateliers Berthier/Odéon, à Paris. La comédienne incarne Hedda Gabler, le rôle-titre de la pièce de Henrik Ibsen, dans une mise en scène d'Éric Lacascade, directeur du Centre dramatique de Normandie. Le spectacle est accueilli fin mars, à Hérouville.

Il faut se méfier de l'eau qui dort. Alors que l'infériorité commence à monter, des vagues se forment dans l'estrange qu'on ne croyait que transparente. Par le jeu des lumières, le mouvement se reflète sur le mur de fond de scène et évoque des bûches se consumant. On ne peut imaginer ces effets scénographiques résulter du seul hasard, au moment où Hedda Gabler jette au feu le manuscrit de Lövborg, universitaire aussi brillant que peut être fade son besogneux de mari, Jørgen Tesman, vieux garçon avant l'âge. Ce faisant, la jeune femme referme le piège mortifère, dont elle est à la fois l'auteur et la victime.

Avec « Hedda Gabler », Henrik Ibsen (1828-1906) pousse encore un peu plus loin son exploration du continent féminin. Dans une société amoncelée par les conformismes, le dramaturge norvégien anticipe les travaux de Freud. Les personnages femmes de son théâtre touchent par leur fêlure secrète de désir entravé, d'aspiration étouffée. On a parlé de Hedda Gabler comme de la lointaine cousine d'Emma Bovary. Et c'est vrai que l'héroïne de Flaubert présente des analogies avec cette parente nordique. Dès lors, revient en mémoire l'interprétation qu'en fit au cinéma Isabelle



Isabelle Huppert (Hedda Gabler) et Pascal Bongard, qui tient le rôle du mari (Jørgen Tesman).

Huppert sous la direction de Claude Chabrol. Mais plus encore, dans cette façon de tisser sa toile, mi-manipulatrice mi-impulsive, la Mika Muller de « Merci pour le chocolat », du même cinéaste.

La comédienne excelle dans ces

rôles troubles, ambigus. Une attitude, un regard soudainement absent, une façon de tortiller ses cheveux, une inflexion dans la voix ciment et en même temps ajoutent à l'insaisissable psychologie de cette Hedda Gabler. Sous l'humour de certaines situations,

la trivialité d'un possible adultère, d'une rivalité jalouse, Éric Lacascade débusque une souffrance véritable. « Hedda Gabler est moins un drame bourgeois qu'une tragédie, qui doit être prise au sérieux et montée comme telle. » Ce parti pris se révèle pertinent. Et la rencontre entre Isabelle Huppert et le directeur du Centre dramatique national de Normandie s'avère inéluctable.

Sur le plateau, tout en sobre géométrie, aux rouges et noirs feutrés, le metteur en scène a réuni un groupe d'interprètes dans le travail duquel se fond, avec classe, le jeu de la « star ». On y retrouve des membres de la « bande » à Lacascade : Norah Krief, Christophe Grégoire, le « Platonov » d'Avignon, ou encore Elisabetta Pogliani. Pascal Bongard (Tesman) et Jean-Marie Winling (le conseiller Brack), contribuent à la qualité de ce spectacle. Toute l'équipe, ou presque, de la Comédie de Caen – techniciens, administratifs – s'est spécialement déplacée, mercredi soir dernier, pour la générale. Du côté du Centre dramatique national de Normandie, l'esprit de famille était à la fête.

Xavier ALEXANDRE.

Cycle Ibsen à Hérouville et à Caen

La pièce « Hedda Gabler » est jouée aux Ateliers Berthier de l'Odéon-Théâtre de l'Europe (8, boulevard Berthier, Paris, XVII^e) jusqu'au 5 mars, du mardi au samedi, à 20 h, et le dimanche, à 17 h. Tarifs : de 13 € à 26 €. Location au 01 44 85 40 40. Le spectacle part ensuite en tour-

née, du 13 au 20 mars, à la Comédie de Genève, puis du 20 mars au 2 avril à la Comédie de Caen, théâtre d'Hérouville, où il s'inscrit dans un cycle Ibsen. Celui-ci commence avec « Peer Gynt », mis en scène par Patrick Pineau et créé l'été dernier à Avignon, dans la Cour d'Honneur, du 1^{er}

au 4 février, à Hérouville. Il se termine au théâtre de Caen, qui accueille les 2 et 3 mai, « Brand » mis en scène par Stéphane Braunschweig. Ce cycle Ibsen est proposé au tarif unique de 36 €.

Renseignements complémentaires au 02 31 46 27 29.



Presse Régionale ☎ : 02 99 32 60 00
 T.M. : 900 000 L.M. : 2 844 000
 TOUTES EDITIONS
 mardi 18 janvier 2005

ouest
france

Une grosse actualité théâtrale à Paris en ce début 2005

Isabelle Huppert devient *Hedda Gabler*

C'est un rôle qui lui faisait envie depuis longtemps. Isabelle Huppert joue *Hedda Gabler*, d'Henrik Ibsen (1828-1906) dans une mise en scène d'Éric Lacascade, le directeur de la Comédie de Caen.

« Hedda, pour le moment, est une énigme extraordinaire, » avouait-il, il y a plus de deux mois, lors des premiers travaux d'approche sur la scène du Théâtre de l'Odéon à Paris. Et il n'est pas sûr qu'Éric Lacascade se soit donné pour envie de la révéler puisque « travailler une énigme, sans pour autant vouloir la résoudre, ça peut être passionnant. »

A son tour le patron de la Comédie de Caen se laisse fasciner par *Hedda Gabler*, cette dérangeante créature imaginée en 1890 par le Norvégien Henrik Ibsen (1828-1906) et qui depuis trouble, provoque, déconcerte ou dérange interprètes, dramaturges ou publics. Elle est fille de général. Par dépit, par intérêt ou par défi, elle a épousé un benêt d'intellectuel plongé dans ses livres et ses recherches. Un long voyage de noces de plusieurs mois lui a dessiné le futur d'une existence morne. Elle en trompe le prévisible ennui dès son retour, en jouant avec ceux qui l'entourent un cruel jeu de société qui finira dans la mort.

Isabelle Huppert n'aura pas été



Isabelle Huppert dans une mise en scène du Caennais Eric Lacascade.

dépaysée en prenant ce rôle auquel elle pensait depuis longtemps. Elle aura retrouvé dans les frustrations, les envies, les calculs de son personnage, un peu de cette Madame Bovary qu'elle a jouée devant les caméras de Claude Chabrol il y a une

quinzaine d'années. Mais avec chez Hedda davantage de noirceur que chez l'héroïne de Flaubert, pour aller vers le sacrifice de l'autodestruction.

Entre sourire de dérision et larmes de bouleversement, la comédienne

joue toute la complexité insondable de cette femme. Le regard fixe, le mouvement infime, la voix calculée, elle cherche sa vérité dans un monde qu'elle ne vit pas comme le sien. Avec rigueur et subtilité, la mise en scène d'Éric Lacascade enlève toute référence de lieu et de temps à ce drame étalé dans un sobre décor de noir et de rouge. Hedda Gabler y règne sans partage sans jamais livrer les clés de son attitude énigmatique.

Est-elle naïve ou machiavélique, rêveuse ou désespérée ? Tous les sentiments la traversent et la tiraillent à la fois, entraînant dans leur chute les êtres qui, mari, amie, amant, tante, conseiller (Pascal Bongard, Norah Krief, Christophe Grégoire, Elisabetta Pogliani, Jean-Marie Winling) croient partager ses vues ou maîtriser ses aspirations. Vertige d'une destruction de groupe dans un spectacle prenant de force radicale et de rigueur absolue.

Pierre FORNEROD.

- Durée du spectacle, 3 heures y compris entracte. Odéon Théâtre de l'Europe 8 Bd Berthier à Paris
- 17^e jusqu'au 5 mars. Téléphone : 01 44 85 40 40.
- En tournée à Genève, Barcelone, en Allemagne et à Caen du 29 mars au 2 avril.

Théâtres subventionnés : Euripide et Pinter à l'honneur

C'est le Théâtre de la Colline qui fappe les premiers mois coups de la rentrée, dans sa petite salle. Roland Bertin son dir. (Septembre-Septembre) dans « Oncle Vania », de Tchekhov, mis en scène par Yves Beaumercq. La grande salle accueillera ensuite « L'Opéra de quat'sous » de Brecht, monté par Christian Schaubert, avec Nadin Stronau et Ghislain Paris. Plus deux créations contemporaines, « Ro-

ouvre le 15 octobre avec Cornelle (« Le Montreux », mis en scène par Jean-Jouis Benoit), que suivra Molière (« L'Amour médecin ») et « Le Sicilien ou l'Amour puni », mis en scène par Jean-Marc Villiger, avec la participation des Arts florissants, et « Truffaldino », mis en scène par le patron, Marc Botto. Mais aussi, outre les reprises (dont celle de « Fables de La Fontaine » montées par Bob Wilson) le Français accueille deux nouveaux auteurs à son répertoire : Thomas Bernhard, avec sa dernière pièce « Place des héros » (fin décembre), mise en scène d'Arthur Nauyock) et... Euripide (« Les Bacchantes », mise en scène d'André Wilms, en février).

Le Vieux-Colombier, ouvre le 22 septembre avec un spectacle de la chorégraphie Katrin Sapporta inspiré par Collette, à l'honneur cette année :

« Feu le musée-hall », suivront Lahele (« Le Mystère de la rue Rotonde ») et Lars Norén (« Embrassez les ombres », mis en scène par Joel Jouanneau). Quant au Studio Théâtre, très électrique, il propose dès le 15 septembre une intrigante nouveauté, « Le Privilege des chiens » de Fernando Pessoa, mis en scène par Eric Gervaise, avec la collaboration de Hiram. Suivront entre autres Pascal Rambert et...
A l'Odeon, toujours en exil boulevard Berthier, après le contre-repassé (21 septembre-2 octobre) du très beau « Jugement dernier » d'Odon von Horvath, marqué succédant « L'Inlusion comique » de Cornelle, montée par Frédéric Fribourg, puis « La Rose et la Harle », un spectacle inspiré à Camille Beau par le « Richard II » de Shakespeare, et mis en scène par Georges Lantier. L'événement est attendu à haut-parler : l'hammation de « Hedda Gabler », d'Henrik Ibsen, par Isabelle Huppert, dans

une mise en scène d'Eric Lacroix, avant le « Peter Gynn » d'Ibsen créé cet été à Avignon par Patrick Pheau.



Au théâtre de la Colline, Nathalie Richard dans « Oncle Vania ».

Gen. Orlan.

Alfredo Arias à Charlott
A Charlott la danse corré le feuave Angelin Helicaj et tten la plus grande place dans la grande salle, avec l'exception d'une comédie musicale d'Alfredo Arias, « Manito Mistico », en mars, d'un spectacle de Deborah Warner en mai, et de Roberto Lerage (« La Fée endormie de Bertolt Brecht ») de Jean-François Accartelle entre autres (« Les Vampires » de Jean-François Feyret, avec Inès Jacob et Mathieu Aumont, et une pièce du Britannique d'origine pakistanaise, scénarisée par Stephen Frears) et romancier Iqbal Kureshi, « Quand vient la nuit ».

Au Théâtre de la Ville, le jeune metteur en scène Emmanuel De-munay-Moia ouvre la saison de la grande salle de la 20^e avec « Le Rhinocéros » de Ionesco, que d'Odon von Horvath, puis « El Don Juan », une création d'Omur Porras qui montera aussi aux Abesses, « Histoire du soldat »

de Rammz. Dans cette seconde salle met en scène « Gare aux femmes » de Thomas Middleton, Michaël Dorn (« Les animaux ne savent pas qu'ils vont mourir », de Pierre Desproges), et Franche Berge Jouen « L'Orange » d'Ostrowski.

Au Théâtre du Rond-Point enfin, Jean-Michel Ribes annonce une tentative de ribes dans ses deux salles. Il signe (et met en scène lui-même) dès ce mois-ci « Météo haut, musée bas », avec Anne Grignon et Christian Haeg, l'homme capot-douc, et dirigera également, en janvier, un roll trio de comédiens, Judith Meyer, Michaël Aumont et Claude Barszer dans « Dieu est un stewart de bonne composition », d'Yves Ravey, tandis que la dernière pièce d'Alfred Pinter, « Célébration », sera montée par Roger Planchon. La pièce manquera pour être jouée, Ribes des ces jours-ci dans « Le Fantôme », Marthe Marini dans « Le Château de Cene » de Bernard Noël, Jean-Claude Grunberg avec deux pièces, « Mon père », puis « La et O », Denis Chalen jouée par Christie Mautlin...

A.C.

Publiques ou privées, les salles misent sur les stars

Depardieu, Delon, Fanny Ardant et... Lucilla Casta. La scène, cet automne, n'aura rien à envier à Hécaton.

Riche et variée, la saison théâtrale a commencé ici cette année, dès la fin août. Et le rideau de la première générale se lèvera dès après-demain au Tristan Bernard, avec « Si j'étais diplomate » de deux auteurs américains, mis en scène par Alain Sachs. Les autres anglo-saxons ont comme toujours le vent en poupe. L'Américain au affichez deux : Edouard Allbez avec « A la fille pas dit tout » portrafit d'un couple de la côte Est morts violent mis pas plus lumineux que celui de « Qui a peur de Virginia Woolf » et qui quinquarment Jean-Pierre Cassel et Danièle Le-brun dans une mise en scène de Tilly-Richard Greengerg, avec « Trois jours de pluie », dramatique de l'oeuvre d'un écrivain, adapté par Jean-Marie Besset et interprété par Pierre Cassagnard et Léa Drucker.

Robert Hossein adapte McCoy
A la Comédie des Champs-Élysées, Donald Merrigale, l'auteur magre de « Diner entre amis », remania Stéphane Fréchet et Laurent Sè-pliane entre amis, « L'Amour just new-yorkais parle d'excuse dans une usine de transformation de poisson dans « Love and Fish », mis en scène par Régis Sauton, au Sôba Montfort, Le Britannique Chris Cuthbert croque les difficultés rrites culturelles dans « Un buxier », un vrai », où Michaël Duchassaing et Geneviève Fontanel, deux anciens du Français s'opposent dans une mise en scène de Stéphane Médège, à Arthur Jugnot et Salomé Lelouch (à l'Éclair), Quant à Robert Hossein, il n'hésite pas à investir le Palais des Congrès pour adapter à la scène le roman d'Honore McCoy, déjà porté à l'écran, au s'en souvenir, par Sylvain Perleback.



Michaël Galbra et Paulle Neillie dans « Les Rustros » de Goldoni sur la scène du théâtre Saint-Georges.

Mais c'est peut-être un Studio 10 qui monopolisera l'attention dans le domaine étranger : Ingmar Bergman, en redite, nous offre dans « S'agit-il de vivre », une sorte de restaurant sur le théâtre et le cinéma, que Roger Planchon mettra en scène au Théâtre Comédia en octobre, avec Jady Broyer et Françoise Biron.

Les créations françaises sont au moins aussi nombreuses. Des cette semaine, au Théâtre La Bruyère, Stéphane Médège monte « Nature et Déshonneur », d'Oliver Dunal, il sur les stapes de développement personnel. Puis Jean-Marie Besset propose « Rue de Babylone », un « Ballet » apprenant un patron de presse à un SDF, où Jacques Lassalle dirige Samuel Labritaire et Robert Pignat, au Petit Montparnasse (où la grande salle affiche la reprise du très beau « Dégouter chez Wittgenstein » de Thomas Bernhard).

Aux Mathurins, où Nicolas Vadé, Cluê Lambert et Clément Dibony créent dans la petite salle la première pièce du jeune romancier Florian Zeller, « L'Amour », Bernard Murat dirige Caroline Silhol, Stéphane Hillel, François Mourouret et Charlotte Kury dans « Trains d'Amour », de Marianne Margelien, l'Amour Variétés, Roland Giraud,

Véronique Jannot et Jean-Luc Moreau, qui signe aussi la mise en scène, jouent « Avez de temps » de Dany Laurant, l'auteur, la saison dernière, de « Comme en 14 », couronné par les Molières. Et l'humoriste Laurent Buguier a mobilisé le créateur italien Lesconte pour mettre en scène sa première « vraie » pièce, « Grosse Chaleur », qui évoque la canicule, et réunit Brigitte Fossey, Jean Benguigui, Catherine Arditi à la Renaissance.

A côté de tous ces spectacles qui restent à découvrir, quelques-uns sont à inventer assurés du succès : ils affilient des stars. On attend ainsi, quel événement, Gérard Depardieu, face à Fanny Ardant, dans une pièce magnum opus : « La Bête dans la jungle » de James Lord, d'après Henry James. Mais en scène par Jacques Lassalle à la Madeleine à partir de la fin du mois, le couple devra toutefois faire oublier le duo magique Delphine Seyrig-Samï Fiorani Zeller, « L'Amour ». Tout comme Lucilla Casta, qui, au Théâtre Antoine, s'illustre, dans une mise en scène de Jacques Weber, à l'« Opéra » de Gramont, et cros-sen l'ombre gracie d'Isabelle A-

lain Delon face à Astrid Veillon. A côté de tous ces spectacles qui restent à découvrir, quelques-uns sont à inventer assurés du succès : ils affilient des stars. On attend ainsi, quel événement, Gérard Depardieu, face à Fanny Ardant, dans une pièce magnum opus : « La Bête dans la jungle » de James Lord, d'après Henry James. Mais en scène par Jacques Lassalle à la Madeleine à partir de la fin du mois, le couple devra toutefois faire oublier le duo magique Delphine Seyrig-Samï Fiorani Zeller, « L'Amour ». Tout comme Lucilla Casta, qui, au Théâtre Antoine, s'illustre, dans une mise en scène de Jacques Weber, à l'« Opéra » de Gramont, et cros-sen l'ombre gracie d'Isabelle A-

Jan, qui y avait débute adolescent, au Français...
Alain Delon, lui, n'a pas cessé, il crée « Les Montaignes russes », du scénariste Eric Assous (auteur entre autres des « Randochemers ») et de « La Femme défunte » de Philippe Harel), et devra jouer sans trop de peine le rôle d'un homme noir qui fascine une jeune femme (Astrid Veillon), au Montigny, à la mi-octobre.

Quant à Michaël Galbrau, il se succède à lui-même dans « Les Rustros » de Goldoni, qu'il reprend, avec Paul Noelle, « Mon propre fils », au Saint-Georges. Derrière, Michaël Bouquet retrouve, lui, le rôle d'un sorte sur lequel il avait fait un tombeau. Il y a dix ans déjà : celui du « Roi se meurt » de Ionesco, qu'il reprend, cette fois, au Théâtre Hébertot.

À ce survol des incontournables affiches du début de saison il faut encore ajouter deux évènements littéraires : les « Dialogues de bêtes » de Collette, joués aux Bouffes Parisiens par Jean-Paul Muel et Jean-Jacques Moreau, et la correspondance entre George Sand et Gustave Flaubert, épique sous-titrée « Clémence », par Marie-France Piser et Thierry Fortincau à la Gaîté Montparnasse.



Quotidien
T.M. : 85 000

☎ : 01 41 40 75 00
L.M. : 297 500

LE QUOTIDIEN
DU MEDECIN

mercredi 19 janvier 2005

➤ Théâtre

« Hedda Gabler », de Henrik Ibsen

L'ambivalence de l'héroïsme

Pièce tardive de l'auteur de « Maison de poupée », « Hedda Gabler » est présentée dans une adaptation et une mise en scène d'Eric Lacascade aux Ateliers Berthier, avec Isabelle Huppert dans le rôle-titre d'une jeune femme difficile à cerner.

C'EST l'un des plus complexes personnages de femme qui ait jamais paru sur le théâtre. Elle est plus humaine et pourtant plus terrible que Médée, elle est plus moderne, évidemment (la pièce date de 1890), mais qui peut prétendre la comprendre ? Qui est-elle, cette jeune femme qui, au retour d'un insupportable voyage de noces, va tout détruire autour d'elle jusqu'à se donner la mort ? Une déçue, une frustrée, certainement, une insatisfaite, une jalouse, une faible, une garçonne, une conventionnelle qui se plaint de ne pas avoir rencontré des gens de son milieu lors du long périple matrimonial, une manipulatrice, une allumeuse, une hystérique, une innocente qui s'aveugle, une criminelle, un être qui ne veut pas de l'âge adulte, une méchante, une cruelle, une déséquilibrée, une âme forte, ou très impressionnable et influençable, au contraire...

Qui est-elle ? Ibsen ne le savait pas qui s'interrogeait, fasciné. Le sait-on ? La médecine, l'analyse doivent avoir des bribes de réponse. Qu'est-ce que le cas Hedda Gabler ? Est-ce un cas clinique ? On aimerait devant une telle figure de femme pouvoir parler longtemps avec ceux qui détiennent quelques esquisses d'explication. Car ce drame, un drame qui est un précipité d'essence tragique, en fait, c'est ce que montre la mise en scène d'Eric Lacascade, a quelque



Isabelle Huppert, actrice souveraine

chose de profondément angoissant. Peut-être simplement parce qu'il pose la question du mal. Quand elle brûle le manuscrit en disant que c'est l'enfant de Lövborg et de Mme Elvsted, elle anéantit également l'enfant qu'elle porte et qui la révolte, littéralement, et le feu la transfigure, la purifie. C'est très compliqué à comprendre.

Ombres et inconscients. Et à jouer, n'en parlons pas. Sur un vaste plateau qui semble léché des flammes d'un enfer mental, avec, au fond, un faux mur aux aspérités de béton mais aux transparences de paroi de nacre, comme si les ombres nous renvoyaient à l'inconscient du texte, le jeu se dessine clairement. Le mari au visage plein d'adolescent, Pascal Bongard, lui donne la tendresse des esprits sans ma-

lice au sens du diable. Il est franc, égoïste comme un homme de son temps, mais c'est un intellectuel, il n'a pas que des ambitions sociales, et il l'aime, Hedda. Lövborg a la nervosité blessée de Christophe Grégoire, quelque chose de déchiré et qui ne développe aucune défense, même s'il comprend intuitivement, confusément, qu'Hedda ne lui veut pas du bien. Le conseiller Brack a le charme diabolique de Jean-Marie Winling. A lui les derniers mots, une fois que tout est fini : « Ça ne se fait pas. » Il reste du côté de la société. Il flirte avec la débauche d'un côté, la fille du général Gabler de l'autre. Mais il est pour l'ordre.

La tante, jouée par Elisabetta Pogliani, est jeune dans cette mise en scène, ce qui donne une toxicité supplémentaire à ses relations avec Hedda. Quant à Mme Elvsted, elle a l'ultrasensibilité de Nora Krief, qui ne craint pas de composer ce qu'il y a de gauche et d'irritant en cette femme qui exaspère littéralement les pensées morbides de l'héroïne. C'est Isabelle Huppert. Peu dire qu'elle joue toutes les contradictions de cette jeune femme rétive à toute autorité ou alors allons du côté du général et de la mère, absente de toute éternité. Cherchons. Ecoutons. L'adaptation d'Eric Lacascade est très intéressante, elle éclaire. Sa mise en scène aussi. Et en même temps, avec l'actrice souveraine qu'est Huppert, il va du côté du noyau dur, âpre, résistant, énigmatique.

> ARMELLE HÉLIOT

Théâtre de l'Odéon aux Ateliers Berthier, à 20 h du mardi au samedi et en matinée le dimanche à 15 h (01.44.85.40.40). Le texte de l'adaptation est publié avec un complément documentaire, par L'Avant-Scène théâtre (12 euros). Durée : 3 h avec entracte.

80 000 exemplaires distribués. Le journal de référence de la vie culturelle en Ile-de-France

Le journal des arts vivants en Ile-de-France

La Terrasse

www.journal-laterrasse.com

Mensuel n° 124 janvier 2005 - 13^{ème} année, existe depuis 1992 - Paru le mercredi 5 janvier 2005.

Distribution : 80 000 exemplaires. Prochaine parution mercredi 2 février 2005. Club Bouche à Oreille voir en page 51.

La Terrasse, 4 avenue de Corbéra 75012 Paris. Tél. : 01 53 02 06 60 - Fax : 01 43 44 07 08.

E-mail la.terrasse@wanadoo.fr - Sommaire 124 en page 4.



La Terrasse

Janvier 2005.

Vendredi 22 mars 2005
Théâtre Mogador
37 Avenue de la République 75011 Paris

SAINT-SAËNS
Danse macabre
Ballet d'opéra en 3 actes et 3 tableaux

CHAUSSON
Pièces pour Violon

DVORÁK
Symphonie n° 9

Oliver Charlès
J.-F. Verdier, Directeur

Programmation de l'Orchestre
01 42 33 72 89
www.orchestrecolonnie.fr

Alain Ollivier / Olivia Rosenthal /
Paul Desvaux / Daniel Danis /
Waas Gramser / **Théâtre**
Eric Lacascade



Isabelle Huppert
dans *Hedda Gabler*
de Ibsen, mise en
scène Eric Lacascade

/14

Enquête

Laboratoire Hedda Gabler

Figure fascinante qu'Hedda... Pourquoi la fille du général Gabler a-t-elle épousé le plus insignifiant de ses admirateurs, Tesman ? Que cherche-t-elle avec Lövborg, son ami d'enfance, brillant esprit, débauché puis repentant ? D'où vient ce vertige de destruction qui l'habite et la pousse jusqu'au suicide ? Ibsen dissèque à vif la tragédie d'une femme éprise d'idéal, dont les rêves finissent dans le broyeur médiocre de l'existence. Éric Lacascade se penche, avec Isabelle Huppert, sur cette énigme. Il nous a ouvert les portes de son « laboratoire » de création.

Acte III scène V

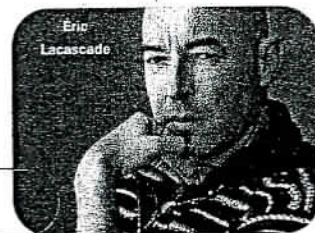
Il fait sombre dans la petite salle des ateliers Berthier. Juste un gros projecteur pour éclairer la maquette du décor, un loft de bois brun aux lignes épurées, où seuls deux canapés cramoussés arrêtent le regard. Quelques veilleuses sur les tables, des livres empilés, des tapuscrits griffonnés, des bouteilles d'eau en pagaille... Une odeur de café qui traîne... L'atmosphère bruisse

de chuchotements studieux. Ils sont rassemblés autour de la table comme des étudiants. Ils ? Isabelle Huppert, Norah Krief, Christophe Grégoire, Jean-Marie Winling, soit Hedda Gabler, Thea Elvsted, Ellert Lövborg et Brack. Éric Lacascade leur parle de la scène à jouer. Il décortique les phrases, pointe les moments de rupture, de basculement, parle de la situation, des personnages, de leur état, de leurs sentiments, des pistes à explorer. Il livre les notes qu'il a

patiemment accumulées au cours de sa traversée en solitaire du texte. Car avant d'approcher le plateau, Éric s'est enfermé trois mois avec Ibsen pour façonner son adaptation de la pièce, comme un peintre prépare sa toile, isolé dans son atelier. Il a comparé les traductions, pesé chaque mot, sondé le sens, frappé les sonorités jusqu'à toucher la note juste, celle qui touche au cœur. « Cette phase préliminaire m'est essentielle pour pénétrer dans la matrice de l'écriture, m'approprier la pièce, faire passer son fluide dans mes veines. J'ai l'impression d'écrire avec l'encre de mon sang. Après vient le temps où je laisse voguer mon imaginaire. Je regarde des peintures, des dessins, ici de Schiele, Munch et Delveaux.

« J'ai l'impression d'écrire avec l'encre de mon sang. »

vail consiste à trouver son rythme organique, lui laisser ses défaillances, ses absences lorsqu'elle essaie de rassembler ses morceaux. Hedda n'agit pas selon une pensée purement stratégique, elle renferme aussi une intelligence animale, une part incontrôlable. Elle refoule ses pulsions charnelles en même temps qu'elle est tourmentée par le désir. Son rapport au corps trahit ce trouble. Par



Je m'imprègne. Des images surgissent, des idées germent, qui vont définir la dramaturgie et les lignes de force de la mise en scène. »

Le sens de l'espace

On passe maintenant sur le plateau, acte III scène V : Lövborg arrive chez Hedda au petit matin. Il revient d'une soirée chez le juge Brack. Il a bu, il s'est battu. Il a perdu. Lui qui avait tenté de fuir sa vie de débauché d'autant et de retrouver auprès de Thèa la sérénité et le chemin de la gloire professionnelle a sombré. Pire, il a égaré dans sa déroute le précieux manuscrit de la grande œuvre qui signait sa rédemption. Et c'est Tesman qui l'a récupéré et confié à Hedda. Isabelle, sortie dans une longue jupe moirée par-dessus son jean, circule, elle cherche sa place, plonge en elle pour aller chercher Hedda. Christophe teste une possibilité d'entrée, puis une autre, encore une autre. Doit-il faire intrusion brutalement dans la maison ou au contraire rester au seuil, prêt à repartir ? Qu'impliquent ces alternatives quant à la signification des répliques ? On propose, on argumente, on tâtonne, on remet l'ouvrage sur l'établi. Comment la distance peut-elle révéler ce qui se joue entre les êtres ? Comment le corps exprime-t-il l'au-delà du verbe, l'énergie se déplace-t-elle ? Comment amener l'action, sentir le geste exact ? Tous les comédiens participent à la discussion. D'ailleurs, au début, chacun a interprété tous les rôles.

Éric arpente l'espace, la démarche pensive. Il montre l'attitude, esquisse le mouvement. Chez lui, chaque déplacement fait sens. Les répétitions servent à sculpter les composantes du jeu : l'enracinement dans le sol, la mise à distance de la relation au personnage ou au contraire, l'instant d'après, la catharsis complète, les allers-retours entre ces pôles, identification et détachement. « Nous ne travaillons pas à partir d'une construction psychologique préalable du personnage mais sur sa mise en situation, sur ses états physiques et mentaux, sur sa relation aux autres que dessinent les dialogues. Qu'est-ce qui les agit à ce moment-là ? »

Le « cas » Hedda Gabler

Isabelle oscille ainsi entre abandon et contenance offensive dans cette séquence. « Avec elle, le tra-

exemple, elle ne parvient à prononcer qu'elle est enceinte. Peut-être est-ce parce qu'elle se situe entre les genres, le féminin et le masculin. Ça gronde en elle, comme du feu sous la glace » commente Éric. Sur scène, Isabelle possède cette incroyable capacité d'incarner l'ambiguïté, comme si elle captait toutes les projections du spectateur. Elle est là, et sa présence laisse deviner des béances muettes, des tumultes secrets retenus au seuil des lèvres.

Qui est Hedda Gabler ? Faut-il d'ailleurs tenter de répondre ? « Non ! Il ne s'agit pas de résoudre le « cas Hedda Gabler », mais de comprendre la tragédie et le cheminement de cette personnalité complexe qui s'enfoncé dans sa folie, jusqu'au suicide. Nous ouvrons des pistes, nous décryptons les mécanismes du processus. Cette femme mal manée, solitaire, aspire à la beauté et la grandeur d'âme. Ses désirs crient dans le vide. Ses rêves s'écrasent contre la médiocrité de son existence et la petitesse de son milieu, grotesque jusqu'à l'obscénité. Elle ne sait pas vivre dans la réalité. Elle s'échappe dans son monde et ses fantasmes. Elle ne trouve pas sa place dans la société et refuse de se soumettre aux figures imposées de la féminité tout en restant prisonnière des normes sociales et du qu'en dira-t-on. Lövborg représentait pour elle l'art, la pensée libre et souveraine, le salut. Thèa le lui a ravi ».

Incessant questionnement

L'après-midi arrive déjà à sa fin. Isabelle et Christophe répètent une dernière fois. La scène a trouvé sa justesse. Il aura fallu ce lent tâtonnement, cet incessant questionnement, cette écoute mutuelle au sein de la troupe pour atteindre la vérité de ce regard silencieux entre Hedda et Lövborg, qui dit le désespoir, l'abîme, l'échec. Il est 19h30. Il reste quatre semaines avant la première.

Gwénola David

Hedda Gabler, d'Ibsen, mise en scène de Éric Lacascade, du 13 janvier au 5 mars, du mardi au samedi à 20h, le dimanche à 15h, relâche lundi, à L'Odéon aux Ateliers Berthier, 8 bd Berthier, 75018 Paris. Rens. 01 44 85 40 40 et www.theatre-odeon.fr

de l'encre

- janvier 2005 -



110502 504309

Hebdomadaire
T.M. : 130 000

☎ : 01 41 34 60 00
L.M. : 815 000

PARISCOPE

mercredi 12 janvier 2005

Hedda Gabler

D'Henrik Ibsen. Adaptation et mise en scène Eric Lacascade. Avec Isabelle Huppert, Pascal Bongard, Christophe Grégoire, Norah Krief, Elisabetta Pogliani, Jean-Marie Windling.

De retour de son voyage de nocces, Hedda entre chez elle pour ne plus ressortir. Dès lors, l'intensité de son silence, son étouffante violence, pèsent toujours plus lourd... Eric Lacascade a invité Isabelle Huppert à incarner l'une des figures les plus fascinantes du répertoire.

Odéon - Ateliers Berthier 89



Hebdomadaire
T.M. : 130 000

☎ : 01 41 34 60 00
L.M. : 815 000

PARISCOPE

mercredi 15 décembre 2004

Pour faciliter vos sorties,
une sélection des prochains
spectacles et événements.



théâtre

Axelle Laffont

Les 13, 14 et 15 janvier.
Olympia. 0892.68.33.68.
(0,34€/mn).

Hedda Gabler

De Henrik Ibsen. Adaptation et
mise en scène Eric Lacascade.
Avec Isabelle Huppert.
Du 13 janvier au 5 mars.
Odéon - Ateliers
Berthier. 01.44.85.40.40.

Les Vamps

Du 13 au 17 janvier. Casino
de Paris. 0892.698.926.
(0,34€/mn).

La nuit des Oliviers

D'Eric-Emmanuel Schmitt.
Mise en scène Christophe
Lidon. Avec Frédéric Quiring.
A partir du 14 janvier.
Montparnasse.
01.43.22.77.74.

**Dieu est un steward
de bonne composition**

D'Yves Ravey. Mise en scène
Jean-Michel Ribes. Avec
Michel Aumont, Claude
Brasseur, Judith Magre. Du 18
janvier au 12 mars. Rond-
Point. 01.44.95.98.21.

Nonnesens

Comédie musicale de Dan
Goggin. A partir du 18 janvier.
Déjazet. 01.48.87.52.55.

Fellag

Dans « Le dernier chameau ».
Du 19 janvier au 20 février.
Bouffes du nord.
01.46.07.34.50.



«Amadeus» avec Lorant Deutsch, Jean Plat, Stéphane Hillel

© Guirec Coadec/Angeli

Réservez dès maintenant
 Vos places de concerts

Jeanne Mas. Le 8 janvier. Casino de Paris

William Sheller. Du 1^{er} au 12 février. Folies Bergère.
(0.892.68.16.50 *)

Henri Salvador. Les 11 et 12 février. Palais des Congrès

Billy Crawford. Le 20 mars. Zénith

David Hallyday. Le 18 avril. Le Bataclan

Mark Knopfler. Le 19 avril. Bercy (Palais Omnisports de Paris)

Francis Cabrel. Du 19 au 22 avril. Olympia

Dany Brillant. Du 2 au 5 juin. Casino de Paris

Star Academy. Le 24 juin. Bercy (Palais Omnisports de Paris)

Pour réserver...

0.892.68.33.68.* - 0.892.700.900.* - 0.892.69.70.73.*

ou www.ticketnet.fr - 0.892.69.21.92.* ou
www.francebillet.com et dans tous
les points de ventes habituels.

*(0,34 €/mn)

Amadéus

D'Anthony Schaeffer. Mise en
scène Stéphane Hillel. Avec
Jean Plat et Lorant Deutsch.
A partir du 20 janvier. Théâtre
de Paris. 01.48.74.25.37.

Molly

De Brian Friel. Mise en scène
Laurent Terzieff. Avec Fabrice
Luchini, Laurent Terzieff,
Caroline Sihol. A partir
du 20 janvier. Gaîté
Montparnasse.
01.43.22.16.18.

Le manège

De Florian Zeller. Mise en
scène Nicolas Briannon.
Avec Nicolas Vaude, Marine
Delterme, Nicolas Briannon,
Anne Charrier. A partir
du 22 janvier. Petit
Montparnasse.
01.43.22.77.74.

Tout Buffo

De et par Howard Buten.
Du 22 janvier au 5 mars.
Rond-Point. 01.44.95.98.21.



Hebdomadaire ☎ : 01 41 34 60 00
T.M. : 130 000 L.M. : 815 000

PARISCOPE

mercredi 22 décembre 2004

Pour faciliter vos sorties,
une sélection des prochains
spectacles et événements.

4

théâtre

Jamel Debbouze

Les 30 et 31 décembre.
Le Zénith. 0.892.68.33.68.
(0,34€/mn).

Si ce n'est toi

D'Edward Bond. Mise en
scène Alain Françon. Reprise
du 5 au 21 janvier. **Théâtre
national de la Colline.**
01.44.62.52.52.

Le jeu de la vérité

De Philippe Lellouche. Mise en
scène Marion Sarraut. Avec
Vanessa Demouy, Philippe
Lellouche, David Brécourt,
Christian Vadim. A partir du 6
janvier. **Comédie de
Paris.** 01.42.81.00.11.

Zigmond follies

Texte et mise en scène
Philippe Genty. Avec Eric de
Sarria et Philippe Richard.
Du 6 au 29 janvier. **Théâtre
national de Chaillot.**
01.53.65.30.00.

Tex

Le 9 janvier. **Olympia.**
0.892.683.368. (0,34€/mn).

Hedda Gabler

De Henrik Ibsen. Adaptation et
mise en scène Eric Lacascade.
Avec Isabelle Huppert. Du 13
janvier au 5 mars. **Odéon -
Ateliers Berthier.**
01.44.85.40.40.

La nuit des Oliviers

D'Eric-Emmanuel Schmitt.
Mise en scène Christophe
Lidon. Avec Frédéric Quiring.
A partir du 14 janvier. **Petit
Montparnasse.**
01.43.22.77.74.

Sortie de scène

De Nicolas Bedos. Mise en
scène Daniel Benoin. Avec
Guy Bedos. A partir du 14
janvier. **Hébertot.**
01.43.87.23.23.

Amitiés sincères

De François Prévôt-Leygonie
et Stéphane Archinard. Mise
en scène Bernard Murat. Avec
Michel Leeb, Bernard Murat. A
partir du 18 janvier. **Edouard
VII.** 01.47.42.59.92.

**Dieu est un steward
de bonne composition**

D'Yves Ravey. Mise en scène
Jean-Michel Ribes. Avec
Michel Aumont, Claude
Brasseur, Judith Magre.
Du 18 janvier au 12 mars.

Rond-Point.
01.44.95.98.21.

Amadeus

De Peter Schaffer.
Mise en scène
Stéphane Hillel.
Avec Jean Piat et
Lorant Deutsch.
A partir du 20 janvier.
Théâtre de Paris.
01.48.74.25.37.

Molly

De Brian Friel.
Mise en scène Laurent
Terzieff. Avec Fabrice
Luchini, Laurent Terzieff,
Caroline Silhol. A partir
du 20 janvier. **Gaîté
Montparnasse.**
01.43.22.16.18.

Réservez dès maintenant
Vos places de concerts

Paolo Conte. Du 11 au 14 janvier. Théâtre du Châtelet

Patricia Kaas. Les 21 et 22 janvier. Zénith

Tony Carreira. Les 22 et 23 janvier. Olympia

Eliane Elias. Le 2 février. Le Bataclan

Michel Delpech. Les 7 et 8 février. Le Bataclan

William Sheller. Du 1^{er} au 12 février.
Folies Bergère (0.892.68.16.50 *)

Véronique Sanson. Du 1^{er} au 10 mars. Olympia

De Palmas. Les 8 et 9 mars. Zénith

Sylvie Vartan. Le 2 avril. Bercy (Palais Omnisports de Paris)

Pour réserver...

0.892.68.33.68.* - 0.892.700.900.* - 0.892.69.70.73.*
ou www.ticketnet.fr. - 0.892.69.21.92.* ou
www.francebillet.com. www.fnac.com et dans tous
les points de ventes habituels.

* (0,34 €/mn)



© Studio Hignard P.A. Allard

William Sheller



Presse Régionale
T.M. : 452 050

☎ : 04 78 14 77 20
L.M. : 1 600 000

LE PROGRÈS

01/38/69

dimanche 19 décembre 2004

Retour sur les planches d'Isabelle Huppert

La comédienne Isabelle Huppert, dont les apparitions sur les planches sont rares, incarnera début 2005 en France et en Suisse un des forts caractères du théâtre du Norvégien Henrik Ibsen (1828-1906) dans la pièce « Hedda Gabler » (1890).





Hebdomadaire ☎ : 01 41 34 90 11
T.M. : 153 000 L.M. : 876 000

OH LA!

mercredi 19 janvier 2005

Théâtre



ÇA L'AFFICHE BIEN... **Hedda Gabler** ★★★

Avec sa silhouette de jeune fille, son sourire subtil et son joli minois moucheté, Isabelle Huppert rayonne. Sa discrétion est à l'opposé de l'image convenue d'une star (ce qu'elle est pourtant indéniablement). Dans *Hedda Gabler* d'Ibsen, l'une des plus fascinantes figures du répertoire, sa présence habite intensément le rôle psychologiquement complexe de cette femme sensible et exaltée.

Le mythe Huppert, déchirée entre passion, douleur, envie, plaisir et danger, est au théâtre plus que jamais insondable.

Jusqu'au 5 mars.

*Ateliers Berthier,
8, bd Berthier 75017 Paris.
Tél. : 01 44 85 40 40.*



Quotidien National ☎ : 01 53 56 87 00
T.M. : 92 503 L.M. : 500 000



vendredi 17 décembre 2004

Isabelle Huppert au théâtre de l'Odéon

Elle ne cesse pas de tourner pour le cinéma, mais entre cinq films, la comédienne réussit à revenir sur les planches. Après « Médée » d'Euripide, qu'elle avait joué brillamment dans la Cour d'Honneur d'Avignon en 2000, Huppert sera Hedda Gabler, l'héroïne éponyme de la pièce d'Ibsen, femme frustrée, mal aimée, et obsédée par la vengeance qu'elle va commettre. Elle sera dans les Ateliers Berthier du Théâtre de l'Odéon du 13 janvier au 5 mars, mise en scène par Eric Lacascade.



3 600408 957752

Mensuel
T.M. : N.C.

☎ : 01 70 75 37 60
L.M. : N.C.

PARIS STAR

décembre 2004

**ISABELLE
HUPPERT**

aime les metteurs
en scène en quête
d'un nouveau
style. Après avoir
travaillé avec
Robert Wilson et
Claude Régy, elle
va être l'actrice
principale de
la prochaine mise
en scène d'Éric
Lacascade, *Hedda
Gabler*, d'Ibsen.
Début des
représentations
à l'Odéon salle
Berthier
le 13 janvier.

••



Hebdomadaire ☎ : 01 42 21 62 00
T.M. : 560 000 L.M. : 2 200 000

MADAME FIGARO

samedi 08 janvier 2005

« **HEDDA GABLER** ». Une grande pièce d'Ibsen jouée du 13 janvier au 5 mars par Isabelle Huppert, Pascal Bongard, Norah Krief. Après Médée, un nouveau grand personnage féminin pour Isabelle Huppert, qui, sous la direction d'Éric Lacascade, s'appropriera la descente aux enfers d'une femme acculée au suicide. Au cœur de l'énigme et de la tragédie, Hedda Gabler, rebelle et sauvage, une femme déchirée entre plusieurs rôles : épouse, mère et maîtresse.

*Odéon - Théâtre de l'Europe, 8, boulevard Berthier,
75017 Paris. Tél. : 01.44.85.40.40.*



0 110500 641402

Quotidien ☎ : 01 41 40 75 00
T.M. : 85 000 L.M. : 297 500

mercredi 12 janvier 2005

LE QUOTIDIEN
DU MEDECIN

Hedda Gabler

D'Ibsen,
avec Isabelle Huppert.
• Théâtre de l'Odéon
(ateliers Berthier)
Du 13 janvier au 5 mars
Ag. : 34 euros.



Quotidien National ☎ : 01 53 26 65 65
T.M. : 450 000 L.M. : 2 025 000



jeudi 13 janvier 2005

10. théâtre

Hedda Gabler

Pour incarner l'héroïne d'Enrik Ibsen, l'une des figures les plus captivantes du répertoire, Eric Lacascade a choisi Isabelle Huppert. Hedda s'ennuie et s'enferme dans un lourd silence, jusqu'à l'arrivée d'Eilert Lövborg.

■ 13-26 €

20 h de mer. à sam. ; 15 h dim. à l'Odéon - Théâtre aux Ateliers Berthier, 8, bd Berthier, 17°. M° Porte-de-Clichy 01 44 85 40 40



Hebdomadaire ☎ : 01 44 88 34 34
T.M. : N.C. L.M. : N.C.



jeudi 13 janvier 2005

Hedda Gabler

De Henrik Ibsen. Mise en scène de Eric Lacascade. Avec
I. Huppert, P. Bongard et C. Grégoire.

• **Odéon - Théâtre aux Ateliers Berthier** 8, bd
Berthier (17^e) 01 44 85 40 40. M^o Porte-de-Clichy. 13-
26 €. Du 13 au 15, et 18, 19 à 20h; le 16 à 15h.



Hebdomadaire ☎ : 01 44 39 11 11
T.M. : 320 000 L.M. : 1 700 000



mercredi 02 juin 2004

ON ATTEND ça avec impatience. Isabelle Huppert jouera début janvier 2005 à l'Odéon, *Hedda Gabler*, d'Ibsen, mis en scène par Eric Lacascade, dont les partis pris peuvent irriter tant il se noie parfois dans un esthétisme un peu vain. Mais Huppert est là. Le texte aussi. C'est l'essentiel. La comédienne dit avoir été très intéressée par la façon dont il avait monté *La Mouette* de Tchekhov à Avignon. On espère une entente cordiale.





1 050400 886338

Hebdomadaire
T.M. : 650 000

☎ : 01 44 88 34 34
L.M. : 2 635 000

Le nouveau
Observateur

jeudi 15 avril 2004

Téléphone rouge

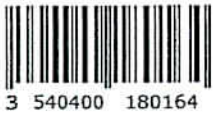
• Le carnet de bal d'Isabelle Huppert (*photo*) est plein à craquer. Cet été, Chéreau la fera tourner dans l'adaptation cinématographique



Gamma

d'une nouvelle de Conrad. Entre-temps, l'actrice devra sacrifier aux festivités tous azimuts du nouveau film de Christophe Honoré dont elle est l'héroïne, qui paraîtra à la mi-mai et devrait faire grand bruit : il s'agit de

« Ma mère », d'après un texte de Georges Bataille taillé pour le scandale. Elle se prépare aussi à être, en janvier 2005, à l'Odéon, « Hedda Gabler » d'Ibsen, sous la direction d'Eric Lacascade. Ouf !



Isabelle sur les planches

PARIS.— Isabelle Huppert, à l'affiche actuellement aux côtés de Catherine Frot dans *Les Sœurs fâchées* d'Alexandra Leclère (ci-contre), revient sur les planches. La comédienne incarnera début 2005 en France et en Suisse *Hedda Gabler*, dans la pièce du même nom du Norvégien Henrik Ibsen (1828-1906). Un rôle fort, mis en scène par Eric Lacascade, pour ce drame de la frustration d'une femme nourrie du rêve d'avoir le pouvoir sur une destinée humaine.



Photo AFP